

ŒUVRES

DE

VERGIER.

TOME III.

2327

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

ŒUVRES

DE

VERGIER.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.



M. DCC. LXXX.

1845

1845

1845

1845

1845

1845

1845

1845



ÉPITRES

DE

VERGIER.

ÉPITRE PREMIERE.

A Mademoiselle DE BEAULIEU.

1679.

VOTRE cœur est donc libre enfin,
Vous avez donc brisé vos chaînes;
Et cette source de nos peines
Par le temps a trouvé sa fin.
Que de graces vous devez rendre
A qui vous fit tant de larmes répandre !
Ces pleurs qu'il vous en a coûté,
Sont le sceau de la liberté
Que la raison vous fait reprendre.
Celui qui navigeant n'a jamais éprouvé

Tome III.

A

Des ondes & des vents l'impétueux orage ,
A s'embarquer aisément le rengage :
Mais s'il s'est une fois trouvé
Parmi les horreurs du naufrage ,
Après s'être à la nage au premier bord sauvé ,
Du Dieu des flots il court appendre au
Temple
Ses vêtemens mouillés , pour y servir d'exem-
ple
A tout mortel audacieux ,
Qui sur un bois fragile ose tenter les Dieux ;
Et bénissant ces Dieux dont la bonté suprême
A su le délivrer , il renonce à l'instant
A cet inconstant élément ,
Où tout est dangereux jusques au calme
même.
Cet exemple par vous sagement imité ,
Doit vous rendre à jamais tranquille ;
N'allez donc point par vanité
Tenter de relever la nacelle fragile
Par qui votre cœur trop facile
Se vit si long-temps agité.
De tout autre embarquement tendre
Renoncez aux attraits pressans :
Il n'en est point de sûr , vous n'y devez
attendre
Qu'écueils sans cesse menaçans ,
Que vents , que flots pleins de furie ;
Et pour quitter l'allégorie ,

Tout Amant est traître , inconstant.
 En vain une Belle prétend
 Par ses charmes , par son adresse
 Fixer leurs soins & leur tendresse :
 Auprès d'une même Maîtresse ,
 Si quelqu'un d'eux est long-temps arrêté ,
 Ce n'est point par fidélité ,
 C'est faute de pouvoir être ailleurs écouté ,
 Ou le plus souvent par paresse.
 Fuyez-les tous soigneusement :
 C'est un conseil qu'en moi la raison ne fait
 naître ,
 Qu'à la faveur de votre éloignement ;
 Si j'étois près de vous , peut-être
 Vous conseillerois-je autrement.



É P I T R E
DE M. DE LA FONTAINE,
A M. VERGIER.

1687.

C'EST pitié, Monsieur, que de nous autres Mortels : nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait aucune résolution de nous défendre. Voilà un commencement bien moral, je ne sai si la suite sera pareille. Qu'avoit affaire M. d'H. . . . de s'attirer la visite qu'il eut Dimanche, & que ne m'avertissoit-t-il ? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, & lui aurois dit que son très-humble Serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate & blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche & des regards . . . je vous en fais le juge, sans parler de quelques autres merveilles sur les-

quelles M. d'H. . . . m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description toute entiere de Mademoiselle de B. . . . je serois parti avant le dîner ; je ne me serois pas écarté de trois lieues comme je fis , ni n'aurois pas été comme un idiot me jeter dans Loure ; c'est-à-dire , dans un Village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue , & plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluie me fit arrêter plus de deux heures à Aunoy : J'étois encore à cheval , qu'il étoit près de dix heures du soir ; & un Laquais , le seul homme que je rencontrai , m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route. Il me remit dans la voie , en dépit de Mademoiselle de B. . . qui m'occupoit tellement , que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin ; si bien que ne pouvant gagner Paris , qui étoit à plusieurs lieues , il fallut gîter au Village. Vous voyez , Monsieur , que sans la visite qu'elle vous fit , je n'aurois pas eu un gîte , dont il plaise à Dieu de nous délivrer. J'eus beau dire *l'Oraison de S. Julien* , Mademoiselle de B. . . fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions & en rêveries dont on a fait des Contes dans tout Paris. Vous conterez , s'il vous plaît , à la Cam-

pagne, l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister tous tant que vous êtes ; quand je le voudrois, on ne plaint gueres les gens de mon âge qui tombent dans ces erreurs.

Ma Lettre vous fera rire :
Je vous entends déjà dire ,
Cet homme n'est-il pas fou ?
Dans l'entreprise qu'il tente ;
Il est plus près du Pérou ,
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous avez raison d'en parler ainsi, j'en conviens.

Amarante est jeune & belle ;
Je suis vieux sans être beau ,
Et vais pour quelque cruelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je pense en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour ,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer Nymphes si jolies ,
Sans être le Dieu d'Amour.
Amarante & le Printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.

Par les Lys premièrement
J'entame le parallele,
Et soupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin :
Le mal est que ce sont choses
Pour vous & moi Lettres closes.
Nous sommes simples mortels,
Il faut offrir des Autels
A ces Lys ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher ;
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'Hymen & son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains & pour nos yeux
Ne sont pas faits que je sache.
Que ne suis-je de ces Dieux,
Nommés Rois en ces bas lieux !
Bientôt pour moi ces deux titres
A la Belle dédiés
Se verroient mis à ses pieds ;
Et vous bientôt vous auriez
Le revenu de deux Mîtres,
L'une est Saint-Germain-des-Prez,
L'autre est Saint-Denis en France.

Voilà votre révérence
Ayant Musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra :
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes,
C'est à vous sagement fait.
Hélas ce n'est qu'un souhait !
Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée,
Peu chanceux & vous & moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi l'encolure d'un Roi,
Ni vous celle, en bonne foi,
D'un homme à deux Abbayes.
Pour revenir à nos Lys,
Ils sont relevés de Roses ;
Ceux-là sont nouveau fleuris,
Celles-ci sont frais écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue,
Et la Beauté que je loue,
Par ses trésors éclatans,
Fait honte à ceux du Printemps.
Comment pourrai-je décrire
Ses regards si gracieux ?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les Cieux.
Il faut aimer Amarante

D'une ardeur persévérante :
Adieu volages Amours ,
Selon l'objet , la constance ;
Celle-ci , j'en ai croyance ,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plaît à la Belle ,
Dites-lui que les neuf Sœurs
M'ont promis d'avoir pour elle
De pleins amas de douceurs :
Cette saison printannière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à sa Cour.
Une autrefois , je l'espère ,
Je serai , moyennant Dieu ,
Quelque Reine de Cythere
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le porte mon aventure : il me semble même que ces Vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pourrez vous en moquer tant qu'il vous plaira , je vous le permets ; & si cette jeune Divinité , qui est venue troubler mon repos , y trouve sujet de se réjouir , je ne lui en saurai pas mauvais gré. A quoi servent les Radoteurs , qu'à faire rire les jeunes filles ? Si Mademoiselle de G. est en-

core à Bois-le-Vicomte , je vous conjure de lui dire de ma part , que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce Discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez , & que vous jugerez les plus convenables à une personne que les Graces ne quittent point.

Je suis, &c.

É P I T R E I I.

RÉPONSE DE M. VERGIER,

A M. DE LA FONTAINE.

1687.

N'EN foyez point en peine , Monsieur , le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes. On a eu sur cela toute la fermeté que vous pouvez désirer , & il n'est pas jusqu'à Mademoiselle d'H. . . . qui toute bonne qu'elle est , n'en ait été divertie ; enfin tout le monde en a ri , personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté

D'une Beauté jeune & charmante ,
L'aventure est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté ?
Ulysse , beau parleur , ni moins vieux , ni
 moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui ,
Ne se vit-il pas , malgré lui ,
Arrêté par l'Amour sur maint & maint rivage ?
Qu'en quittant cet objet , dont vous êtes épris
Sur le choix des chemins vous vous foyez
 mépris ,
L'accident est encor moins rare ;
Et qui pourroit être surpris
Lorsque la Fontaine s'égare ?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu
 d'erreurs ,
Mais d'erreurs pleines de sagesse ;
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille , & ceux de sa fortune ,
Ne causent jamais son réveil ;
Il laisse à son gré le Soleil
Quitter l'Empire de Neptune ,
Il dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se leve au matin , sans savoir pourquoi
 faire ;
Il se promene , il va sans dessein , sans objet ,
Et se couche le soir , sans savoir d'ordinaire
 Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement , Monsieur , que vous ne vous foyez égaré que de quatre lieues : selon l'ordre & selon les loix du mouvement , étant une fois ébranlé , vous deviez aller sur la même ligne tant que Terre & votre Cheval auroient pu vous porter , ou du moins jusqu'à ce que quelque muraille opposée à votre passage , en vous heurtant , vous fît changer de route ; & cette présence d'esprit doit désormais vous justifier des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulysse , j'ai fait reflexion que le titre d'Oliissée conviendrait peut-être mieux à vos aventures , que celui d'Iliade que vous leur donnez ; & les erreurs de ce Héros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une différence entre Ulysse & vous.

Ce Héros s'exposa mille fois au trépas ;
Il parcourut les Mers presque d'un bout à
l'autre ,

Pour chercher son Epouse & revoir ses appas ,
Quel péril ne couriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre !

Mais la différence est petite , & il falloit bien que cette comparaison eût le sort de toutes les autres , c'est-à-dire , qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juste dans les vôtres :

celle du Printemps est charmante , & celle de l'Aurore est riante au possible. Enfin l'une & l'autre sont telles , qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une Dame & une Demoiselle qui sont ici ne les ont point vues sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe , que l'ambition d'être la plus belle. Mais vous avez un bon moyen de vous remettre en grace.

De votre Muse ravissante
Les chants , les discours séducteurs ,
Appaiseront par leurs charmes flatteurs ,
Cette tempête menaçante :
Un encens bien moins précieux
Que n'est celui que votre main présente ,
Calma cent fois la colere des Dieux.

Après tout , Monsieur , c'est bien le moins que je doive à vos présens , que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Espagne ; & puisque vos rêveries sont si agréables , je ne m'étonne pas que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique , & je vous avoue qu'en lisant votre Lettre , je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donné vos songes ,

J'ai quelque-tems abandonné mes sens ,
A de si doux & si plaisans mensonges.
Déjà mon esprit prévenu ,
De vos riches bienfaits régloit le revenu ;
Déjà dressant des équipages ,
Je me donnois jusqu'à des Pages ,
Et digne nourrisson de l'aise , du sommeil ,
Je me trouvois d'autres vertus encore ,
Vertus des Abbés seulement ,
Et que tout autre humain ignore.
Mais enfin , en moins d'un moment ,
La raison qui nous sert bien moins à nous
conduire ,
Qu'à nous persécuter toujours cruellement ,
Est venue à mes yeux détruire ,
Du faite jusqu'au fondement ,
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tout perdu , & de
cela il me reste une chose que j'estime infi-
niment , c'est le plaisir de savoir que vous
me voulez du bien , & que vous avez en
quelque maniere pour moi les sentimens
d'amitié que j'ai pour vous. J'ai fait voir
votre Lettre à M. de B. . . Sa jeunesse & sa
modestie ne lui ont pas permis de dire ce
qu'elle en pensoit ; mais je ne doute pas que
des douceurs si bien apprêtées ne l'aient
beaucoup touchée. Mr. & Me. d'H. . . m'ont

chargé de vous faire leurs complimens. Votre Lettre leur a fait un plaisir infini, & je pense que la Campagne qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient souvent regalées de pareilles lectures. Mademoiselle G. . . me charge de vous dire, Monsieur, qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les graces dont vous la louez, que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez.

Je suis, &c.

ÉPI TRE III.

A M. DE MONTICOURT,

1691.

Q U O I ! ne seroit-il pas possible,
Que je reçoive un mot de votre main ?
De lendemain en lendemain
Remettez-vous un travail si pénible ?
Hélas ! tandis que des absens
Vous négligez les soins & les desirs pressans,
Une dangereuse Homicide,
La Fievre au teint pâle & livide,

D'un air tantôt glaçant , & tantôt enflâmé
Vient ici m'attaquer : en vain contre elle armé
Aux dépens de mon sang je tâche à m'en
déffendre ,

Quatorze fois déjà d'un souffle envenimé
Elle m'a contraint à me rendre ;
Mais touché de me voir souffrir ,
Son plus redoutable adversaire ,
Le Quinquina vient de m'offrir
Contre elle un secours salutaire.

Je l'accepte , & prétens vaincre par ce secours
Cette assassine en peu de jours.

Mais un autre ennemi, plus implacable encore,
L'ennui , l'affreux ennui m'accable & me
dévore ;

On peut le conjurer par certain mot d'écrit ,
Vous m'entendez , cela suffit.

Quittez pour moi cet air paresseux & tran-
quille ,

Prenez la plume à votre tour ,
Apprenez moi ce qu'on fait à la Cour ,
Apprenez-moi ce qu'on fait à la Ville :

Les plaisirs sont-ils de retour ,
Dans l'un & dans l'autre séjour ?

Mais dites-moi, que faites-vous vous-même ?

Les Dieux par leur bonté suprême
Vous ont donné de la santé ,

Du bien suffisamment , un loisir raisonnable ;
Devant les Dieux un jour vous serez condamné

Si

Si de leurs dons vous n'avez profité.
Comment , dites - moi donc , de la saison
nouvelle

Passiez vous l'agréable temps ?

A la faveur du doux Printemps ,
Tâchez - vous de fléchir le cœur de quelque
Belle ?

Car tout est maintenant favorable aux Amours :
La verdure , les fleurs , les zéphirs les beaux jours ,
Vénus même en ce temps dans les airs ré-
pandue ,

Tout inspire à nos cœurs mille & mille trans-
ports ;

Et parmi des charmes si forts ,
Comment d'une beauté poursuivie , éperdue ,
Sera la pudeur défendue ?

Je vois déjà ses bras abattus , languissans ;
Je vois dans ses regards mille troubles naissans.
D'un objet si touchant détournons notre vue ;
Je suis foible , & mon ame en pourroit être
émue.

Quel est à présent le réduit
Où vous allez en petit nombre ,
Loin des importuns & du bruit ,
Chasser les soucis & l'air sombre ?
Eûvez-vous quelquefois avec le bon *Raisin* ,
Devant qui l'ennui , le chagrin
N'oseroient se montrer , ou bien s'ils y paroîs-
sent ,

On les voit se donner soudain
Un air riant, un air babin,
Et tel que les plus fins souvent s'y mécon-
noissent ?
Qu'est-ce que depuis Mons font les armes du
Roi ?
On nous dit en ces lieux que Namur , Char-
leroi
Et d'autres Forts encor vont éprouver sa
foudre :
Je crois tout , car enfin , quoi qu'il veuille
résoudre ,
Cela sera sûrement achevé ;
Et si sur l'Univers son bras étoit levé ,
Je croirois l'Univers bientôt réduit en poudre,
Le Théâtre François a-t-il des nouveautés ?
Que fait l'Auteur de *Tiridate* ? (1)
Dans le loisir obscur d'une paresse ingrate ,
Perdroit-il des momens par Apollon comptés ?
Ou , sans daigner reprendre haleine ,
Suit-il l'heureux essor de ce feu dont sa veine
Vient de ravir , d'enchanter tout Paris ?
Je ne vous parle point de nos autres Tra-
giques :
Ce sont Muses froides , étiques ,
Et j'attends froidement ce qui nous en vien-
dra.

(1) Campistron.

Boursaut , Baron , & Palapra

Au peuple aprêtent-ils à rire ,
En le contrefaisant , en se moquant de lui ?
Enfin ayez pitié de mon mortel ennui ,
Et sur tous ces objets prenez soin de m'écrire :
Tous ces faits sont pour moi curieux & nouveaux.

Ici l'on veut savoir les moindres bagatelles ,
Et le Cerf altéré dans les jours les plus chauds ,
Court moins avidement aux eaux ,
Qu'au fond d'une Province on ne court aux nouvelles.

É P I T R E I V.

A M. DE LA FERRIERE ;

Maître des Requêtes.

1692.

NON , je n'irai point dans le Nord ;
A ce seul nom mon cœur frissonne.
Irai-je là tenter le sort ,
Pour voir les aquilons & l'hyver en personne ?
Je suis plus que content d'avoir vu tant de fois
Leurs redoutables émissaires ,

Des nochers fougueux adversaires ,
Venir glacer nos champs , & dépouiller nos
bords.

Enfin je n'irai point dans ces terres hideuses ,
Que des Dieux les mains paresseuses
N'ont fait qu'ébaucher seulement ;
Où les humains , formés d'une lourde ma-
tiere ,

S'expriment si grossièrement ,
Que Jupiter ne peut entendre leur priere ,
Sans le secours d'un Truchement.

Je ne quitterai point mon aimable patrie ,
Patrie aussi des Jeux & des Amours :

Là du printemps à la tête fleurie
Je verrai tous les ans couler les heureux
jours.

J'y verrai sous l'Ormeau l'innocente Bergere
Former une danse légère

Et si je veux jouir de son doux entretien ,
J'entendrai son langage , elle entendra le
mien.

Un ministre à mes vœux propice ,
Plus par bonté que par justice ,
Dans mon emploi me conserve aujourd'hui ,
Et vous pouvez aisément croire
Que c'est cet emploi que je lui ,
Fût-ce uniquement pour la gloire
De tenir un bienfait de lui.
Toutefois dans cette fortune

Un souci cuisant m'importune ;
C'est qu'il me faudra vous quitter ,
Pour aller bientôt habiter
L'un des Arsenaux où Neptune
Voit tous les jours forger les fers
Qui doivent l'enchaîner avec tout l'Univers.
Mais à ce triste effort il faudra me contraindre ;
Et comme en ce bas monde on ne possède rien
Qui n'offre à tout moment des sujets de se plaindre ,
Pour mieux les supporter il est un sûr moyen ,
C'est qu'entre plusieurs maux que l'on avoit à craindre ,
Du moindre mal il faut se faire un bien.
A ces réflexions je joindrai des nouvelles
Que la saison peut me fournir ,
Ne fût-ce que des bagatelles ,
C'est toujours un prétexte à vous entretenir.
Tous nos Héros , tant de Mer que de Terre.
Reviennent en foule à la Cour
Se délasser de jour en jour
Des pénibles soins de la guerre ;
Chacun auprès du Roi se rend de toutes parts ,
Soit pour briguer les dons de sa main toujours juste ,
Soit pour puiser dans cette source auguste
L'indomptable valeur qu'inspirent ses regards.

De nos charmantes immortelles
Ils vont ensuite admirer les appas :
Admirer n'est peut-être pas
Tout ce qu'ils ressentent pour elles ;
Ils les respectent. . . le respect
Pour des Divinités si belles ,
Est encor un terme suspect ;
Quoi donc ? on n'oseroit le dire.
Mais enfin songez sur ceci
Qu'impunément jamais de beaux yeux on
n'admire
Et qu'où la beauté regne, Amour y regne aussi.
Les plaisirs , la galanterie
Suivent à Paris les Guerriers ;
Les Dames , pour pouvoir partager leurs lau-
riers ,
Redoublent de coquetterie :
La Comédie & l'Opéra ,
Le Bal , le Jeu , rendez-vous ordinaires ,
N'ont jamais noué tant d'affaires ;
C'est à qui mieux y brillera.
La belle de ses simples grâces
Y fait l'étalage charmant :
La laide par mille grimaces
Tâche d'y faire quelque amant.
Belles & laides réussissent ,
(Auriez-vous pu le concevoir ?)
Soit que le mauvais goût & le besoin agissent :
Les vieilles même ici trouvent à se pourvoir.

Car au retour d'une Campagne ,
Ce Guerrier , ce Héros que la gloire accom-
pagne ,
D'ordinaire est trop indigent
Pour ne s'attacher qu'à la belle ,
Aux défauts de la laide il devient indulgent ,
Et volontiers il se paie en argent
Des charmes qui manquent en elle.
Enfin la foule des Amours
A Cythere n'est point si grande :
Dans chaque maison tous les jours
A tire-d'aîle ils arrivent par bande.
Une sur tout , & vous la connoissez ,
En a la troupe la plus leste ;
Mais je vous en ai dit assez ,
Venez vous-même être témoin du reste.

É P I T R E V.

A U M Ê M E.

1692

D'UNE main qui de rhumatisme
N'a plus aucun ressentiment ,
Et qui même dans ce moment ,
Faute d'un plus doux exorcisme ,
M'a su délivrer brusquement

D'un certain démon véhément
Que l'on appelle Priapisme ;
De cette main , en *ime* , en *ment*
Mariés à la rime en *isme* ,
Je vous écris ces mots , qu'exempts de barba-
risme ;

Je ne garantis nullement :
Car sain de corps tant seulement ,
Mon esprit par trop *cacochisme* ,
Tant va d'ennui se consumant ,
Qu'on diroit que je suis Amant ,
Ou qu'accusé de Jansenisme ,
Je subis un bannissement ;
Mais quand j'irois au solécisme ,
Passez - le moi tout doucement.
Adieu Pere , mon compliment
Au Général , du Syllogisme
Le plus solide fondement :
Au Commissaire s'exprimant
Par fois avec argu Sophisme ,
Mais dans ses récits ne formant
Jamais un seul Anachronisme ;
Au bon Prieur , qui fréquemment
Avec toute raison fait Schisme ,
Quand il fait un raisonnement ;
A nos Sœurs , de qui l'agrément
Est le plus certain aphorisme ,
Pour guérir l'endurcissement
De tout amoureux athéisme ;

Au

Au Frere , qui doit humblement
S'instruire en notre Catéchisme ;
Au Révérend Pere Normand ,
Enfin à tout le Bacchéisme ,
Ordre qui tout présentement
Fait jouir du bonheur charmant
Que promet le Mahométisme ,
Après notre trépaslement.



É P I T R E V I.

A M. DE CAUMARTIN,

*Intendant des Finances , qui demandoit de
faire employer un Charpentier à Rochefort*

1693.

C O N S T R U C T I O N de nef neuve & pucelle ,
Radoub de vieille , ici tout est fini ;
Et de ces lieux pour long-temps est banni ,
Tout travailleur de nef & de nacelle.
Plus n'est le temps où bras de Charpentier ,
Tel bruit faisoit sur maint & maint chantier ,
Que le tonnant n'eût pu se faire entendre.
Souhait avare , ambitieux , ou tendre
Ne se faisoit alors que par rapport
Aux coups nombreux que frappaient dans le
port ,
Maillet , marteau , plaine , herminette , &
hache.
Cil que d'argent amas sordide attache ,
Tout au plus loin croyoit avoir porté
La soif des biens & son avidité ,
En souhaitant d'entasser dans son coffre
Autant d'écus , que dans quelques momens
Frappaient de coups ces bruyans instrumens.

Cil qui joyeux sans cesse au péril s'offre ,
Le preux guerrier ardemment souhaitoit ,
Pour mériter faveur de notre Sire ,
Pouvoir autant des ennemis occire ,
Que de ces coups en une heure comptoit.
» Pour moi , disoit la donzelle coquette ,
» En propre avoir autant d'amans voudrois ;
» C'est trop , disoit un autre plus discrète ,
» A l'usufruit d'autant bien me tiendrois.
Ores ici tout a changé de face ;
Dans les forêts le silence sacré
N'est plus profond , qu'il est en cette place :
Les bras croisés , l'ouvrier désœuvré ,
S'il a de quoi vuide à loisir sa tasse.
Partant , Seigneur , ne s'y peut employer
Le Charpentier que vouliez envoyer ;
Si toutefois dans l'amoureuse affaire
Bien étoit duit , venir ici pourroit ,
Car en ce cas travail y trouveroit ,
Plus mille fois qu'il ne sauroit en faire.
Vieilles y sont , jeunes aussi , par cent
Qui de radoub ont un besoin pressant
Ce sont vaisseaux , qui tant ont fait la guerre ,
Et qui tant ont de coups a l'eau reçus ,
Que couler bas on verroit à grand'erre
Qui tenteroit de naviger dessus ;
Et l'autre jour me trouvant auprès d'une ,
Qui m'avoit fait désirer longuement
D'avoir chez elle un tendre embarquement ,

L'heure trouvai de ma bonne fortune.
Ja convenus étions du frettement ,
Vent favorable , & voiles'défilées :
Ja commençoient mes ardeurs aveuillées
A parcourir les hauts du bâtiment.
Mais quand je vins à voir ouvertement
Ses mauvais fonds , son mauvais calfatage ,
Pas ne voulus m'embarquer davantage ,
Pas ne voulus me risquer follement ,
Et mieux aimai rester sur le rivage ,
Rivage sûr , où les Amours prudens
Prennent ébats , sans crainte d'accidens.



ÉPITRE VII.

A M. DE LA FERRIERE,

Maître des Requêtes. 1694.

PLUS ne m'enquiers de quelle drogue avez
Formé ce bol , par qui seroient bravez
Bien plus de maux , plus de pestes encore
Que parmi nous n'en apporta Pandore :
Nul mal ne tient contre ce bol divin ,
J'en vois en moi la vertu confirmée.
Contre une fièvre en mon sang allumée ,
Du quinquina le secours étoit vain ;
Point n'en étoit sa fureur ralentie ,
Vous dites *pars* , & la voilà partie.
Mais à la fin le voile est arraché :
Ainsi que vous , je sai ce qui compose
Ce globe en qui tant de force est enclose.
Pour un Docteur il n'est rien de caché ,
Lorsqu'Apollon notre esprit a touché ,
Comme les Dieux nous voyons toute chose.
Que nous voulions pénétrer aux enfers ,
Tous les secrets à nos yeux sont offerts :
Nous y voyons jusqu'à l'ardeur farouche
Que pour sa femme a Pluton dans sa couche.
S'il faut percer les mystères des Cieux ,
Là nous allons manger avec les Dieux ,

Dans leur conseil nous sommes reçus même ;
Nous y voyons des Dieux le Dieu suprême
Pour cent amours furtifs se travailler ,
Et son épouse après lui crier.
Dans son palais , dans ses grottes profondes ,
Neptune en vain prétendrait se cacher ,
Tout au travers de l'abîme des ondes
Nos yeux perçans iroient là le chercher.
Nous discernons les essences premières ,
Rien en un mot n'évite nos lumieres.
Aviez-vous cru pouvoir les éviter ?
Adonc afin que n'en puissiez douter ,
N'est-il pas vrai que ce bol salulaire ,
Par qui tous maux sont guéris en ces lieux ,
N'est seulement qu'un magique mystere ,
Qui de leur Ciel fait descendre les Dieux ,
Et les contraint de venir en personne ,
Suivre la loi que votre voix leur donne ?
Car je l'ai vu clairement de mes yeux ,
Et ne suis point trop simple , trop crédule :
Lorsque je pris ce filtre merveilleux ,
Sur le sommet de ce puissant globule
Je vis s'asseoir la Déesse Santé ,
Au teint vermeil , à ferme corpulence ,
A la dent blanche , à l'œil plein de gaité ,
Et telle enfin qu'aux siècles d'innocence ,
Toujours les Dieux l'accordoient aux hu-
mains ,
Ou telle encor que leurs benignes mains

La font souvent dans le siècle où nous
sommes ,

Briller au front de quelques bonnes gens ,
Qui , malgré l'air corrompu de nos temps ,
Ont le cœur pur , comme les premiers
hommes ;

J'entens Prélats , Abbés , riches Prieurs ,
Tant indulgens pour leur propre moleſſe ,
Et contre autrui ſi ſévéres crieurs.

Mais revenons à la ſainte Déeſſe :

Bacchus , l'Amour , les ris , les enjouemens ,
Sommeil aisé , confiance en ſes forces ,

Défirs preſſans & ſans beſoin d'amorces ,
Tout en un mot ce que de Dieux charmans
Compte l'Olympe étoient lors à ſa ſuite.

Ce n'eſt le tout ; je vis ſous ſa conduite ,
Et j'en frémiſ encor d'un ſaint reſpect ,
Je vis ces Dieux ſur moi fondre avec elle.

Je crus alors qu'une guerre cruelle
S'alloit en moi former à ſon aſpect :

Mais rien de moins , la redoutable fièvre
Fuit ſans combat , comme un timide lievre
Fuit à l'aſpect du vîte lévrier.

Après cela , la Déeſſe ravie

Marque à chacun des Dieux qui l'ont ſuivie
Le logement qu'il doit ſ'approprier.

Bacchus d'abord de mon palais ſ'empare ,
Pour poſte , Amour mon cœur ſ'en va
choiſir ,

Les enjouemens mon ame vont saisir ,
Le doux sommeil aussi-tôt se prépare
A se loger dans mes yeux languissans ,
Non pour toujours , convention fut faite
Que , du Soleil chaque course parfaite ,
Mise en trois parts , ses pavots ravissans
En auroient une , où sereins & tranquilles
Mes yeux pour eux seroient de sûrs asyles ;
Que de ce cours pendant les autres parts ,
Mes yeux pourroient dans leur mince struc-
ture ,

Loger des Cieux , de toute la nature
La vive image , & celle des beaux arts ,
Et pour Iris mille amoureux regards.
La confiance , ou l'abus de ses forces
Courut remplir l'imagination :
Quant aux désirs qui n'ont besoin d'amorces ,
Trop bien savez leur habitation.
Puis d'autres Dieux , dont n'ai fait mention ,
Selon leur rang à leur devoir se rendent ;
Et la santé , de qui tous ils dépendent ,
Ne voulut point prendre un poste arrêté ,
Mais se logea dans toute la Cité.
Donc , grace à vous , je me vois en santé
Mieux que ne fut oncques le fort Hercule :
J'ai toutefois là-dessus un scrupule ,
Dont besoin est que vous m'éclaircissiez.
Je craindrois fort que par hasard n'eussiez
Fait un mécompte à l'égard de mon âge ;

Et qu'en faisant votre pacte enchanteur ,
Vous ne m'eussiez invoqué par malheur
Quelque santé trop jeune & trop peu sage.
J'ai sur le front trente-sept ans au moins ;
Or , si m'aviez par vos magiques soins ,
Tout de nouveau fait couler dans les veines
Le même sang , & les mêmes esprits
Qui m'animoient à vingt ans , que de peines
J'aurois encor sous le joug de Cypris !
Il m'en souvient , ma santé vicieuse
Dans ce temps-là , tantôt ambitieuse ,
Souvent aussi par son simple besoin ,
A cent excès me portoit , & si loin . . .
Ah ! ce seroit pour moi surcroît d'alarmes.
Partant , Seigneur , si la chose est ainsi ,
Révoquez-là par quelques nouveaux charmes.
Mais non , je fais réflexion ici
Que ce seroit pour vous peine trop grande ,
Et que le mal n'est pas si grand aussi.
Différez donc d'exaucer ma demande ,
Sauf à rougir , si je vais trop avant.
Ne plus ne moins , il faut auparavant
Que là-dessus je consulte ma belle :
Mais je renonce à vos dons importants ,
Si ma santé perverse de vingt ans
Ne peut enfin se faire approuver d'elle.



ÉPITRE VIII.

A M. GROUT,

Procureur du Roi en l'Amirauté de Saint-Malo , en lui envoyant un Sermon prêché en Catalan dans une Ville de Catalogne , par un Capucin. 1697.

L'ECRIT que vous m'avez remis ,
Ainsi que je vous l'ai promis ,
Exactement je vous renvoie :
Puisse un jour ce pieux Sermon ,
Du ciel vous découvrant la voie ,
Vous détourner de celle du démon.

Mais je dois dans cette occurrence
Vous avertir , que si ces saints avis
Ne sont par vous avec ardeur suivis ,
La très-béate révérence
Des Cucufats (1) , des Jouiites de Vics (2) ,
Des Théodats & des Héliotropes (3) ,

(1) Le R. P. Cucufat , Traducteur du Sermon.

(2) Jouiite de Vic , Auteur du Sermon.

(3) Théodat & Héliotrope , Approbateurs du Sermon.

Tous Séraphiques Misantropes ,
Auteurs de cet écrit public ,
Empoignant barbe respectable
(Car de leur ire c'est le tic)
Contre vous au iour redoutable ,
Jour où tout sera rire-à-rie
Pesé par un Juge équitable ,
S'éleveront plus haut que le mont *Pic* ,
Vous rendant devant Dieu coupable
De la semence profitable ,
Que vous aurez changée en arsenic.

La très-dévote Saint-Sulpice (1) ,
Pour éviter le précipice
Qu'elle voit ouvert sous ses pas ,
A gravé de ce saint grimoire
Les documens dans sa mémoire ,
Et veut que jusques au trépas
Jouïr de Vic soit son guide fidele.
En vain l'Amour voltigeant autour d'elle ,
Lui fait montre de ses appas ,
Son cœur ne s'en ébranle pas ;
Et l'on ne fait si l'amour même ,
Loin de la soumettre à ses traits ,
Guidé par le pouvoir suprême
De sa vertu , de ses attraits ,
N'ira point prendre la Pelade

(1) *Madame de Saint-Sulpice.*

Dans quelque'hospice Franciscain ,
Et du simple Frere Pallade (1)
Endosser l'humble casaquin.

Ah ! si ce cas fatal arrive ,
Filles & femmes , quelle rive ,
Quel désert assez écarté
Mettront vos cœurs en sûreté ?
Fuyez , que rien ne vous retienne ,
Sauvez par-là votre vertu :
Il n'en est point qui se soutienne
Contre Amour d'un froc revêtu.

Les trois Graces , qu'en cette ville
L'on adore crédulement
Sous le nom des trois Sœurs *Grand-Ville*,
Y font toujours tout l'ornement
Des lieux que leur présence éclaire ,
Ornement pourtant dangereux
Autant qu'il semble fait pour plaire :
Et tels , parmi leurs jours heureux ,
Comptent les jours où la fortune
Laisse à leur recherche importune
Entrevoir ces Sœurs seulement ,
Dont l'ame à soi-même ravie
Paie enfin ce léger moment
De tout le repos de sa vie.

Mais vous nous avez enlevé

(1) *Le Frere Pallade , Scribe du R. P. Cusfat.*

Un certain modele achevé
De la plus aimable jeunesse,
Aux yeux vifs & pleins de finesse,
Au teint animé par les Ris,
Et de ce même coloris
Dont on peint le Dieu de Cythere.
L'enlèvement pour nous fut salutaire,
On s'en plaint pourtant : en effet,
Que nous sert son départ funeste ?
Guérit-il le mal qu'elle a fait ?
Elle fuit, mais le trait nous reste.

Il n'est pas bien certain encor
Que j'aie revu l'Angleterre,
Parce qu'il manque quelque accord
Entre les gens de notre terre,
Et ceux du pays Londinois (1) :
Puisse la pacifique Astrée
Détourner tous guerriers Tournois
De l'une & de l'autre contrée.
Mais si j'y vais (car le temps calme tout)
Dieu m'y donne la patience ,
Dont , sans pouvoir la mettre à bout ,
Vous faites tant faire d'expérience
A la sage Madame GROUT.

(1) De Londres.



É P I T R E X.

A M. C O U R T I N ,

*Lorsqu'il fut fait Commissaire de la Marine ,
& Préposé à la coupe des bois en Auvergne.*

1700.

M O N cher Courtin, vous êtes Commis-
saire ,

La Renommée au moins le dit ainsi ;
Bien vous en soit , & bien m'en soit aussi
Qui tant d'honneurs reçoit d'un tel confrere,
Ores verrons par vos ordres pressans
Pin orgueilleux, chêne à tête superbe ,
Sous les efforts des haches gémissans ,
Tomber épars , humiliés sur l'herbe :
Puis nous verrons ces Géans transformés ,
De feux , d'éclairs & de foudres armés ,
Tout de nouveau s'élever & paroître ;
Et fiers encor plus qu'en leur premier être ,
Fouler Neptune & lui donner la loi :
Car dépouiller l'antique chevelure
Qui des hauts monts fait la gente parure ,
Sera , dit-on , désormais votre emploi.
Mais sur cela , souffrez que je vous donne
Un sage avis , l'amitié me l'ordonne.

Entre les bois qu'abattre vous devez ,
Aucuns sont-ils qui , dès le premier âge ,
Par les Amours avec soin cultivés ,
Servent d'asyle à tout leur badinage.
De par Vénus gardez-vous d'y toucher ;
Mieux vaudroit-il cent fois que de Dodone
Les troncs sacrés allassiez arracher.
J'entends déjà cet essaim qui bourdonne ;
A peine auriez tant seulement pensé
D'en effleurer une écorce légère ,
Que vous seriez de plus de traits percé ,
Que ne fut onc quiconque a traversé
Dans son travail l'Abeille ménagere.
Respectez donc ces arbres précieux ,
Des jeux , des ris , abris délicieux.
Mais , direz-vous , comment les reconnoître,
Quel signe enfin peut me les indiquer ?
En un seul trait je vais vous le marquer :
A leur aspect en vous sentirez naître
Ces vifs transports , cette douce fureur
Qui s'emparoît jadis de votre cœur ,
Lorsqu'aux genoux d'une tendre maîtresse
Y receviez caresse pour caresse :
Lorsque vos yeux sur les siens attachés
Y découvroient dans son ame cachés
Tous les désirs qui régnoient dans votre ame.
De ces momens chez vous n'est effacé
Le souvenir ; avec des traits de flâme
Dans votre cœur les plaisirs l'ont tracé ,

Plus vieux que vous , il m'en souvient encore.
O doux transports , qu'êtes-vous devenus !
O temps heureux , ne vous verrai-je plus !
Près d'un objet que j'aime , que j'adore ,
Ne dois-je plus voir mes jours , voir mes ans
Prompts & légers fuir comme des instans ?
Je vai cherchant quelque objet qui me blesse ,
Aux plus beaux yeux je présente mon cœur ;
Mais c'est en vain , & soit force ou foiblesse ,
Rien ne me touche , & leur charme vainqueur
Ne peut troubler cette paix languissante.
Tes traits , Amour , seroient-ils émouffés ?
Ou bien mes sens appésantis , glacés ,
Me rendroient-ils leur atteinte impuissante ?
Seroit-ce enfin que tu dédaignerois
Un front marqué de son neuvieme lustre ?
Je le sai bien , parmi les doux attraits
De la jeunesse , Amour , tu trouverois
Pour tes exploits matiere plus illustre :
Mais souviens-toi qu'à toi seul j'ai donné
De mes beaux ans tout le cours fortuné :
Les cheveux gris même couvroient ma tête ,
L'âge déjà sur mon front sillonné
D'un doigt d'airain décrivait sa conquête ,
Que de tes feux les plus ardens épris
J'aimois encor , je brûlois pour Iris.
Iris , ô Ciel ! quelle divine image
Ce nom charmant vient-il me retracer !
Quels feux , quels traits vient-il de me lancer !
Amour ,

Amour , reçois de nouveau mon hommage.
Je le sens bien , je puis encore aimer ;
Epargne même & tes soins & tes armes ,
A mes regards offre de pareils charmes ,
Sans ton secours ils sauront m'enflâmer.
Mais je m'écarte : hélas ! à cette idée ,
Mon cher Courtin , qui ne s'écarteroit !
A sa lueur qui ne s'égareroit !
De cette erreur une ame possédée
La suit sans cesse & ne peut la quitter.
Or finissons ; car si dans la morale
Je vais ici par hasard me jeter ,
Mieux vous vaudroit sans relâche écouter
Le vieux jargon , le babil de cigale
Du vieux époux que fut honnir Céphale.
C'est bien assez qu'en fade Céladon
J'aie entonné le style d'élégie ,
Sans qu'empruntant la sévère énergie
D'un Prédicant , j'aie encore sur ce ton
Forcer Morphée à venir vous surprendre.
Pour bien dormir besoin n'avez de prendre
Du triste ennui les pavots trop glacés :
A vos côtés , avec femme jolie ,
D'excellent vin avec cave remplie ,
Pour vous bercer en voilà bien assez.
Mais toutefois avant que je finisse ,
Si faut-il bien qu'à vos deux Présidens
Par tendres vœux & de cœur je m'unisse.
Sont-ils toujours tous les deux dépendans ,

L'un du caprice & du goût variable
D'un Cuisinier , l'autre des accidens
D'une santé fragile & misérable ?
Quoi qu'il en soit, lorsqu'avec eux boirez ,
Puis-je espérer que pas vous n'oublîrez
Cil qui vous aime autant qu'êtes aimable ?



FRAGMENT DE LETTRE

A M. DE LUZENCAY,

Commissaire de Marine. 1702.

Vous le verrez , si Dieu vous prête vie ,
Vous le verrez le pays Indien ;
Mais , dites moi , quel homme peu Chrétien
Vous en a pu faire naître l'envie ?
Qu'allez-vous faire en ce climat lointain ?
Est-ce pour voir de plus proche l'Aurore
Joncher de fleurs les portes du matin ?
Ou déjà vieux , formeriez-vous encore
Le projet vain , périlleux , incertain
D'aller chercher quelque riche butin
Aux champs heureux qu'en naissant elle dore ?
Eh ! cher ami , vous n'avez pas besoin
D'aller chercher les richesses si loin :
Vous en avez en vous-même la source ,
Source où l'on puise aussi les doux loisirs ,
La paix du cœur , les innocens plaisirs.
De ces faux biens , objets de votre course ,
De votre cœur retranchez les desirs.

.
. ,



ÉPITRE XI.

RÉPONSE

POUR MADAME BARENTIN ,

*A une Lettre qu'une de ses amies lui avoit écrite
en Vers. 1703.*

Sous les feuillages toujours verts
De ce Mont d'où sans cesse, avec un doux mur-
mure ,

Coulent & les Chants & les Vers ,
Je n'ai jamais dormi : Jamais dans l'Onde pure
Des sources qu'il renferme en son pourtour
charmant ,

Je n'ai mouillé mes lèvres seulement.

Si toutefois avec vous je m'engage

A parler le docte langage

Qu'on n'apprend qu'au sacré Vallon ,

Je n'en fais point de vaine excuse ,

Vous me tiendrez lieu d'Apollon ,

Votre amitié me tiendra lieu de Muse.

Ce n'est pas la première fois

Que le simple désir de plaire

De cet Art inspira les loix :

Le Dieu même qui nous éclaire ,

Apollon à ce seul désir ,

Joint aux charmes d'un doux loisir ,
Doit de ses vers la premiere harmonie.
Par une injuste tyrannie
Banni des Cieux , il gardoit un troupeau
Sur l'aimable rive d'Amphrise ;
Il étoit sot alors, comme est tout Jouvenceau :
Mais une Nymphé du ruisseau ,
(Je crois qu'on la nommoit Céphise)
Ayant fait à ses yeux briller un œil piquant ,
De ses attraits son ame fut éprise.
Il voulut plaire , il devint éloquent ;
Il fit des vers , il inventa la Lyre ,
Il y joignit les doux sons de sa voix ;
Il fit si bien que la premiere fois ,
Déjà tout l'Univers l'admire :
Ses chants par ses accords font tressaillir les bois ,
Il suspend les torrens , & leur donne des loix.
Pour l'écouter , Aquilon ne respire
Que comme le plus doux Zéphire ;
Et l'on vit les Rochers par cet enchantement
Se mouvoir sur leur fondement.
Jugez ce que devint le cœur de cette Belle ,
Je crois qu'elle s'enfuit , du moins elle le dut.
Dieu préserve la plus rebelle
D'un tel danger ; si ce port de salut
Se rencontre fermé pour elle.
Mais laissons Apollon poursuivre ses amours ;
Ce n'est pas mon affaire , & sur pareil chapitre
Je soutiendrois mal un discours.

Passons à la galante Epître
Que de votre part je reçois :
Votre tendre amitié pour moi
Dont elle peint le caractère ,
Me la rend précieuse & chère.
Vous en deviez retrancher seulement
Toutes les louanges flateuses ;
Telles douceurs ne sont pas amiteuses , (1)
Le cœur parle plus simplement.
Vous m'assurez que l'aimable Surette , (2)
Ne sera point légère ni coquette ,
Et qu'elle en fait ses grands jurons ;
Je le crois avec moins de peine ,
Que je ne crois que nous ne la verrons
Jamais Naiade , ni Sirene ;
Les Dêités ne sont que vaine illusion ,
Qu'enfanterent jadis Rimeurs cherchant fortune ;
Les coquettes aussi ne sont que vision
D'une jalousie importune :
Il n'en est point, désignez-m'en quelque-une,

(1) Ce mot n'est pas François ; il est formé du mot Gascon *amistous* , qui signifie plein d'amitié , de tendresse.

(2) En Gascon , pour dire une petite Sœur , on dit *Surette* , & un petit Frere *Freret*. Ce sont des noms d'amitié.

Par ses façons , par ses appas ,
Et je me rends à cette erreur commune ;
Mais non , ne la désignez pas.
Sur ce portrait imaginaire ,
Le monde toujours mal pensant ,
Croiroit en reconnoître cent :
Il feroit plus , suivant sa malice ordinaire ,
Leurs noms & leurs surnoms il iroit pro-
clamer :
Et que fait on ? Peut-être iroit-il vous
nommer.



É P I T R E X I I.

A M. LE DUC D'AUMONT.

1706.

JA long-temps a qu'à Paris suis gissant,
Gissant, vous dis, & ne le dis sans cause :
Car tant piteux est mon état présent,
Qu'un mort & moi sont presque même chose.

Oreilles ai, pas ne distingue un son,
Mon œil à peine apperçoit la lumière ;
Enfin mes sens, d'un foible nourrisson,
Ont tous repris l'impuissance première.

Quant à l'esprit, il est plus que le corps
Enveloppé dans d'épaisses ténèbres :
Plus n'est rempli que de pensers funebres ;
Adieu vous dis, vers, chansons, doux ac-
cords :

Adieu vous dis, tant amoureuse flâme ;
Adieu vous dis, repas délicieux,
Où tant de fois, lors qu'étois soucieux,
Triste & chagrin, ai vu du haut des Cieux,
Paix & gaité descendre dans mon ame.
Adieu vous dis enfin, mes chers plaisirs,
Je quitte tout, jusques à vos désirs.

Vain que je suis ! que dis-je ? je vous quitte :
C'est

C'est vous , cruels , c'est vous qui me quittez.
Malgré le poids de mes infirmités ,
Je vous poursuis , de loin je vous invite
A ranimer cette ame qu'évitez.

Mais vainement , & cette voix tremblante
Qui vous appelle avec un ton plaintif ,
Cette démarche & foible & chancelante ,
Dont je poursuis votre troupe volante ,
Hâtent l'effor de son vol fugitif.

Telle , à peu près , est cette vieille Fée
Que nous voyons *jeunement* atiffée ,
Tâcher encor d'attirer quelque Amant ,
Pour le charmer , lui mettre en étalage ,
Tantôt un bras maigre & rongé par l'âge ,
Tantôt un sein étayé vainement ;
Avec soigneuse & pénible industrie ,
Pousser dehors une levre flétrie ,
Que le défaut de soutien & de dents ,
Laisse toujours retomber en-dedans ;
Lui faire voir d'autres choses peut-être ,
Dont Dieu me gard de faire le portrait :
Quelque léger , quelque fin qu'il pût être ,
Trop suis certain , SEIGNEUR , qu'au premier
trait

De tant hideuse & tant orde structure ,
Iriez vomir le Peintre & la Peinture.
Nous la voyons enfin se travailler ,
Et piece à piece ainsi se détailler
Devant l'objet que son désir dévore ;

Mais sans succès , & d'autant plus encore ,
De cet objet remporter les mépris ,
Que plus de soin pour lui plaire elle a pris.

Mais revenons à ma these premiere ,
D'où trop m'ont fait écarter mes desirs :
Au triste aspect de mes défunts plaisirs ,
De mon esprit éteinte est la lumiere ,
Et jusqu'à lui mes maux cruels portés
Ont assoupi toutes les facultés.

Ores pourtant dans cette nuit obscure
Le Ciel me donne un léger éclairci ;
En profiter est ma premiere cure ,
Pour vous marquer , SEIGNEUR , que jus-

qu'ici
En sa plus noble & plus belle partie ,
Mon ame s'est de ce mal garantie :
Et c'est en celle où vous êtes placé ,
Que dans ce Ciel qui devient votre empire ,
Nuage aucun n'est encore passé ;
Que le respect à vos pieds y respire ,
Non celui-là que le haut rang inspire ,
Respect esclave & digne de pitié ;
Mais un respect libre , sincere , tendre ,
Et que bien mieux , je vous ferois entendre
Sous le saint nom de la douce amitié ,
Si parmi nous un usage barbare
Qu'autorisa l'urbanité bisare ,
Pour distinguer les hommes & leurs rangs ,
N'avoit proscriit ce terme envers les Grands.



ÉPITRE XIII.
A MADAME V***,
SOUS LE NOM D'ASTRÉE.

De Londres. 1714.

LA sage , l'aimable Astrée ,
Dont mon ame pénétrée ,
Gardera le souvenir ,
Jusqu'au jour qui doit finir
De tous mes jours la durée ,
M'ordonne de lui tenir
Ma téméraire promesse ,
De l'amuser par ces sons
Que l'harmonieux Permesse
Inspire à ses nourrissons.
Muse long-temps négligée ,
C'est à toi que j'ai recours :
Puis-je voir sans ton secours
Ma promesse dégagée ?
Quitte les champs toujours verts ,
Que de ses brillantes traces
Honore le Dieu des vers ,
Et de tes Sœurs & des Graces
Emprunte les traits divers.

Vien , accours à ma priere ,
Et regarde la carriere
Que je te destine ici ,
Comme la plus illustrée ,
La plus périlleuse aussi
Où tu te sois rencontrée.
Prends donc ton plus bel atour ,
Et rends-toi digne à ton tour
De paroître aux yeux d'Astrée :
Mais des riches vêtemens
Qu'en ce jour ta main prépare ,
Bannis les vains ornemens
Dont le mauvais goût se pare :
Evite ces faux-brillans
Qui d'autant plus méprisables ,
Qu'ils ont paru pétillans ,
Sont parfaitement semblables
A ces feux audacieux ,
Qui la nuit osent aux cieux
Contrefaire les étoiles ,
Et qui sous les sombres voiles
Brillent sans solidité ;
Matiere visqueuse & crasse ,
Dont le cours précipité
Ne nous laisse aucune trace
Qui marque qu'elle ait été.
Du sérieux affecté
De savante précieuse ,
De l'immodeste gaité

De fille licencieuse ,
 Evite l'air détesté.
 Tu dois , d'un autre côté ,
 Fuir la froide sécheresse
 De l'austère gravité ,
 Comme aussi la lâcheté
 De l'indolente paresse.
 Mais sois ornée avec choix
 De ces beautés immortelles ,
 De ces fleurs toujours nouvelles
 Qu'à pleines mains autrefois
 Moissonnerent sur ces traces
 Les Saphos & les Horaces.
 Dans leurs contours singuliers
 Que les traits soient réguliers ,
 Que l'éclat & la justesse
 L'un par l'autre soutenus ,
 Que de la délicatesse
 Les charmes si peu connus ;
 Que les graces les plus vives ,
 Mais dans leur vivacité
 Toujours simples & naïves ,
 Répandent sur ta beauté
 L'aimable air de nouveauté.
 La galante gentillesse ,
 Les jeux badins & les ris ,
 Près d'Astrée auront leur prix
 S'ils y sont avec noblesse ;

Car badiner finement ,
Et soutenir l'enjouement
Sans blesser la bienséance ,
Souvent sur le merveilleux ,
Malgré son air orgueilleux ,
Mérita la préséance ;
Et dans le sacré vallon
On ne voit point Apollon
De louanges plus avare
Au riant Anacréon
Qu'à l'impétueux Pindare.
Mais je ne m'apperçois pas
Qu'en décrivant les appas
Dont doit en cette journée
Ma Muse paroître ornée ,
C'est Astrée & ses attraits
Qu'ici je viens de décrire.
J'y reconnois tous ses traits ;
C'est elle , c'est son sourire ,
Ce sont tous ses agrémens ,
Son esprit , son caractère ,
Ce feu dont un goût austere
Soutient tous les mouvemens :
Oui , c'est son portrait fidele
Qu'ici je viens d'exposer.
Mais quel plus parfait modele
Pourrois-je me proposer ?
Et des traits de cette Belle
Jusqu'au fond du cœur frappé ,

Pouvois-je, d'elle occupé,
Dépeindre autre chose qu'elle ?

Par le début de cette lettre, vous devinerez aisément, Madame, que j'ai enfin reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en François, qui, bien que datée du 22 Décembre, ne m'a été rendue que depuis quatre jours, avec deux autres écrites en Anglois, des 23 & 28 Janvier. Ainsi, voilà bien des richesses qui me sont plus précieuses que toutes celles que l'avidité des hommes va chercher dans un autre monde, au travers des mers & des dangers ; car celles-là ne me touchent guere, & celles-ci sont selon mon cœur, & le frappent dans la partie la plus tendre & la plus sensible.

Je vous avois promis, Madame, de vous rendre quelque jour des Vers François, pour les Vers Anglois dont vous avez orné plusieurs de vos lettres, & je vous avoue qu'en vous faisant cette promesse, je ne comptois guere la tenir ; parce que j'espérois, qu'occupée de choses plus agréables, vous oublieriez celle-là. Cependant, vous m'ordonnez de le faire, & je vous ai obéi. Le commencement de cette lettre est l'exécution de ma parole ; mais je suis persuadé qu'il vous défabusera de prendre jamais avec moi de pareils enga-

gemens, à moins que vous ne soyiez d'humour à vous consoler de l'ennui que ce premier essai vous aura causé, par la maligne Joie de vous sentir infiniment supérieure à tous ceux qui se mêlent d'écrire. Mais permettez-moi de diminuer un peu de votre triomphe, en vous faisant remarquer que nous ne combattons pas à armes égales, parce que vous êtes dans l'âge qui convient à la poésie, & que cet âge est depuis longtemps effacé chez moi. Le feu qui doit donner l'ame à ce genre d'écrire, cette force nerveuse qui doit en soutenir l'élévation, les graces, l'enjouement, & les fleurs qui doivent en former les ornemens, ne se trouvent plus dans un âge refroidi par les années. C'est en vain qu'il court après ces sortes de beautés; elles fuient devant lui, sans qu'il puisse jamais les joindre, pendant qu'elles se présentent d'elles-mêmes à la riante jeunesse à qui la moisson en est réservée.

C'est ainsi que le vieux Titon,
Toujours amoureux de l'Aurore,
L'appelle d'un lugubre ton,
D'un pas tremblant la suit encore :
L'Aurore à pas précipités
Fuit cette vicillesse inégale,

Et va prodiguer ses beautés
Dans les bras du jeune Céphale.

Je crains, Madame, que vous ne trouviez l'exemple de Titon & de l'Aurore peu juste, pour prouver que les beautés de la poésie fuient la vieillesse, & se plaisent parmi les vivacités du bel âge : & peut-être direz-vous que Titon, pour se faire fuir par l'Aurore, & Céphale pour s'en faire rechercher, n'avoient besoin, indépendamment de l'âge, l'un que d'être le mari de cette Dame, l'autre que de ne l'être pas. Je vous avoue que si vous me faites cette objection, je n'aurai rien à vous répondre. Car, effectivement, Titon avoit rassemblé en lui deux qualités peu aimables.

Époux glacé par les ans,
Il n'offroit pour tous présens
Que sa tremblante prouesse.
Être vieillard, être époux,
Pour une jeune Déesse,
Que de sources de dégoûts !

Mais, Madame, en abandonnant la comparaison, je n'abandonne pas pour cela le privilège qu'elle devoit confirmer ; & il est toujours vrai que ces feux, ces éclairs, ces foudres, en un mot, cet enthousiasme qui caractérise la poésie & qui la distingue du

discours libre, n'ont leur source que dans l'ardeur d'un sang jeune & pétillant, comme est le vôtre. On peut, dans un âge plus avancé, faire des vers harmonieux, & leur donner de la noblesse; mais tout cela ne forme jamais qu'un corps bien proportionné auquel manque cet esprit de vie, que vous répandez sur tout ce qui sort de vos mains.

Je ne saurois assez admirer, Madame, le progrès qu'en quatre ou cinq mois vous avez fait dans la langue François. La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans cet idiôme, est d'une correction parfaite. Tous les termes en sont propres & choisis. Les tours de phrases, malgré la différence qui se trouve entre ceux de votre langue & de la nôtre, sont dans une règle juste: la manière de penser même (car vous savez que chaque langue a son génie particulier) est entièrement dans le goût François. Enfin elle est telle, qu'il n'y a personne de ma Nation qui ne se fît honneur de l'avoir écrite. Si vous continuez un vol si rapide, notre langue recevra bientôt de vous des beautés qu'elle n'auroit jamais connues, si vous n'aviez daigné lui donner votre attention; & ce ne sera plus des bons écrivains de France, ce sera de vous qu'il faudra que nous allions en apprendre les finesses.

Par votre lettre du 23 Janvier , vous me faites des reproches , Madame. Vous semblez douter de mon amitié ; vous poussez l'injustice jusqu'à croire que je vous ai oubliée ; & tout cela , parce que vous n'aviez pas encore reçu une Lettre dont vous m'avez depuis accusé la réception. Cette impatience me fait un très-sensible plaisir , & approche un peu de la mienne : mais vos conjectures me blessent infiniment. Je vous ai promis une amitié très - tendre & très - constante ; c'est me faire injure que d'en douter. J'avois plus de sujet de me défier de la durée de celle que vous m'avez fait l'honneur de me promettre , parce qu'elle n'est pas de ma part soutenue de toutes les aimables qualités qui sont en vous. Cependant je n'en doute point par la bonne opinion que j'ai de votre cœur ; mais pour vous rassurer sur ces doutes , je vais vous fournir un expédient très - certain. Songez seulement que je suis homme , & que par conséquent je suis vain ; vous pouvez ensuite vous fier en toute sûreté à ma vanité , pour la constance de mon amitié & de mon souvenir ; car rien ne sauroit tant la flatter que l'honneur d'être de vos amis , & de vous le pouvoir dire.

Nos démolitions , dont vous me demandez des nouvelles , se font autant diligemment

qu'il est possible. Lorsque je suis arrivé ici , tous les forts maritimes étoient déjà détruits , & leurs débris furent les premiers objets qui frappèrent ma vue , en entrant dans ce Port : spectacle qui me toucha très-vivement , quoique j'y fusse depuis si long-temps préparé.

Je les ai vu ces forts audacieux ,
Braver Neptune & menacer les Cieux ;
Je les ai vu de cent bouches fatales ,
Du Dieu tonnant redoutables rivales ,
Vomir , lancer cent foudres à la fois :
Un moment fuit , je reviens , & je vois
De tous ces forts la masse fulminée
S'ensévelir sous la Mer étonnée
De voir ces monts remplir sa profondeur ,
Et leurs débris , triste & vive peinture
Du sort vengeur de l'humaine grandeur ,
En moins d'un jour , sans forme , sans structure ,
N'être plus rien que jouets méprisés
Des flots par eux si long-temps maîtrisés.

On a depuis démoli toutes les fortifications de la Ville , le Fort-Louis , le Camp retranché & la Citadelle. On travaille à présent à la démolition des écluses & au comblement du port ; & l'on finira tout cela le plus promptement qu'il sera possible , pour ren-

voyer à vos Dames au plutôt le beau Corps d'Officiers , jeunes , galans , & bienfaits , qui composent la garnison Angloise. Car cette garnison ne peut se résoudre à quitter cette place , tant qu'il restera une pierre à renverser ; & elle s'y croit très - nécessaire pour cette opération. Comme si à présent que toutes les forteresses sont renversées , la garnison Angloise étoit en état d'imposer aucune loi par la force , en cas que le Roi ne se portât pas à s'exécuter , comme il fait de lui-même , selon la bonne foi ; & comme si dans la situation où sont les choses , il ne suffisoit pas des Commissaires nommés par la Reine , pour lui rendre compte de la maniere dont le Traité est exécuté.

Vous n'auriez jamais cru , Madame , que dans mes Lettres j'eusse dû vous parler d'affaire d'intérêts. En voici une pourtant qui me regarde , & sur laquelle je vous supplie très-humblement de vouloir bien me faire l'honneur de me répondre. Avant que de partir de Londres , j'ai pris trois Billets de la dernière Loterie d'Angleterre ; ayez la bonté de me faire savoir si cette Loterie est tirée , & en cas qu'elle le soit , ayez agréable de me mander si les Billets N^o. 11051, 11052 , & 11053 ont eu quelque fortune. Quoique vos momens soient très - précieux , je compte que vous

voudrez bien en donner quelques - uns à faire cet examen. L'attention que vous y donnerez fera déjà pour moi & pour mes Billets , une fortune d'autant plus grande , qu'elle me viendra de vous , & qu'elle ne dépendra point du sort.

J'ai l'honneur d'être , &c.



P
D
L
S
S
A
Q

ÉPITRE XIV.

A MONSIEUR MALLET,

*Pour lui donner avis qu'un homme qu'il avoit
ménagé à l'Auteur pour acheter sa charge de
Commissaire de Marine, n'avoit pu en obtenir
l'agrément du Ministre. 1715.*

J E comptois ma charge vendue,
C'étoit l'œuvre de votre main :
De lendemain en lendemain ,
Vers cette nouvelle attendue
L'espoir précipitoit mes pas ,
Et dans ma liberté rendue
Je trouvois d'autant plus d'appas ,
Qu'à vos soins je la croyois dûe.
Sur cela combien de projets ,
Que de plans d'une heureuse vie
Remplissoient mon ame ravie
Des plus agréables objets !
La fille la plus malheureuse
Sous une mere rigoureuse ,
Se fait moins de plans , de plaisirs
A l'approche de la journée
Qui par les mains de l'Hyménée

Ouvre la porte à ses désirs.
Tout ce qu'enfante la pensée ,
Tous ces fantômes séduisans
Dont la raison est offensée ,
Quoique vains , autant que plaisans ,
Etoient pour moi des biens présens.
Enfin précipitant sa course
Dans un avenir ignoré ,
Mon cœur de plaisirs altéré
Epuisait d'avance la source
De ceux , qu'en sa fécondité
Fournit la douce oisiveté.
Mais cette illusion frivole ,
Comme un songe léger s'envole ,
Et par sa fuite elle détruit
De fond en comble l'édifice ,
Que par un flateur artifice
Ma folle idée avoit construit.
Je ne puis avoir pour *Pelsaïre*
L'approbation nécessaire
Du Ministre du Dieu des Mers ;
Non qu'il le trouve en rien coupable ,
Mais il ne le croit pas capable
De servir sur ses flots amers.
De ce Ministre toujours juste ,
Je respecte les Jugemens ,
Et crois qu'à tous ses sentimens
Il faut que ma raison s'ajuste :
Car sans cela j'allois juger

Qu'ici

Qu'ici la lumiere surprise ,
A *Pelsaire* auroit , par méprise ,
Donné les défauts de Vergier.
Un corps à surface blanchie ,
Qu'on fait à certain jour placer ,
Voit sur lui tour-à-tour tracer ,
Par la lumiere réfléchie ,
Les traits bien ou mal composés
Des corps qui lui sont opposés :
Ainsi mes couleurs vicieuses ,
Suivant cet optique imposteur ,
Ont pu souiller mon Acheteur
De leurs taches contagieuses.
C'est le caprice du destin ,
Qu'un homme sage ou libertin
D'affaire ou d'amitié se lie ,
Par ce contraste sa vertu ,
S'il est heureux , est embellie :
S'il est par le sort combattu ,
C'est en vain que son cœur fidelle ,
Suivant toujours un saint modèle ,
Dans ses vertus est affermi ;
Leur lustre apparent l'abandonne ,
Et le peuple injuste lui donne
Tous les vices de son ami.
Mais tandis que je moralise ,
Et qu'ainsi je fais l'analyse
Des erreurs de nos jugemens ,
Je sens de momens en momens ,
Tome III,

S'aggraver le joug qui m'accable.
Mon sort sera-t-il implacable,
Et veut-il aux infirmités
D'une vieillesse languissante,
De fers sans nulle fin portés
Joindre encore la gêne pressante ?
Ah ! s'il étoit quelque mortel ,
Dont la main adroite ou puissante
Brisât ma chaîne embarrassante ,
Je lui dresserois un Autel ;
Ou du moins par vœux légitimes ,
J'offrirois sans cesse en son nom ,
A Vénus , Minerve & Junon ,
Les plus pures de leurs victimes.
Mes vœux en seroient écoutés ,
Et sur lui ces trois Dées
Verseroient à pleine largesse ,
Plaisirs , honneurs , gloire & sagesse.
Oh ! des mortels le plus heureux !
Chacun déjà lui porte envie ,
Les Belles aux cœurs rigoureux ,
De faveurs combleront sa vie.
Forme-t-il dessein seulement
De chasses ou de promenades ,
Jour pour Perdrix dans le moment ,
Jour tel qu'il le faut aux Dryades ,
Pour conduire leur cour aux champs ,
L'éclaire , & la terre fleurie ,
Répand parfums d'odeur chérie ;

Les oiseaux redoublent leurs chants :
Chacune des saisons bornée
Au seul soin de ses appétits ,
Lui donne les fruits répartis
Aux quatre saisons de l'année ;
Et quels fruits ? Du goût & des yeux
Ce sont charmes délicieux.
Quels vins pour lui produit la terre !
Peut-on décrire leurs attraits ?
Aussi quand il boit à longs traits ,
On voit le Maître du Tonnerre ,
Et mainte autre Divinité ,
Au mépris de leur dignité ,
Humer avec avidité
Ce qu'en laisse tomber son verre.
Dans l'enceinte de sa maison ,
Dans le sein de son domestique ,
Par-tout de la sage raison
Il trouve l'exakte pratique ,
Mais d'une raison sans humeur.
Loin de lui chagrine clameur :
Certe attention volontaire
Que la tendresse fait avoir ,
Le devoir même , juge austere ,
Sont les seuls motifs du devoir.
Femme , enfans , voisins , tout l'adore ,
A peine l'horison se dore
Des premiers traits du Dieu du jour ,
Que la gaité dans ce séjour

Etablit son aimable Empire :
C'est sa présence qui l'inspire.
Comme ce sont moins ses bienfaits ,
Que l'amour qui les intéresse ,
Par-tout où son regard s'adresse ,
Il trouve des yeux satisfaits.
A ses désirs tout se conforme ;
Il voit ses desseins s'achever ,
Dans l'instant même qu'il les forme.
Veut-il aux grandeurs s'élever ?
Aussi-tôt tous obstacles cessent.
Devant lui les scabreux chemins
De ces monts escarpés s'abaissent :
Des honneurs s'offrent à ses mains ,
Comme l'épouse complaisante
S'offre à l'époux qui l'enflâma ,
Ou comme l'épi se présente
Au laboureur qui le sème.
Court-il défendre sa Partie ,
En venger la gloire flétrie ,
Punir des peuples révoltés ,
Les soumettre au pouvoir suprême ,
La terreur marche à ses côtés ;
Tout cede & la Victoire même
Frémit à l'aspect des horreurs
Que causent ses justes fureurs.
Sa sagesse en tous lieux éclate ,
Salomon fut moins consulté ,
Et jamais son conseil ne flate

La plus heureuse iniquité.
Son équitable autorité ,
Sans qu'aucun parti s'en offense ,
Fait la balance des Etats :
C'est l'arbitre des Potentats ,
C'est leur guide , c'est leur défense.
Voyez quels biens & quels honneurs ,
Combien de sortes de bonheurs
Prennent leur source de ma charge ,
Charge pourtant des plus à charge
Au sage parti que j'ai pris !
Ainsi ne soyez pas surpris
De voir des rivières profondes ,
Rivales des Pontiques ondes ,
D'un petit ruisseau dériver.
Mais pourquoi , direz vous peut-être ;
De cette charge vous priver ,
Si tant de biens en doivent naître !
Vous avez raison , mais aussi
Croyez-vous que de m'en défaire
Je me misse tant en souci ,
Si les biens dont je viens de faire
Cette longue description ,
N'étoient plus faux que la chimere ,
Fils d'une vaine fiction ,
Plus vains mille fois que leur mere,



ÉPITRE XV.

A M. LE DUC DE NOAILLES ,

*Pour lui demander, en remboursement de sa
charge de Commissaire de Marine, une
maison de campagne appartenante au Roi.*

1718.

JE ne rêve que campagne :
Pour cet innocent séjour
Je bâtis & nuit & jour
Mille châteaux en Espagne,
Sur cela mes visions
Forment plus d'illusions
Qu'une ambitieuse mere
N'en enfante, & n'en nourrit
Pour un fils qu'elle chérit.
Réaliser ma chimere,
D'un seul mot vous le pouvez,
En main, Seigneur, vous avez
Et la forme & la matiere;
Mais à ce mot plein d'appas,
Sans y songer, n'allez pas
Donner sa puissance entiere:
Car tant de force il prendroit,

Qu'à l'instant il me rendroit
Le souverain & le maître
D'un palais dont la splendeur,
Et dont la vaste grandeur
M'incommoderoient peut-être.
Je ne veux qu'une maison,
Dont la plus saine raison,
Selon mon rang, ma naissance,
Regle la magnificence :
Qu'en un petit bâtiment,
Un modeste ameublement,
Sans égard aux goûts de mode,
N'ait qu'un air propre & commode.
Pour son plus riche ornement,
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, fasse éclore
Ses fleurs en toute saison :
Vue au riant horizon,
Sans être précipitée,
Supérieure pourtant,
De tous côtés présentant
Dans une juste portée,
L'aimable variété
Dont en sa fécondité
Nature pour nous décore
Les champs les plus fortunés :
Côteaux richement ornés,
Plaines plus riches encore ;
Rivière au cours serpentant ,

Dont le flot qu'elle promene
Par-tout s'en aille portant
Les richesses qu'elle amene :
Bois par bosquets dispersés ,
Clochers aux cieux élancés ,
Bourgs , hameaux , châteaux , villages ;
Divers spectacles donnant :
Laborieux attelages
Tantôt les champs sillonnant ,
Tantôt les moissons traînant :
Parmi de vastes prairies ,
Troupeaux sans nombre paissans ,
Et sur les herbes fleuries ,
Leurs gardiens innocens
Au son des hauts-bois dansans.
Mais quel chant plein d'allégresse
Vient de ces côteaux heureux
Que d'un regard amoureux
Le soleil toujours caresse ?
C'est Bacchus qui de ses dons
Vient y couronner l'Automne :
Je reconnois aux fredons
Que la vendangeuse entonne ,
L'air vif & réjouissant ,
Que ce Dieu , même en naissant ,
A tous les hommes inspire :
L'Amour aux yeux satisfaits ,
Le suit , & croît son empire
Affermi par ses bienfaits.

Dieux !

Dieux ! quelle aimable peinture ,
Et quel spectacle charmant
Pour un cœur simple , & n'aimant
Que la plus simple nature !
Au-devant de ces plaisirs
Je sens que tout mon cœur vole ,
Plus enflammé de désirs
Que n'est le Berger qui vole
Un baiser , tendre larcin ,
Sur le blanc & ferme sein ,
Ou sur la bouche vermeille
De sa Belle qui sommeille.
Mais dans cet aimable lieu ,
Que la douceur de ma vie
Doit sembler digne d'envie !
Là , dans un juste milieu ,
La vertu voluptueuse ,
La volupté vertueuse
Ne se séparent jamais.
La liberté souhaitée
Sans cesse y regne aussi , mais
Modeste & non effrontée ,
Ni telle qu'en ce temps-ci ,
On la voit régner ici.
Si dans cette humble chaumière
Mes amis viennent me voir ,
Soudain pour les recevoir
L'amitié court la première :
Tandis que la propreté ,

Tome III.

G

La sage simplicité ,
Déliçates & légères ,
Et par bon goût ménageres ,
Vont préparer un repas ,
Où les mets n'excedent pas
Les besoins de mon convive ;
Mais où vins fins & brillans
Versent à flots pétillans
Une joie & pure & vive.
Enfin , c'est en ce séjour ,
Que , sans compter un seul jour ,
J'attendrai l'heure ordonnée
Pour fin de ma destinée ,
Du même esprit , du même œil
Dont après chaque journée ,
Je vois la nuit ramenée ,
Et de pavots couronnée ,
Me plonger dans le sommeil.

Comme je viens de mourir dans ces derniers vers , & d'y mourir avec assez de fermeté , il seroit contre la vraisemblance que je les poussasse plus loin ; aussi-bien , Monseigneur , les aurez-vous peut-être trouvés longs de reste ; mais je puis , sans choquer les bienséances , employer le papier qui me reste ici , à vous supplier très-humblement en prose , qui est , je pense , le langage naturel des morts comme des vivans , de vouloir bien

vous ressouvenir de la très-humble priere que j'ai l'honneur de vous faire au sujet du remboursement de ma charge de Commissaire de la Marine. Le moyen que j'ai pris la liberté de vous proposer est encore dans son entier & dans vos mains. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, Monseigneur, que des Puissances couroient sur mon marché, & vous faisoient la même demande; mais j'ai sur elles le droit de primauté, le droit de votre bienveillance, qui semble devoir tout surmonter, & ce qui est plus puissant que tout cela auprès de vous, Monseigneur, j'ai le droit de la justice, car je ne demande qu'un légitime paiement d'une dette très-légitime: & sans doute, ces Puissances n'opposent à tous ces droits que le crédit de leur rang. Je ne laisse pourtant pas de convenir, après avoir bien balancé leurs forces avec les miennes, que les leurs pourroient bien l'emporter, si vous n'avez agréable de mettre la main de mon côté. Enfin, Monseigneur, je vous supplie très-humblement de vouloir bien considérer que mon idée s'est tellement fixée à la maison proposée pour mon remboursement, que je n'en détourne pas un instant mes regards, & que j'ai pour elle la constance & la fidélité que j'éprouvois autrefois dans des attachemens plus doux, mais moins

nécessaires : que je suis nuit & jour en esprit & en pensée couché sur le seuil de cette porte , comme le sont sur le seuil de la porte de leurs Maîtresses certains Amans malheureux & bannis ; & que si par pitié vous ne m'en procurez pas bientôt la jouissance , pardonnez , Monseigneur , l'expression & l'emploi que je vous donne ici , je ne sai ce que je deviendrai.

J'ai l'honneur d'être , &c.



ÉPITRE XVI.

A. S. A. R. MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,

R É G E N T.

1720.

Vous n'avez pas le temps d'entendre
Les plus justes remerciemens :
Alix aux yeux doux , au cœur tendre
Étoit ainsi pour ses Amans.
» Pour des Femmes moins affairées ,
Disoit-elle aux beaux discoureurs ,
» Gardez ces phrases mesurées ,
» De l'ennui vrais avant-coureurs.
» Ne croyez pas qu'il me soucie
» Qu'on reconnoisse mes bienfaits :
» Moi-même je m'en remercie
» Dans le moment que je les fais.
» Depuis sa naissance première
» Le Soleil répand sa lumière ,
» L'a-t-on jamais vu s'arrêter
» Dans sa course , pour écouter
» Les graces que lui rend sans cesse
» Tout l'univers qu'il rend heureux !

» Comme à lui, du lûs douxereux
» Il ne me chaut : bonne Princesse,
» Rendre mon empire étendu
» Me suffit pour me satisfaire ;
» Le rendre heureux , c'est mon affaire,
» Et je compte pour moi perdu
» Tout le bien que je ne puis faire.

Mais laissons la comparaison ,
Aussi-bien critique raison
N'en trouve jamais d'assez juste :
Reprenons mon premier objet.

Bienfaits reçus , sont le sujet
Sur lequel il faut que j'ajuste
Compliment proportionné ,
Et par-dessus cela tourné
Suivant votre délicatesse ,
Suivant le goût de VOTRE ALTESSE.
Et voilà purement un point
Qu'ici je n'entreprendrai point.

Suivant cette loi rigoureuse ,
Je n'ébauche ni ne polis ;
J'entreprendrois plutôt d'Alix
L'œuvre pénible & généreuse.
Ainsi , Prince , ce compliment
Sera , selon mon impuissance ,
Sincérité , reconnoissance :
Ornemens pourtant peu vulgaires ,
Et que vous ne trouverez gueres
Parmi les discours éloquens

De ceux qui tous les jours appendent
Dans vos temples leurs vœux *clinquans*
Et sur qui vos bienfaits fréquens
A pleine largesse s'épandent.

Car , entre nous , l'auguste rang
Que vous tenez , soit par le sang ,
Soit par talens que la nature
En vous se plut à modeler ,
N'est (& n'allez pas révéler
Cette trop sincere peinture)
N'est , dis-je , à proprement parler ,
D'ingrats qu'une manufacture.



ÉPITRE XVII.

A M. LE DUC D'AREMBERG,

En lui envoyant le Recueil de ses Parodies.

J E vous offre mes Couplets ,
Et par dessus une Epître :
Car nous autres Freres-Lais
Du Permessien Chapitre ,
Donnons plus qu'on ne voudroit
De ces richesses légères ;
Et nos mains peu ménageres
Volontiers on retiendrait ,
Pour au moins leurs dons suspendre ,
Quand pour de tels biens répandre ,
On voit qu'elles vont s'ouvrir.
Je vais vous en découvrir ,
Sous sceau du secret , la cause :
Il faut qu'une fois je cause
Sur cette profusion
Qui de nous fait tant médire ;
En voici l'occasion ,
Et pourquoi ne le pas dire ?

VERS, que nous versons par-tout ,
Et que peu de gens écoutent

Ne nous coûtent rien du tout ,
Et valent moins qu'ils ne coûtent.

C'est , comme ce que j'écris ,
Prose au pouce mesurée ,
Où dans espaces prescrits
Rime est par force tirée.

Mais de ces Vers qu'APOLLON
Inscrit au sacré Valon
Dans un régître fidele ,
Pour y servir de modele
Aux Disciples des neuf Sœurs ,
De ces Vers , dont les douceurs
Au sublime mariées ,
Par des graces variées
Vous enlèvent le Lecteur ,
Aussi bien que l'Auditeur :
De ces Vers , dis-je , sont rares
Les offrandes parmi nous.
Non , que nous soyons avarés
De leurs beautés , ni jaloux ;
Mais le nœud de cette affaire
C'est qu'on ne fait guere en faire.

Tous nos POETES pourtant
Vous diront en s'exaltant
(Car c'est une race vaine)
Que de leur fertile veine ,
Quand ils veulent s'en mêler ,
Ils font à flots découler
Ce beau , ce grand , ce sublime

Que respecte le secours
De la scrupuleuse lime.

Mais à leurs trompeurs discours
Ne vous laissez pas surprendre ,
(Ils ne se connoissent point)
Et comme eux n'allez pas prendre
Pour un solide embonpoint
La chair molasse & visqueuse
Ni la bouffissure aqueuse
Qui leur fait gonfler la peau ,
Leur fard pour sage parure ,
Pour graces leur bigarure ,
Ni pour or leur oripeau.

Recevez ces PARODIES ,
Dont je vous donne un Recueil ;
Elles étoient au cercueil
Depuis long-temps refroidies ,
Elles ont ressuscité ;
Mais c'est sans avoir quitté
Leur sérieux caractère ,
Plus propre au chant du lutrin
Qu'à ceux du tendre mystère ,
Ou des convives en train.



ÉPITRE XVIII.

A M. L'ABBE' DE V....

A vous, Pere, qui demeure
Faites longue à Caudebec,
Et qui peut-être à cette heure
Y pressez le rouge bec
De quelque tendre *Alibec*,
Salut, honneur, abondance,
Et sur-tout indépendance :
Car parmi sages esprits,
Ce bien a le premier prix.
J'ai reçu vos deux Epîtres,
Toutes deux dignes écrits
D'un membre de nos Chapitres.
Par-tout tendre ovation
De fraternelle union
S'y fait sentir, & seconde
La force, l'ardeur féconde,
Et le zele tout divin
Dont vous y parlez du vin.
Ah ! si du benoît Ignace
Vouliez avec même ardeur
Louer la sainte grandeur,
Et son humble & sainte race,

Bientôt d'une mitre orné
Et chef d'une Cathédrale ,
Pourriez de main libérale
Sur le peuple prosterné
Bénédictions répandre.
En vous toutefois reprendre
Certain vice l'on pourroit ,
Ecueil commun de nos ames ,
Qui ce projet détruiroit :
C'est que trop aimez les femmes.
Or maint Prélat peut prouver ,
Qu'à ce but pour arriver
Il faut pieusement faire
Route par l'autre hémisphere ,
J'entends par la chasteté.
Car ne plaise à la bonté
Du Dieu de qui l'équité
Ou punit , ou récompense ,
Qu'en cela nul mal je pense.
Nous attendons chaque jour
Le tant désiré retour
De l'escadre qui ramene
Les délices & l'amour
De toute la gent humaine.
Ja longs-temps a qu'en ces lieux
Ce rejetton de nos Dieux
Devroit s'être venu rendre ,
Et pas ne saurois comprendre
Ce qui peut le détourner.

J'ose pourtant soupçonner
Que Thétis à l'œil bleuâtre ,
A la gorge , aux bras d'albâtre
Eprise du preux Conti
(Car Déesse prend parti
Avec l'Amour & sa flamme ,
Comme la doucette femme
De notre ami Saint G. . .)
Pour avoir temps de lui plaire ,
Le retient en son chemin
Par maint & maint vent contraire :
Mais enfin il reviendra ,
Et du moment qu'il luira
Sur nos désirables terres ,
Mon congé demanderai ,
Et je crois que l'obtiendrai ,
Et qu'à Paris vous verrai.
Faites ja rincer des verres ,
Préparez en quantité
D'un vin à qui la gaité
Si certainement s'allie ,
Qu'à son seul aspect j'oublie
Que loin de vous j'aie été.





BILLETS
EN VERS.

BILLET PREMIER.

A M. LE COMTE DE LA LUZERNE,
*Chef d'Escadre des Armées Navales du Roi,
pour lui donner un rendez - vous chez un
ami commun au Marais. 1696.*

DEMAIN Mercredi,
Lorsqu'en son midi
Sera la journée,
Soupe mitonnée,
Vin riant & frais,
Vin qui d'un cœur tendre
Calme les regrets,
Au fond du Marais
Doivent vous attendre.
Ainsi trouvez - vous
A ce rendez - vous ;

Mais de force extrême ,
D'austere rigueur
Armez votre cœur :
Car en ce lieu même ,
Outre le bon vin ,
Deux yeux vous attendent ,
Qui jamais ne tendent
Leurs filets en vain.
Moi qui m'en défie
Et qui dois les voir ,
De philosophie
Je vais me pourvoir ;
Et si leur pouvoir
Malgré moi m'entraîne ,
Je m'y soumettrai ,
Et supporterai
Sagement ma peine.
Il faut soutenir
Avec patience ,
Ce que la prudence
N'a pu prévenir.



B I L L E T II.

A M. L'ABBÉ MOREL.

1706.

SI vous croyez que de votre Portier
Tant soit épris , qu'exprès de mon quartier
Des Peres noirs , cent voyages je fasse ,
Pour contempler sa maigre & longue face ,
Bien vous trompez , & devez concevoir
Que je ne vais chez vous , que pour vous voir :
C'est mon seul but. Partant Signor Abbate ,
Di veder me sè pur desiderate ,
Facilement poutrez me le prouver ,
En me marquant , par légère écriture ,
Le jour & l'heure , où , sans mésaventure ,
En votre hôtel seul pourrai vous trouver.

Quand je dis *seul* , pas ne devez conclure
Que par ce mot je prétende d'exclure
Ni votre vin , de ce saint rendez-vous ,
Ni les amis que dans votre demeure
Pourriez avoir rassemblés à même heure :
Car tout cela ne fait qu'un avec vous ,
Comme avec moi. Mais dans cette aventure
Rien ne requiers , fort de vous rencontrer

Esprit

Esprit & corps en parfaite jointure ;
C'est tout , chez vous , ce qui peut m'attirer ,
Si seul étiez , benoîte conjoncture ,
Cas fortuné , selon moi , ce seroit ,
Et sans contrainte amitié parleroit.

Mais si d'amis troupe bien assortie ,
Si joie aussi , si vin s'y rencontroit ,
Pas n'en seroit moins bonne la partie ,
Et sur eux tous mon cœur moissonneroit.



BILLET III.

A M. DE LA FAYE,

Gentilhomme ordinaire du Roi, en lui envoyant la soumission d'un Banquier de Londres, de fournir à l'Auteur trois billets de la Loterie d'Angleterre, de l'année 1713.

PAR ce billet, vous recevrez
Trois billets de la Loterie
Qu'à Dunkerque m'apporterez :
En attendant vous filerez
Amusante galanterie
Près des belles à qui plairez ;
Car celles aux cœurs acérés,
Celles dont la prudoterie
Tient desirs toujours altérés ,
Si bien faites, éviterez
Leur savante coquetterie ,
Comme feriez la coterie ,
De ceux qu'étroitement serrés
Tient *Neuvgat* (1) pour filouterie.
Eh ! comptez vos jours , de par Dieu :
Jugez si , de leur petit nombre
Qui passe & qui fuit comme l'ombre ,
On doit en perdre un seul. Adieu.

(1) *Prison de Londres.*

B I L L E T

DE M. D'AMBLEVAL,

Major du Régiment de Bourbonnois,

A M. VERGIER,

*Pour le prier d'engager des Dames à remettre
un souper auquel il les avoit invitées.*

Nous comptions ce jour hardiment
Parmi les plus heureux des nôtres,
Il s'est trouvé bien indument
Veille du Prince des Apôtres,
Jour funeste aux plaisans repas,
Mais plus funeste à cette troupe,
Qui déjà sentoit les appas
De boire avec vous mainte coupe.
Elle en portera le chagrin,
Jusques à l'heureuse soirée
Où votre présence & le vin
Nous en effaceront l'idée.



B I L L E T I V.

R É P O N S E

D E M. V E R G I E R ,
A M. D'AMBLEVAL.

1714.

DA M E S d'un maintien gracieux ,
Dames en qui de tous ses charmes ,
L'Amour , enfant séditieux ,
A fait ainsi que de ses armes
Un assemblage précieux ,
Par un doux penchant entraînées
(Penchant pour le vin seulement ,
Et que vos ames raffinées
N'en présument pas autrement) ,
Acceptent sans nulle conteste ,
Mais d'un air timide & modeste ,
Le rendez-vous que vous donnez.
Je vois d'ici l'Amour sourire ,
Compter par ses doigts , & décrire
Les cœurs qui seront mal menés :
Parmi ces périlleuses fêtes ,
Le malin éguise ses traits ,

Et croit faire autant de conquêtes
Que ces deux Dames ont d'attraits.
Tout beau , Monarque de Cythere ,
Prince des minaudiers appas ,
Seigneur de l'indiscret mystere ,
Précipite un peu moins tes pas.
Penses-tu que dans un repas ,
Où le grand d'Ambleval préside ,
Le vin manque à notre vertu ?
Et , s'il n'y manque pas , crois-tu
Que protégés de cette Egide ,
Nos cœurs redoutent ton flambeau ?
A notre tour aussi tout beau ,
Et ne faisons pas tant les braves :
L'histoire a cent exemples graves ,
Graves autant que malheureux ,
D'ivrognes toujours amoureux.
Mais faut-il chercher dans les livres
De ce fait-là d'autres témoins ?
Ne nous voit-on pas toujours ivres ,
Voit-on que nous en aimions moins ?



B I L L E T V.

A M. BRIQUET,

Commissaire des guerres à Bergues - Saint-Vinox , pour lui demander à dîner. 1715.

Si je croyois que jeudi ,
Au coup frappant de midi ,
Heure ordinaire aux visites
Des complaisans Parasites ,
On pût vous trouver chez vous ,
D'un air couvert de mystere
(Car c'est le grand caractère)
J'y prendrois un rendez-vous.
Mais comme intrigue galante
Pourroit bien ce même jour ,
Loin du Berguesque séjour
Tenir votre ame ambulante ,
Ce seroit imprudemment
Ce long voyage entreprendre ,
Que se mettre en mouvement ,
Sans auparavant apprendre ,
Si ce jour-là sûrement
Vous tiendrez appartement ,
Ou si , sans vous y surprendre
En secret ébatement

Avec le tendron charmant
Qui votre cœur a su prendre,
Jeudi l'on pourroit vous voir,
Faites-le moi donc savoir,
Et sur le champ en brouette,
Ou sur barque à girouette,
Une place je prendrai,
Et sans délai vous joindrai
Plus gai que n'est l'Alouette,
Lorsqu'elle rejoint le temps
Qui ramene le Printemps.
En attendant, je souhaite
Que le benoît Saint-Vinox
Comme un des siens vous regarde,
Et vous prenne sous sa garde
Jusqu'au temps où doit Enoc,
Avec son collègue Elie,
Déclamer mainte Homélie
Sur ce grand jour où les morts,
Quittant leurs lambeaux funebres,
Viendront parmi les ténèbres
Des crimes & des remords,
Devant le Dieu redoutable,
Rendre compte de leurs faits,
Et voir punir leurs forfaits
Par un arrêt équitable,
C'est à ce jour redouté,
C'est à ce jour, Grands du monde,
Au cœur vain, à l'ame immonde,

Que j'attends votre fierté.
Que deviendront ces fantômes
Qui forment votre splendeur,
Ces illusoires atômes
Dont brille votre grandeur ?
Vaines images d'une ombre
Qu'un trait passager décrit,
Vous ne ferez qu'un vil nombre
Parmi le peuple proscrit.
Des titres, des noms illustres
Disparoîtront les faux lustres :
Par leur éclat deviendront
Vos crimes moins excusables,
Et ce jour là paroîtront
Vos titres plus méprisables,
Près du pauvre vertueux,
Qu'un brin d'herbe comparée,
Pour la force & la durée,
Au chêne majestueux.
Mais, dites-moi, je vous prie,
Pourquoi vais-je m'aviser
De prêcher, catéchiser,
Tandis que d'une frairie
Je viens ici vous tenter,
Frairie encor que porter
Jusques à l'ivrognerie,
Sans miracle nous pourrons,
Selon l'ardente furie
De la soif que nous aurons ?

Ma vie est-elle assez sainte ,
Pour prêcher la sainteté ?
Sur ce Sermon débité ,
Qui ne croiroit que l'absinthe
Soit de mon austerité
Le mortifiant breuvage ,
Et que mon cœur pénitent
M'ait fait le maigre habitant
De quelque désert sauvage ?
Ainsi maint prédicateur
Fait d'une main libérale ,
Dans son docile auditeur ,
Germer la sainte morale ;
Et voit dans son propre champ ,
Faute d'un soin recherchant ,
Ce saint germe être la proie
De la dévorante yvroie.



R E P O N S E
D E M. B R I Q U E T.

M^{ADRESSANT} votre missive,
Si vous m'aviez adressé
La veine badine & vive
Qui d'un discours cadencé
Vous rend l'escrime facile,
J'aurois, en vers, riposté
A la demande civile
Que m'avez fait d'un *Torté*.
Trop me deult de votre absence;
Pour n'avoir impatience
De vous voir le verre en main;
Je vous attendrai demain.



BILLET VI.

A M. GUEREAU,

*Commissaire de la Marine, pour l'inviter à
venir à Bergues - Saint - Vinox dîner avec
l'Auteur chez M. Briquet. 1715.*

SI demain de soins vous vaquez ,
Comme deux freres enfroqués ,
Nous prendrons place dans la barque :
Non pas dans celle de Caron
(Ne plaise si-tôt à la Parque
De nous faire voir l'Achéron)
Mais dans celle qui se promene
Sur un canal délicieux ,
Et sans cesse à *Saint-Vinox* mene
Maint Pélerin dévotieux.

Là , courte priere dressée
(Car celle-là perce les cieux)
Et sincèrement adressée
A notre Saint , bientôt après
Soupe à bouillon doré servie ,
Par d'autres mets sera suivie :
Mes desirs d'avance & de près
M'en font goûter tous les apprêts.

Dès la soupe , vin de Champagne

Moussant , pétillant , quoique frais ,
Au fruit , gracieux vin d'Espagne ;
Tous deux pour nos goûts faits exprès ,
Suivant leur riante nature ,
Gais propos viendront nous fournir.

C'est une pénible aventure
Que nous aurons à soutenir ;
Mais , comme par la pénitence
Nous devons nous purifier ,
Il faudra nous mortifier
Avec cette austere pitance.



B I L L E T V I I.

A M. L'ABBÉ HARENGER,

Pour lui demander si on dineroit chez lui.

1717.

J E U D I sera-t-il jour d'orgie ,
Chanterons-nous *jo Bacche* ,
Ou bien doit-il être marqué
Parmi nos jours de létargie ?
Ce fait me doit être expliqué ,
Afin qu'au cas que soit manqué
Ce point de notre liturgie ,
Autre part je me réfugie
Pour être à ce devoir vaqué ,
Jusques à ce que la bougie
Succede au soleil offusqué ,
Quand de ce globe il est masqué.
Mais pourquoi , sous notre régie ,
Notre ordre à ce jour indiqué
Ne seroit-il pas convoqué ?
Est-ce que par astrologie ,
Désastre chez vous embusqué ,
Nous est jeudi pronostiqué ?
Je n'y crois non plus qu'à magie ,
Ni qu'aux pleurs de tendre élégie ,

Ni qu'au discours alambiqué
D'exagérante apologie.
Donc par bil sur le champ croqué
Soit par vous l'ordre convoqué ;
Et si l'un de nous détraqué ,
En d'autres soins est embarqué ,
Son délit avec énergie
Par l'un des censeurs attaqué ,
Par jugement irrévocqué
Nous le boirons en effigie ,
Avec vin sur lui confisqué.



BILLET VIII.

Au même. 1717.

DEMAIN jeudi ,
Quand de midi
Sonnera l'heure ,
De ma demeure
Je partirai ,
Et me rendrai
Droit à la vôtre ,
Et de tout autre
L'accès fuirai.

J'y porterai
Grand mal de gorge ;
Mal qui me point
En un tel point ,
Que sucre d'orge
A l'adoucir
N'a pas encore
Pu réussir.

Rhume dévore
Communément
Gens de mon âge ,
Et leur ménage
Tout doucement
Place arrêtée ,

Peu cher fretée
Sur le Vaisseau
Que la pâle ombre
Passe sans nombre
Au noir ruisseau.

Adieu , cher pere :
Demain , j'espère ,
Nous nous verrons ,
Et déduirons
Propos frivole ,
Par qui du temps
Qui fuit , qui vole ,
Plus courts encor paroîtront les instans.



BILLET IX.

A M. L'ABBÉ DE PUIMARTIN,

Pour l'inviter à dîner. 1719.

MON cher Abbé , qu'êtes-vous devenu ?
Vous voir souvent , & propos ingénu
Qu'à son Ami volontiers on révele
Vous confier , comme on dit , tout à nu ,
Faisoient jadis mon plus cher revenu ;
Ores , de vous je n'ai plus de nouvelle.

Dans quelque piège êtes-vous retenu ?
Car il en est de mainte & mainte sorte
Qui tous les jours sont tendus dans Paris,
Et dont il est difficile qu'on sorte ,
Quand une fois on s'y trouve surpris.

Ces pièges-là , ce sont le Jeu , la Table ,
Puis ces Enfans portans arc redoutable ,
Qui voltigeans de maison en maison ,
Et qui cachés sous un tendre sourire ,
Sous un regard qu'on ne sauroit décrire ,
Comme recors , vous mettent en prison.

Or, quel que soit le nœud qui vous retienne ,
Pour le briser employez tout moyen ;
Et s'il ne faut qu'une magique Antienne ,
Pour vous tirer de ce fatal lien ,

Dévotement pour vous je vais la dire.

Répétez-la mot à mot après moi ,
Et vous verrez (non sans panteux émoi)
Si l'Enfer même osera me dédire.

„ Par la chassieuse Erynnis ,
„ Par Mégère à gueule édentée ,
„ Par Alec-ton moins détestée
„ Pour ses ravages infinis ,
„ Que pour son haleine empestée.
„ Que PUIMARTIN soit délivré
„ De la glu sordide & tenace
„ De l'énorme & profonde nasse
„ Où le pauvre est empêtré ;
„ Que demain chez moi , libre & lesté ,
„ Il vienne de son pié croté ,
„ Prendre un dîner mal apprêté
„ Que lui gardoit l'Ire céleste.
„ Toutefois comme il trouvera
„ Chez moi Dames gentes & belles ,
„ Qu'avec elles il dînera ,
„ Que peut-être , même avec elles.....
„ (Car on ne fait , sous leur bonnet ,
„ Ce que leur caprice lui garde)
„ Pour qu'avec goût on le regarde ,
„ Et qu'il s'y présente plus net :
„ Qu'amour sur ses aîles l'apporte ,
„ Ou du moins à la Chevre-morte ,
„ Ses bras au col entortillant ,
„ Ses jambes fretin-fretillant ,

„ Comme un écolier réfractaire
„ Que fouette un Régent austere.

Le charme est fait , & sûr de son succès
Je vous attens jeudi dans ma demeure ,
Au point précis qui fait la douzieme heure :
De votre joie appelez les accès ,
Et les portez , s'il se peut , à l'excès.
Ce n'est Raison , c'est bien plutôt Folie ,
Qu'une Raison qui jamais ne s'oublie.

B I L L E T X.

A M * *.

R E P A S d'Amis , tels que me présentez ,
Sont bien souvent repas mal apprêtés.
Tout par ses mains Négligence y dispose :
Le Vin du crû par le Maître vanté ,
Et des Valets les plus glouts rebuté ,
Sur le buffet tranquillement repose ,
Sans craindre là nul furtif larcin ; mais
Ce n'est le tout. Ragouts , Rot , Entremets ,
Font en mauvais sur le Vin même enchere :
Si que j'en sors bien aimant , bien aimé ,
Mais avec soif , & de plus affamé ;
Et que , malgré tendresse qui m'est chere ,

Comme un certain, volontiers penserois ,
Et librement à mon Hôte dirois ,
D'amitié moins , & plus de bonne chere.

Pas ne requiers non plus , de ces Festins
Dont régaloit jadis chez les Latins
Ses familiers le somptueux LUCULLE
(Cet autre excès n'est pas moins ridicule)
Mais qu'entre Amis , où faste est retranché ,
On donnât peu , mais exquis , recherché ;
Que du besoin l'économe justesse
Seule des mets fixât la quantité ,
Que le bon goût , que la délicatesse
En fît le choix , réglât leur qualité.

Bref, d'amitiés sages , bien entendues
Je voudrois voir tout repas limité ,
Et circonscrit dans ces deux étendues.



B I L L E T X I.

A M. SAMUEL BERNARD,

Pour l'inviter à dîner.

D E U X Dames très-bonnes à prendre ,
Et meilleures encore à rendre
(Car toutes Dames sont ainsi)
Aujourd'hui dîneront ici ,
C'est-à-dire , dans ma taniere.

Vous me feriez grace plénier ,
Si vous vouliez venir aussi
Prendre place en cette Partie :
Par ce moyen , de tous appas
Elle se verroit assortie.

Mais pour que vous n'y manquiez pas ,
Ce mot suffit : « Je vous assure ,
» Que vous rendrez par ce bienfait
» Mon cœur pleinement satisfait.
C'en est assez , le charme est fait ,
Et je tiens la chose si sûre ,
Que déjà , plein de son effet ,
Pour vous un couvert je prépare ,
Et déjà de mon cœur s'empare
Le riant transport des plaisirs.

Puisse le vôtre en ses désirs

Obtenir tout avec largesse.
Il en est un bien sûr moyen :
C'est de ne se proposer rien ,
Que par l'avis de la Sagesse.

B I L L E T X I I .

A M. DE LA FAYE ,

Pour l'inviter à dîner.

SI dans un ménage naissant ,
Et qui de l'enfance première
Montre sur son front innocent
La simplicité coutumière ,
Vous osez courir le danger
D'un repas frugal & léger ,
Demain venez chez moi le prendre.

A cela si je dois m'attendre ,
J'assemblerai dans ce repas
Non , de *Vénus* gentes Prêtresses ,
Aux yeux brillans , aux blondes tresses :
Mon âge ne le permet pas.

Je dois respecter mes années ,
Et ne pas faire cet affront
A cent rides que sur mon front
Treize lustres ont sillonnées :

Mais j'aurai soin d'y rassembler ,
Sans trop loin le nombre en étendre ,
Des gens qui savent vous parler ,
Et mieux encore vous entendre :
Sur-tout , riant liberté ,
Franchise au parler véritable ,
Seront d'un & d'autre côté ,
Assises près de vous à table.
De plus le Secret gardera
Avec vigilance la porte ,
Et par ses soins empêchera
Que l'air même avec soi n'emporte
Aucun son de ce qu'on dira ,
Lorsque la joie un peu trop vive ,
Sans nulle réserve , ouvrira
Le cœur d'un sincère Convive.



BILLET XIII.

A M. L'ABBÉ HARENGER,
ET A M. PERELLE,

Pour les inviter à diner.

ENTRE *Perelle & l'Abbé Dérangé*
Que ce Billet soit partagé,
Et que tous les deux il invite
A venir demain à midi
Dîner chez moi : ce demain est Jeudi,
Et comme le temps passe vite,
Pour être ensemble plus long-temps,
Qu'ils s'y rendent à midi même ;
Car impatientement j'attends,
Lorsque j'attends des gens que j'aime.
Qu'ils comptent que je leur ferai
Chère frugale & très-légère ;
Mais à cela je supplérai
Par un moyen qu'amitié me suggère :
Ils m'auront, & je les aurai.



BILLET XIV

Tome

BILLET XIV.

Aux mêmes.

JE vous attends , bien aise de vous voir ,
En même-temps fâché de ne pouvoir
Chez *Camilly* (1) suivre vos pas lubriques ,
Gourmands aussi : car vous portez les deux ,
Tant de vos corps sont bonnes les fabriques.

Mais par malheur , rhume au regard hideux
Depuis huit jours dans mon sein se prontene ,
Et tant s'y plaît à détruire , à briser
Que vous diriez à l'y voir maîtriser
Que mes poumons soient son juste domaine.

Mais quelque jour plus fort que lui serai :
Car pour second le lâche a pris la fièvre ,
Et secondé du vin qu'implorerai
Le ferai fuir , comme chiens font un lievre.

(1) Officier de Marine , le même qui , en
1721 , conduit à Constantinople l'Ambassa-
deur de la Porte *Mehemet Effendi*.



B I L L E T X V.

A M. H

*Pour réponse à une Lettre en vers qu'il avoit
écrite à l'Auteur.*

DE votre Epître en Vers, Abbé, j'ai fais
lecture ,

Et d'elle tout pesé comme en un trébuchet

Style , papier , encre , écriture ,

Ah ! que j'en aime le cachet !

Galimathias , & dame *Obscurité*

N'a pas long-temps ensemble ont contracté

Ce nœud fatal qu'épousaille on appelle.

Pas ne sai bien qu'elle fut la Chapelle

Où se forma ce conjugal accord :

Car onc ne fus , & pas ne suis encor

Trop curieux de hanter l'un ni l'autre ;

Mais un enfant au monde en est venu

Bien légitime , & par eux reconnu :

Et cet enfant , c'est cette Epître vôtre.





LETTRES

MÊLÉES

DE PROSE ET DE VERS.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE V...

1690.

C E que vous me marquez de la conversion de Mr. l'Abbé de M. . . . m'a été très-agréable, mon Révérend Pere; nos bonnes œuvres & nos bons exemples commencent à germer & même à produire des fruits, & nous devons tout espérer d'un arbre dont les commencemens sont si heureux. Je consens de tout mon cœur à la réception de ce Proposant. C'est la meilleure acquisition que nous puissions faire, & les talens aimables qu'il avoit pour les amusemens frivoles du siècle appli-

K ij

qués à l'objet, & joints au sérieux de nos devoirs, le rendront quelque jour la pierre la plus solide des fondemens de notre Ordre Bacchique. Mais prenez garde à ne vous pas laisser séduire aux graces naturelles de la personne, & à ne prendre pas pour zele fervent & pour conversion sincere, ce qui n'est peut-être qu'un dépit léger, & qu'une volage désertion de l'empire honteux sous lequel l'Amour l'a fait si longtemps gémir. Enfin vous devez, suivant les fonctions de la charge de Commissaire-Examineur qui vous est confiée, mettre le Prosélite à de rudes épreuves, & fouiller, s'il se peut, dans tous les replis de son cœur, avant que de l'initier dans nos mysteres; de crainte qu'il ne se trouvât parmi nous un profane souillé des impuretés de l'Amour.

Tel que le vit la troupe impie
Des Corsaires de Tyr ravager leur vaisseau,
Nous le verrions, ce Dieu plein de furie,
Troubler de nos repas l'appareil le plus beau,
Changer le Champenois en âpre vin de Brie,
Ou même le changer en eau.

Cela me fait frémir, & vous ne sauriez trop prendre de précautions pour prévenir ces malheurs. J'écris aujourd'hui au nouveau

Converti , & je lui donne quelques instructions sur la grandeur de l'état qu'il va embrasser. Joignez-y vos conseils de vive voix , & sur-tout instruisez-le par de bons & de fréquens exemples. Je ne devois aller à Paris que dans huit jours , mais je hâterai mon retour pour me trouver à cette cérémonie , & j'y serai mardi sans faute. Je vous envoie en attendant l'hymne que vous me demandez pour la réception du Proposant , & comme Edile, vous y ferez faire un chant convertible.

Bacchus sois à jamais loué :

Un profane , à l'amour autrefois dévoué ,

Pour te suivre a brisé ses chaînes ;

Daigne tourner sur lui ce regard enjoué ,

Qui des plus malheureux fait adoucir les
peines :

Bacchus sois à jamais loué.

O ! vous , par qui d'Amour le joug fut secoué ,

Vous plus heureux encor , dont le cœur inflexible ,

A cet écueil fatal n'a jamais échoué ,

Accourez , & chantez dans ce séjour paisible :

Bacchus soit à jamais loué.

Je trouve que vous avez bien dispensé les emplois que chacun doit remplir dans ce

grand jour , excepté le P.... de.... auquel il falloit , selon votre coutume , donner celui de *Præfatus annona* , & lui faire bien entendre que l'*Annona* , parmi nous , consiste plus en vin qu'en toute autre chose. Au reste , mon R. P. je suis depuis huit jours dans la plus belle campagne du monde , avec quatre Dames que vous connoissez , & qui forment une compagnie bien meilleure qu'à moi n'appartient. Nous y faisons la meilleure chere du monde. Nous y buvons le plus excellent Champenois qui se soit bu de l'année , de la glace par-dessus le gouleau des bouteilles , & parmi tout cela je ne suis pas content. Il n'y manque nulle chose , mais je n'y vois point nos Sœurs.

Triste imperfection de la nature humaine !

Quoi ? par de vins & de vagues désirs ,
Corrompre nos plus doux plaisirs ,
Et les changer toujours en peines ?

Le vin même , le vin , le bien le plus charmant

Qu'aux bienheureux mortels le Ciel benin propose ,

N'est point exempt de ce dérèglement :

Il assaisonne toute chose ,

Et nous déplaît sans assaisonnement.

Adieu , mon R. P. je vous entretiens long.

temps , parce que je compte que vous m'aimez , & que vous vous plaisez avec moi : si je compte mal , ne me le laissez pas connoître. Je suis , &c.

L E T T R E I I.

A M. L'ABBE' DE M....

1690.

QUE vous venez de m'apprendre une agréable nouvelle , mon cher Freie (car je puis maintenant vous donner ce nom) , & qu'elle a bien frappé mon cœur par son endroit le plus sensible ! Vous aimant comme je fais , que pouvois-je souhaiter avec plus de passion que de vous voir dans le chemin où vous êtes enfin entré ? Je me suis senti des entrailles de Pere à la lecture de votre lettre , me flattant que mon bon exemple n'a pas peu contribué à vous faire aimer Bacchus. Que j'aime à voir le zele que vous me marquez ! Cependant , & j'espere que vous voudrez bien me le pardonner , je ne saurois m'empêcher de m'en défier : je sai que les meilleures actions ont souvent des causes vicieuses , & je crains que votre conversion ne soit de ce caractère.

N'est-ce point , dites-moi , quelque tendre
dépôt

Qui vous fait renoncer à l'amoureux Em-
pire ?

Souvent on croit éteindre un feu qui s'af-
soupit :

Mais à peine un air libre un moment on
respire ,

Qu'on renoue un lien qu'à regret on rom-
pit.

Notre chronique n'est remplie

Que de semblables déserteurs ,

Qui , si-tôt que l'Amour présente une am-
nistie ,

Quittent l'étendard des buveurs.

Un regard un peu fier fait fuir le cœur vo-
lage ,

Un regard un peu doux dans l'instant le
rengage.

Consultez bien votre cœur , & examinez
avec soin votre vocation , avant que de vous
engager plus avant. Bacchus n'est pas un
Dieu qui souffre impunément qu'on pro-
fane ses mystères : l'exemple de Penthée doit
vous faire trembler. Cependant si votre con-
version est véritable , & s'il n'y a plus à
craindre en vous que les fragilités attachées à
l'humaine nature , vous pourrez les prévenir.

si

si vous suivez exactement les préceptes que je
vais vous donner.

Si vous voulez vous conserver fidelle
A ce Dieu qui par sa liqueur
Maintient la paix dans notre cœur ,
Déclarez à l'Amour une guerre éternelle ,
Et fuyez avec fermeté
Tout ce qu'on appelle beauté.
Fuyez même jusqu'à la laide :
L'Amour se sert de tout ; cet artificieux
Vous séduira peut-être à l'aide
D'une bouche édentée , & d'un œil chassieux.
Votre vertu trop chancelante encore ,
Contre ce sexe entier doit vous tenir armé ;
Sous cette fleur repose un serpent qui dévore.
Quand vous serez en grace confirmé ,
Ainsi que nous le pouvons être ,
Nous vous en permettrons davantage peut-
être ;
Peut-être même alors nous vous ordonne-
rons ,
Suivant la fermeté que nous vous trouve-
rons ,
De joindre au vin quelque peu de tendresse.
Une pointe d'amour assaisonne un repas ,
Pourvu qu'il n'y domine pas ,
Et que mettant à part ennui , soupçon ,
tristesse ,

On aime seulement pour boire à sa maîtresse,
Défaites-vous sur-tout du vain entêtement
D'acquérir le surnom d'aimable & de char-
mant :

Ce fantôme léger autrefois prit naissance
Aux bords de la Garonne , & d'un cours vé-
hément

Il s'étendit par-tout presque dans un mo-
ment :

Pour pere il eut l'orgueil , pour mere l'insolence ;

Ses sœurs sont la légèreté ,

Le mensonge , la vanité :

Il est sans corps , & n'a que l'apparence,
Tant que de ce poison vous serez infecté ,
De revivre en Bacchus perdez toute espé-
rance,

Ce Dieu veut la simplicité ;

L'innocence , la vérité

Sont les seules vertus qu'il aime ;

Du moment que vous le suivrez ,

Il vous rendra le maître de vous-même ,

A sa suite vous trouverez

La joie & les plaisirs , la grandeur & la
gloire ;

Mais si vous désirez être encor mieux instruit

Des solides biens qu'il produit ,

Lisez seulement mon histoire.



L E T T R E I I I .

A M. LE BARON DE WALEF ,

Lieutenant-Général des Armées d'Angleterre.

De Dunkerque en 1714.

S A L U T au cher Baron ,

Dont le triste Caron

Pourra passer quelque jour dans sa barque

Les mânes furannés ,

Lorsqu'aux champs fortunés ,

L'appelleront les décrets de la Parque :

Mais de qui les écrits

Au premier rang inscrits

Jamais du Stix ne verront l'eau souphrée ,

Si par amusement ,

Il leur fait seulement

Subir par fois sa critique éclairée.

Son esprit abondant ,

Sans cesse le guidant

De traits en traits , de peinture en peinture ,

Il laisse avec mépris

Aux stériles esprits ,

L'humble travail de l'exacte rature.

Mais qu'il songe pourtant ,

Qu'à ce soin important ,

Des beaux esprits la gloire est attachée ,
Et qu'une belle fleur
Vante en vain sa couleur ,
Si sous la ronce on la laisse cachée.
D'un vol audacieux ,
Il monte jusqu'aux cieux ,
Et là prenant en ses mains le tonnerre ,
Il dicte à Jupiter
Docile à l'écouter ,
Ces fiers discours par qui frémit la terre.
De cent nouveaux attraits ,
Ses aimables portraits
De Vénus même embellissent l'empire :
C'est de ses entretiens ,
Minerve , que tu tiens
Tous les conseils que ta sagesse inspire.
S'il décrit les beaux arts ,
S'il chante les hasards ,
Et les travaux des martiales armes ,
Par-tout le merveilleux ,
Non d'un air orgueilleux ,
Mais simple & noble , y fait briller ses charmes.
Mais souvent ces beautés
Souffrant à leurs côtés ,
D'expressions lâches & mal rendues ,
L'ennuyeuse froideur ,
Sont , malgré leur splendeur ,
Sous ce nuage indignement perdues.

Je fais qu'on ne peut pas
Toujours du même pas ,
Dans les écrits marcher vers le sublime ;
Que de l'antiquité
Il ne nous est resté
Aucun modele , où la mordante lime
Ne trouvât son emploi ;
Que même à cette loi
Fut asservi le grand chantre d'Achille ,
Dont la veine par fois
Mêle , faute de choix ,
Une eau bourbeuse au plus louable chile.
Mais est-ce à ce défaut ,
Est-ce à cela qu'il faut
Qu'en le suivant , notre vol se limite ?
Est-ce par un regard
Farouche , ou sans égard ,
Par des pieds nuds , que Caton l'on imite ?
C'est sa fiere vertu ,
Ce roc en vain battu
Par tous les flots d'une mer infidelle ;
C'est son cœur indompté ,
Sa mâle fermeté ,
Que l'on se doit proposer pour modele.

Ainsi , de ces écrits
Dont de fameux esprits
Ont jusqu'à nous orné différens âges ,
Les endroits excellens

Doivent à nos talens
Prescrire seuls des loix par leurs usages ;
Et ces feux éclatans
Doivent en même-temps
Servir de phare à ceux qu'ils autorisent
A trop les imiter ,
Pour leur faire éviter
Tous les écueils où leurs vaisseaux se brisent.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous ne vous attendiez pas à recevoir aujourd'hui de moi une pareille critique ? Je puis vous assurer que je ne m'attendois pas non plus à la faire ; mais je m'y suis trouvé insensiblement engagé , & voici comment.

S'il vous reste encore que'qu'idée du petit commerce que nous avons eu ensemble en Angleterre , vous devez vous ressouvenir que la veille de mon départ de Londres , vous me fîtes l'honneur de me donner à dîner chez vous avec deux Dames très-aimables ; qu'en ce repas , il s'émut entr'elles & vous une dispute au sujet du nombre des parts auxquelles est partagée la troupe des Comédiens de Paris , & que vos sentimens différens se terminèrent à une gageure de quelques guinées : mais que , comme personne n'auroit pu vous juger à Londres , vous me fîtes l'honneur de me charger de m'infor-

mer du fait , lorsque je serois en France , & de vous marquer ensuite ce que j'en aurois appris.

Vous aurez de la peine , Monsieur , à trouver quelque rapport entre cette histoire , & la critique que j'ai mise à la tête de cette lettre : effectivement , ces deux parties sont difficiles à joindre , elles se joindront pourtant à la fin.

N'ayant pu trouver en cette ville de gens assez instruits de ce fait , pour que , sur leur rapport , je pusse fonder un jugement certain , il fallut prendre le parti d'en écrire à Paris : je le fis , & je n'ai reçu que depuis quinze jours seulement une réponse décisive sur cette question.

Tout cela n'amene point encore la critique ; mais m'y voici bientôt arrivé.

Dès que j'eus reçu cette réponse , je me mis en devoir de vous expliquer simplement ce que l'on m'avoit mandé : mais en prenant la plume , il me souvint de quelques Odes , & d'une Tragédie que vous aviez bien voulu me lire en diverses fois que j'avois eu l'honneur de vous voir chez vous. Il me ressouvint aussi que j'y avois trouvé des choses excellentes , & marquées au coin des meilleurs ouvrages ; que j'y en avois trouvé d'autres moins bonnes , & que ces dernières

n'étoient telles que par votre seule négligence. Sur cela, il me vint, par maniere d'enthousiasme, l'idée de la critique que vous venez de lire.

Vous connoissez par vous-même la force de ce vent-là, & vous savez qu'un Vaisseau qui l'a reçu dans ses voiles, est forcé de suivre ses impulsions, & d'aller par-tout où il lui plaît de le conduire. Ainsi il lui fallut obéir, & j'aurai l'honneur de vous dire que cette critique, toute légère qu'elle est, n'a pas laissé de me coûter beaucoup, à cause de la mesure des vers à laquelle je me suis assujetti.

Peut-être trouverez-vous, Monsieur, qu'au lieu de vous faire ce long récit sur la naissance de cette critique, & sur les douleurs de mon accouchement, j'aurois mieux fait de la retrancher, & d'étouffer cet enfant dès le berceau; ou, qu'ayant osé le produire devant vous, je devois vous faire des excuses, soit à cause de sa hardiesse, soit à cause de sa mauvaise conformation.

Je vous réponds que je n'ai pas pris le premier parti, parce que la tendresse de pere m'en a empêché; que je ne prendrai pas le second, parce qu'il y auroit en cela un air de fausse modestie poétique qui ne me convient point: que même ce que je dis ici, a

un ton de préface érogatoire qui me déplaît ,
& que s'il vous faut quelque satisfaction
pour la témérité de ma censure , vous l'avez
entre vos mains , & que vous êtes le maître
de la traiter comme elle mérite.

Je passe maintenant à la décision de votre
dispute , & changeant de décoration , je
prends un air grave & austere , non pas selon
le mérite de la matiere sur laquelle je vais
prononcer , mais selon la qualité & l'office
de juge dont je vais me revêtir.

Ainsi le sévere Minos ,
Et ses collegues infernaux ,
Du haut d'un trône respectable ,
L'urne fatale entre les mains ,
Prononcent aux pâles humains
Leurs arrêts d'un ton redoutable.

Et de quoi s'agit-il souvent ?
D'un rien plus léger que le vent ,
D'une virginité fêlée ,
Ou d'une femme violée :
Et si Lucrece paroïssoit
Dans quelqu'une de nos séances ,
Et que , suivant les bienséances ,
Elle pût dire ingénument
Le secret de son aventure ,
Du fier Tarquin , dans le moment ,
Vous verriez insensiblement

S'adoucir l'affreuse peinture ,
Et comme devant Aquilon
Disparoît un léger atôme ,
Soudain de ce viol félon
Disparoître le vain phantôme.

Peut-être aussi vous souvient-il
De celle-là , qui cajolée
Par damoiseau jeune & gentil ,
Si fort en devint afolée ,
Que dans sa chambrette avec lui ,
Verrouillant soigneusement l'hui ,
Souvent elle se tint célée :
Puis , suivant transports inconstans ,
Alla se plaindre , au bout d'un temps ,
D'en avoir été violée.
Mais le juge des plus matois ,
L'interrogeant d'un ton courtois ,
» Bon Dieu ! dit-il, c'est grand dommage,
» Que beauté méritant l'hommage
» Du mortel le plus endurci ,
» Ait été maltraitée ainsi.
» Or , je gage avec certitude ,
» Qu'à ses fins pour mieux arriver ,
» Le méchant vous a fait trouver
» Du plaisir dans sa turpitude.

» Vraiment , beaucoup. Hé , pensez-
vous ,

Répliqua la fille ingénue ,
» Sans cela , qu'à ses rendez-vous

- » Cent fois je fusse revenue ?
» Non , certes : mais si tendrement
» Je l'aimois , j'en étois aimée ,
» Qu'en ses bras je restois pâmée ,
» Dès qu'il me touchoit seulement ;
» Et quand sans poulx , sans mouvement ,
» Sans voix même , sans connoissance ,
» Mon esprit aux cieux s'envoloit ,
» Alors de toute sa puissance
» Le perfide me violoit.

Voilà encore un terrible écart que je viens de faire , Monsieur , & si je ne me hâte de décider brusquement votre dispute , je crois que je n'y parviendrai jamais : car ce jugement semble fuir devant vous.

*Comme fuyoit jadis devant le pieux Enée
La terre , à son repos par le sort destinée.*

Je vous dirai donc enfin , Monsieur , que la Troupe des Comédiens de Paris , ou pour mieux m'expliquer , que les profits de la Comédie sont partagés en vingt & trois parts ; que de ces vingt & trois parts , il y en a environ la moitié qui sont conservées en entier à quelques-uns des Comédiens , & que le surplus est divisé aux autres en quarts , en demies , & en trois quarts de parts , suivant

le mérite, l'ancienneté, ou la faveur des sujets.

Je ne sai à qui de vous cet éclaircissement donnera le gain des guinées pariées; mais je sai bien à qui je souhaite qu'il le donne, & vous le devinerez aisément. J'espère même que, quoique vous soupçonniez que mes vœux ne sont pas pour vous, vous ne vous en offenserez pas. Quand vous voudrez attirer les souhaits de votre côté, vous devez prendre soin de vous donner des parties adverses moins aimables & moins séduisantes que celle que vous aviez dans cette occasion.

Permettez-moi, Monsieur, de l'assurer, aussi bien que son amie, d'un souvenir très-reconnoissant de leurs manieres gracieuses & polies, & d'un souvenir qui entraîne après lui tous les sentimens qu'elles méritent.

On nous dit ici, que la lenteur des démolitions de *Dunkerque* excite de grandes clameurs dans le pays où vous êtes. Si ces clameurs doivent cesser avec leur cause, elles ne dureront pas long-temps; & de la maniere dont on travaille, tout sera fini dans moins de deux mois. Les Forts maritimes, la Ville, le Camp retranché, le Fort-Louis, les jettées sont détruits: la Citadelle l'est aussi, mais elle n'est pas encore, suivant le Traité, égalée à la terre. Il ne reste donc plus qu'à

la raser , à démolir les écluses , & à former le batardeau qui doit fermer le Port , & c'est à quoi l'on travaille à force.

C'est-là un triste spectacle pour ceux qui en sont les témoins , & sur-tout pour ceux qui , comme moi , ont vu construire la plupart de ces travaux. Ce que j'en regrette le plus , ce sont les Forts maritimes qui étoient superbes , & d'une magnificence étonnante.

Je les ai vus , ces Forts audacieux , &c. (1).

M. le Duc d'*Aumont* , pour lequel je suis persuadé que vous vous intéressez beaucoup , me mande , Monsieur , qu'il a eu une violente attaque de goutte. Ainsi les infirmités ont enfin trouvé un talon dans cet *Achille*. Une santé comme la sienne , & dont il ufoit si libéralement , auroit mérité qu'il fût exempt de cette loi commune à tous les hommes ; mais il y a si peu de justice dans ce qu'on appelle *Nature* , que c'est peut-être à cause de ce grand usage , & de cette libéralité même , qu'elle l'y a assujetti. Les plaisirs de toute espèce perdront par-là au moins autant que lui : son goût & ses forces étoient pour eux une chalandise qu'ils auront de la peine à

(1) Voyez ci-dessus pag. 60.

trouver ailleurs. Quant à lui, il s'en dédommagera par les amusemens de l'esprit, étant aussi capable de ces derniers que des autres. Cependant, toutes choses bien considérées, je trouve qu'il perdra beaucoup dans cet échange. Les amusemens de l'esprit ont, à la vérité, leur douceur; mais ils nous laissent trop à nous-mêmes, pour qu'ils puissent nous occuper agréablement: car c'est, je pense, précisément pour l'esprit qu'a été fait le proverbe qui dit: *Il n'a de pire Maison que la sienne*. L'esprit n'est guere heureux dans la contemplation de lui-même, parce qu'il ne se connoît pas; il faut qu'il s'élançe au-dehors, qu'il se tourmente dans la recherche ou dans l'usage des différentes masses de matiere qui l'environnent, & qu'il croit mieux connoître, qu'il ne se connoît lui-même. Il n'y a que les plaisirs des sens qui puissent le tenir dans une extravagance amusante.

Si vous voulez en convenir, comme j'en conviens franchement, nous le savons, nous en qui l'âge a fait ces malheureux retranchemens que les infirmités font dans les autres. Notre esprit à qui nos sens se refusent, est obligé de se tenir chez lui; mais combien d'ennemis y essuie-t-il? Ce que je dis-là, Monsieur, n'est pas tout-à-

fait suivant l'exacte regle de la sagesse : aussi ne s'agit-il ici que de parler selon l'humanité, & non selon le Stoïcisme, qui tâche, mais très-inutilement, d'élever l'homme au-dessus de l'homme.

Si Madame *Gaische* & Mademoiselle *Bel-former* se rendent toujours les *Limanches* à la Messe de M. l'Ambassadeur de Venise, pour troubler la dévotion de tous les assistans, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien leur dire que je les honore infiniment, & que je souhaiterois fort de les y voir encore, aux risques des dittractions qu'elles pourroient m'y causer.

Je ne doute point que vous n'alliez toujours & même très-souvent, chez Mademoiselle de *Maroze*, pour y admirer la vertu la plus polie qu'il y ait dans le monde. Ayez agréable, Monsieur, d'assurer elle & Monsieur le Marquis de *Miremont*, de mes très-humbles respects. Si vous voyez Mademoiselle *Ogletorpe* (& ne vous y trompez pas, c'est de l'aînée que je vous parle, c'est de cette zélée *Toris* qui semble n'avoir rassemblé en elle la beauté, l'esprit & les graces, que pour n'en faire aucun usage), si, dis-je, vous la voyez chez Mademoiselle de *Maloze*, je vous prie de vouloir bien lui dire que je l'aime très-tendrement ; &

qu'elle n'aille pas se scandaliser de cette expression familiere. Mon âge, & le respect qui accompagne ce sentiment, justifient de reste la liberté de mon expression; d'ailleurs, quand je me serois servi de termes détournés pour dire ce que je pense d'elle, ne les auroit-elle pas rendus elle-même à leur véritable sens? Elle sait que tous ceux qui la voient, pensent comme moi, & je ne fais, en m'exprimant naïvement, que lui épargner la peine d'une traduction.

Nous devons au vrai mérite
Des hommages assidus :
Cette loi nous est prescrite
Par nos cœurs qui lui sont dus.
Puisqu'en elle il se rencontre ,
En elle il doit nous charmer ;
Et le Ciel ne nous la montre ,
Que pour nous la faire aimer.

Je crois, Monsieur, qu'en voilà bien assez, & que par la longueur de cette lettre, vous trouverez que je n'ai que trop réparé le temps que j'ai passé sans vous écrire, & sans vous marquer la reconnoissance que j'ai & que je conserverai toute ma vie, des honnêtetés que j'ai reçues de vous pendant mon séjour à Londres. Il me reste
pour tant

pourtant encore à vous demander des nouvelles, si du moins vos affaires vous permettent de m'en donner, & à vous assure que je suis, &c.

LETTRE IV.

A MADAME LA COMTESSE
DE VIREVILLE.

1716.

IL y a long-temps, Madame, que j'ai la provision de *Casse-Noisettes*, que vous me fîtes l'honneur de me demander, le dernier voyage que je fis à Bois-le-Vicomte : il y a long-temps aussi que vous les auriez, si je ne m'étois opiniâtré à vouloir vous les porter moi-même ; mais des affaires qui me sont survenues, & de petits voyages dont je n'ai pu me dispenser, m'en ont empêché. Je suis accoutumé à trouver toujours des obstacles à ce qui me seroit le plus agréable ; mais cette habitude ne rend pas mon malheur plus supportable, sur-tout quand il me prive de l'honneur de vous voir. Je ne pourrai pas cette fois encore me rendre auprès

de vous avec M. de Senozan , & je me vois par-là contraint de confier au hasard , & entre les mains de la premiere personne qui ira où vous êtes , le dépôt important de la commission dont vous avez bien voulu me charger.

Parmi ces *Casse-Noisettes* ,
Il en est un à sifflet ,
Qui bien mieux que les musettes ,
Et que l'aigu flageolet ,
Fait danser sur la fougere
Le Berger & la Bergere.

Je l'ai furtivement pris
A la Dryade *Thémie* ,
Que l'autre jour je surpris
Sur l'herbe tendre endormie.

Quel fut mon étonnement !
Lorsqu'au premier sifflement ,
Au premier son que je tire
De ce grossier instrument ,
Je m'apperçois que j'attire
Du fond des sombres forêts ,
Et maint faune , & maint satyre ,
Qui traversant les guérêts ,
Dans l'instant m'environnerent ,
Et si bien me contournerent ,
Que je ne pus m'évader.
Mais leur ayant , sans tarder ,

Montré la Nymphe couchée,
Soudain près d'elle attachée,
Cette troupe me laissa,
Et soudain je pris la fuite,
Sans vouloir savoir la suite
De ce qui lors se passa.

Je puis toutefois vous dire,
Et je le puis sans médire,
Qu'au travers du son bruyant
De cette agreste escouade,
J'entendis en m'ensuyant,
De grands cris de la Dryade;
Non, de ces cris irrités,
Dont, faute d'autre défense,
Contre une brutale offense
S'arment les fieres beautés:
Mais de ce cris que la joie
Inspire, arrache aux Amans,
Lorsque le cœur se déploie
Au plus tendres mouvemens.

Aussi m'a-t-on fait entendre,
Que ce sifflement étoit
Le messager qui portoit
Des Nymphes lasses d'attendre,
Aux champêtres Déités
Les suprêmes volontés.

Ainsi dans les promenades
Que vous faites dans vos bois,
Gardez-vous d'aller par fois,

En guise de sérénades ,
Ou par autre jeu follet ,
Faire sonner le sifflet ,
De peur que quelque brigade
De ces chèvres piés cornus ,
Autour de vous parvenus ,
Ne vous prît pour la Dryade.

Mais , que dis-je ? & quel danger
Courriez-vous dans cette affaire ?
Aucun qui ne soit léger :
Partant vous devez en faire
L'épreuve , en vous amusant.

Les Divinités rustiques ,
Comme les Dieux domestiques ,
Ont un esprit bienfaisant.
D'autre part , à la campagne ,
Où vous passez tant de jours ,
On a souvent , ou toujours ,
La tristesse pour compagne ;
Et pour s'y désennuyer
Il faut de tout essayer.

Ce point , & la patience ,
Dont doivent , dès le matin ,
S'armer gens de sapience ,
Sont le fruit le plus certain
De toute humaine science.

Ce n'est le tout , faites-en
Faire aussi l'expérience
Par l'aimable *Senozan* :

J'a
main
Made
Made
demo
Demo
corbill
leur c
j'ai ap
vous n
j'ai cra
en tout

Elle est jeune , & doit apprendre
Ce que 'est qu'un Dieu Sylvain ,
Sans en voir de près , en vain
Elle voudroit le comprendre.

Du moment qu'ils la verront ,
Combien ils tressailliront !
De plaisir ils bondiront ,
Ils sauteront , danseront ,
Pour leur *Reine* ils la prendront ,
De fleurs ses pas semeront ,
Sa louange ils chanteront ,
Des Autels lui dresseront ,
Qui de parfums fumeront ;
Enfin ils l'adoreront ,
Et leurs cœurs ne suffiront
Aux transports qu'ils sentiront.

J'avois dessein de faire passer le *sifflet* des
mains de *Madame de Senozan* , en celles de
Mademoiselle de Vireville , & des mains de
Mademoiselle de Vireville , en celles de *Ma-*
demoiselle Meusnier , & de toutes ces autres
Ddemoiselles : ç'auroit été un nouveau jeu de
corbillon , qui peut-être n'auroit pas déplu à
leur curiosité & à leur jeunesse badine ; mais
j'ai appréhendé que , plus sérieuse qu'elles ,
vous ne trouvassiez ce jeu là trop long ; &
j'ai craint d'ailleurs que , quoique je n'eusse
en tout cela donné que de très-bonne & très-

agréable besogne aux Dieux de vos bois, ils ne trouvaient que je leur en aurois trop donné.

Je désirerois fort d'apprendre à Monsieur l'Abbé quelque circonstance de la Régence de S. A. R. M. le *Duc d'Orléans* : mais deux raisons m'empêchent de le faire. La première, est que je n'en fais aucune ; la seconde, que M. de *Senozan*, qui est parfaitement informé, prendra soin de l'en instruire.

Parmi vos bois à routes sans pareilles,
Sous un chapeau claquant sur les oreilles,
En soutenant d'un pieu long & pesant
Ses pas tardifs, mais plus sûrs que les nôtres,
Monsieur l'Abbé va-t-il toujours disant
D'office Saint les saintes Pate-nôtes ?

Mais croyez-vous que le vieil Homme en lui
Ne trouvât pas encore quelque appui ?
Et s'il trouvoit sous ses pas endormie,
Bergeronnete accorte & bien à point,
Comme trouvai la Dryade *Thémie*,
Jureriez-vous que, comme moi simplet,
Il lui volât seulement son sifflet ?
Bien jurerois que n'en jureriez mie.
Si le voulez cependant, le croirai :
Mais dans ma foi fermement je dirai,
D'un tel hasard Dieu préserve ma vie.

Au reste, Madame, je vous dirai dans la

plus grande affliction de mon cœur, que, faute de trouver un logement dans vos quartiers, je prévois que je serai contraint d'en prendre un au marais. Cet éloignement me fait trembler, & quelque assuré que je me croie de l'honneur de votre amitié, & de celle de Madame de Senozan, je ne saurois m'empêcher de craindre que me voyant moins, vous ne m'aimiez moins aussi.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E V.

EN vérité, Mademoiselle, on a grand tort de se défendre du chagrin, comme l'on fait d'ordinaire : car il est certain que la tristesse nous fait vivre bien plus long-temps que le plaisir.

Depuis que vous n'êtes plus ici, il me semble que j'ai vécu six cents ans, au lieu que si je vous y avois toujours vue, tant de siècles auroient été réduits à quelques momens, encore m'auroient-ils semblé bien courts. Ce n'est pas que depuis votre départ nous n'ayons eu ici des occupations assez agréables : nous avons eu pendant deux jours une troupe de Conseillers du Parlement fraîchement sortis de la Tournelle criminelle, qui à chaque repas ont rapporté devant nous cinq ou six Procès de pendus, de roués, de brûlés, & autres bagatelles divertissantes ; mais en votre absence, tout cela n'a pu nous réjouir, & je vous jure que ni le maître de la maison où je suis, ni moi, n'avons pas ri une seule fois à tous ces récits.

Il y eut hier une foire fameuse. Mr. y régala les filles du village, d'une grande collation

collation & des violons. Nous dansâmes avec elles pendant deux heures, & je vous assure que j'en fus fort édifié : car jamais on n'a dansé plus dévotement qu'elles font ; & si ce n'est qu'en dansant elles ne sont pas tout-à-fait à genoux (quoiqu'il ne s'en manque de guere), elles ne sauroient se tenir à l'Eglise plus modestement qu'elles font lorsqu'elles dansent.

Au sortir de-là, nous allâmes nous régaler à la paroisse d'un quart-d'heure d'*Orgue*, & tout cela ne put encore nous divertir, quoique l'Organiste fît le diable-à-quatre pour y parvenir ; & que pour faire plus de bruit, il appuyât ses deux coudes & les deux pieds tout-à-plat sur le clavier.

Enfin, loin de vous nous sommes si durs à la joie, que le concert même de trompettes marines que vous savez, ne nous plairait pas ; mais il me semble qu'il y a assez long-temps que je vous parle par *Nous*, & que je me mêle d'expliquer les sentimens de Mr.... par les miens : Trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne vous parle plus que de moi, & que je vous assure que votre retour est le seul remede qu'on puisse apporter à l'ennui que me cause votre absence.

Je suis, &c.



Tome III.

N

L E T T R E V I.

JE suis bien fâché , Mademoiselle , que vous ayez perdu toute votre joie , & je vous assure (pour parler quolibet) qu'il s'en faut bien que ce ne soit moi qui l'ait trouvée : Je suis dans un accablement de tristesse qui vous feroit pitié , quand vous ne seriez pas sûre , comme vous l'êtes , que c'est vous qui la causez. Ainsi , c'est mal vous adresser , que de me prier de vous divertir par mes lettres , & vous devez bien juger qu'un homme qui ne vous a point vue depuis huit jours , & qui n'espère avoir ce plaisir que dans huit autres , n'est pas en état d'écrire des choses divertissantes.

De quoi s'avise aussi Madame votre mere d'accoucher encore , & après avoir , en vous , mis au monde tout ce que le ciel a jamais formé de plus parfait , ne devoit-elle pas s'en tenir-là ? ou du moins , si elle vouloit éprouver (s'il est vrai , comme tout le monde le dit , que toutes les beautés & toutes les graces aient été épuisées en vous) s'il n'en restoit pas quelques-unes encore pour un nouvel ouvrage , pourquoi empêche-t-elle

qu'on vous voie pendant qu'elle est dans son lit ?

Je ne saurois vous remercier assez des moyens que vous me proposez pour tromper la vigilance de votre portier & de votre gouvernante , & je ne manquerai pas de les mettre incessamment en usage. L'invention de m'habiller en *Ramoneur* ne me paroît guere sûre , parce qu'étant naturellement fort noir, je serois aisément reconnu sous ce déguisement. C'est pourquoi je serai obligé de me servir du deuxieme moyen , qui est de me métamorphoser en *Zéphire*. Franchement je défiérois le plus fin de me reconnoître sous cette figure légère ; mais j'entends que vous ferez ma *Flore* : il est bien juste , si je suis *Zéphire* , que vous soyez *Flore* , qui de tout temps fut sa reine & sa maîtresse.

Vous ferez *Flore* , & moi *Zéphire*

Toujours soumis à votre Empire.

J'ornerai votre sein , vos bras & vos genoux ,

Des fleurs que vous ferez éclore ;

Mais du moins me permettrez-vous

Ce qu'à *Zéphire* permet *Flore* ?

Il joue avec elle , il cajole ,

En jouant quelquefois il vole ,

Sur sa bouche & son sein , les baisers les plus
doux ,

Il lui vole autre chose encore ;
Mais enfin me permettez-vous
Ce qu'à Zéphire permet Flore ?

Ne soyez pas alarmée, Mademoiselle, de la proposition que je vous fais, & qu'elle ne vous empêche pas de donner les mains à l'exécution de mon entreprise : Le Zéphire le plus amoureux ne sauroit faire que du vent, & je m'assure que pour le plaisir de me voir, vous courrez volontiers ces risques. Préparez-vous donc à me recevoir demain dans votre chambre entre onze heures & minuit. Il faudra que vous preniez le soin de tenir votre fenêtre ouverte ; car c'est par-là que je dois entrer. Je me glisserois bien par la serrure ou par quelqu'autre fente, mais je sais que vous craignez les vents coulis, & je ne voudrois pas vous faire mal : ainsi je passerai par la fenêtre, & quand vous sentirez un petit je ne sai quoi de chaud & de doux, dites à coup sûr que c'est moi que vous sentirez.

Adieu, belle Flore. Je vous prie de dire à Mademoiselle votre sœur, que je meurs d'impatience de la revoir, & que de toutes les fleurs, il n'en est point que je baïssasse avec plus de plaisir, que celles de son teint. Si je pouvois me partager, je la zéphiriferois le plus amoureusement du monde ; mais il n'est pour moi qu'une Flore.

Je ne suis point de ces légers zéphirs
Qui pour toutes les fleurs forment mille désirs :

Je ne cours point de fleurette en fleurette ;
Comme je n'ai qu'un cœur, je n'ai qu'une
amourette,
Et suis, dans l'ardeur de mes feux,
Aussi fidele qu'amoureux.

LETTRE VII.

Quoi ! de tous les côtés on me jette des
cœurs ?

Je ne vois en tous lieux que des ruisseaux de
pleurs

Que fait couler ma rigoureuse absence !

Par qui faut-il que je commence

A soulager de si vives douleurs ?

J'en suis de tous côtés également la cause ,

De tous côtés aussi le mérite est égal.

C'est à toi de choisir , commence , si tu l'ose ,

Choisis, mon cœur, tu ne peux choisir mal ;

Mais hélas ! le moyen que jamais il choisisse !

Et pourroit-il , sans injustice ,

Choisir , s'il ne les prend toutes quatre à la
fois !

S'il adore la brune , il brûle pour la blonde ,
Chacune lui paroît charmante & sans se-
conde ,

Sans pouvoir démêler qui le tient sous ses
loix.

Je ne saurois finir ce trouble déplorable.

Quoi ! par trop de bonheur dois je être misé-
rable ?

Ainsi mourut de faim , dit-on ,

Autrefois un âne équitable ,

Entre deux botes de chardons.

De bonne foi , Mesdemoiselles , cet exem-
ple m'épouvante , & ce seroit une étrange
tache à ma réputation , si , comme ce nou-
veau Pâris , je m'allois laisser mourir faute
de savoir me déterminer , & que pour épi-
taphe on allât faire graver ces trois derniers
vers sur mon tombeau. S'est-on aussi jamais
avisé de venir accabler un homme à force
de douceurs ? Et n'est-ce pas vouloir écarteler
un cœur , que de venir ainsi quatre personnes
également aimables pour l'attaquer ? Encore
n'est-ce pas le pire que j'y trouve , & je
m'estimerois fort heureux , si vous pouviez ,
à force de tirer , en prendre chacune votre
part ; mais ce que je crains davantage , c'est
qu'il ne s'oppose lui-même à ce partage , &
qu'il ne veuille se donner tout entier à une

seule de vous. S'il en arrive ainsi, je ne suis pas encore à la fin de mes peines, & je ne me trouve guere moins à plaindre que le pauvre défunt Ane. En attendant ce grand choix, souffrez que je me dise à toutes également, &c.

LETTRE VIII.

MA main tremble en vous écrivant :

Ainsi l'on voit trembler souvent

La main d'un malheureux qui découvre avec
crainte

Une secrette ardeur dont son ame est atteinte,

N'allez pas toutefois croire légèrement

Que quelque amoureuse contrainte

Cause chez moi ce tremblement :

Ce n'est que de froid seulement.

Vous pouvez juger de - là , Mademoiselle , que l'hiver est fort rude ici , & si vous joignez à cela que les lieux où l'on ne vous voit pas , sont des lieux bien tristes , vous pourrez certainement conclure que ce pays-ci est à présent très-affreux. Ce que l'on y fait de mieux est de se chauffer ; ce que l'on y

fait de plus ordinaire , est de s'ennuyer. J'aurois peut-être des choses plus agréables à vous mander , si j'avois comme vous le secret de pénétrer dans les cœurs. Il y en a quelques-uns ici , où je trouverois de grands événemens à décrire ; c'est pourtant un soin que je me donneroie bien inutilement , & je suis certain que toute éloignée que vous êtes , vous y découvriez plus de choses que je ne pourrois vous en raconter.

Si le hasard vous fait tourner les yeux du côté du mien , je vous prie d'en bien démêler les sentimens. Ce que vous y trouverez à main droite , est le *respect*. Vous verrez même de ce côté-là les noms de plusieurs personnes qui le partagent , comme celui de Madame votre mere , le vôtre , & celui de Madame votre tante. A main gauche , vous verrez quelque chose de plus vif & de plus remuant , avec le seul & unique nom de Mademoiselle votre sœur. C'est vous dire assez que c'est-là que se tient la *tendresse*. Il est bon pourtant que vous y regardiez de près : ces sentimens sont si ressemblans , que souvent je m'y trompe moi-même , sur-tout pour ce qui vous regarde , & vous pourriez aisément prendre l'un pour l'autre ; en ce cas le mal ne seroit pas grand , & lequel que vous prissiez , je serois assez civil pour ne vous en pas dédire.

Je n'aurois pas cette même complaisance ,
si vous doutiez que je fusse , &c.

LETTRE IX.

Vous m'ordonnez , Madame , de vous écrire quelqu'une de mes aventures amoureuses : cet ordre m'embarasse beaucoup. Je suis , comme vous savez , en réputation d'homme très-discret , & la discrétion ne convient guere avec ces sortes de confidence. Je suis d'ailleurs , comme vous le savez encore mieux , très-soumis à toutes vos volontés : comment accorder tout cela ? Je crois en avoir trouvé le moyen , & cinq belles Dames avec qui je suis ici l'ont approuvé. C'est de vous raconter une aventure , sans vous en nommer l'Héroïne. Ces mêmes Dames ont bien voulu aussi choisir l'aventure parmi toutes celles que , malgré mes précautions , la Renommée a publiées dans le monde. La voici :

Aimer , est un tribut que chacun à son tour
Doit à ce Dieu fatal que l'on appelle Amour.

Le plus sage est celui qui s'en acquite :

On résiste vainement.

Heureux ! si l'on en étoit quitte
Pour le payer une fois seulement.

J'avois déjà aimé plus d'une fois ; mais telle est notre malheureuse foiblesse, où plutôt telle est la douceur de ce malheureux penchant, que, loin de s'en rebuter, une passion n'est qu'une disposition à une autre. Enfin, pour vous le dire en un mot, je vis une personne aimable, & ce qui est assez ordinaire, je l'aimai. J'eus même le bonheur de ne pas lui déplaire. Vous trouverez cet aveu peu modeste ; mais quand on se mêle d'être Historien, il faut être fidelle. Quoi qu'il en soit, j'aimai & je fus aimé. Dans un état si heureux, je passois les heures du monde les plus douces, & telles que sont à présent toutes celles de votre vie ; mes empressemens, mes soins augmentoient à tous momens, & mon bonheur, qui de son côté faisoit un pareil chemin, avoit atteint la mesure de ma tendresse qui étoit extrême ; mais qu'il est peu de félicités durables, & qu'Amour pourra peu se vanter d'établir de parfait bonheur, tant qu'il laissera à la Fortune quelque empire dans le monde ! Il survint à la personne que j'aimois des affaires importantes qui l'appelloient dans une Province éloignée, & malgré notre désespoir, il fallut nous quitter.

En faisant nos tristes adieux ,
Que de pleurs verserent nos yeux !
Vous eussiez dit que nous perdions la vie.
Heureux Amans, qui pouvez voir toujours
L'objet dont votre ame est ravie ,
Vous ne connoissez point les peines des
Amours.

Après la perte que je venois de faire , loin d'y chercher des consolations , comme on fait ordinairement dans le monde , je ne voulus songer qu'à m'abandonner entièrement à ma douleur. Paris me paroissoit un lieu peu propre à ce dessein : les plaisirs qu'en foule on y trouve sans cesse , ne laissent guere le temps de s'affliger ; il me falloit une retraite plus tranquille & plus solitaire. Je la trouvai bientôt dans un lieu que votre présence a souvent fait le séjour des ris & des graces , & que votre absence rendoit alors très-convenable à la tristesse dont j'étois accablé. C'est B***. J'y passai quelques jours , heureux à ma maniere , c'est-à-dire , pleurant & soupirant sans me contraindre. Un soir , entr'autres , après avoir long-temps promené mes chagrins dans tous les détours de cette solitude , j'arrivai dans ce bois qui est entre le parterre & le canal , séjour inconnu aux rayons du soleil , & au milieu duquel est un

jet d'eau qui se perd parmi les branches des plus hauts arbres.

Que ce lieu parut doux à mon cœur languissant !

Qu'il savoit bien flater ma triste inquiétude !
Le murmure des eaux , l'ombre , la solitude
Font doucement rêver un malheureux Amant.

J'avois renoncé à tous les plaisirs ; mais je ne pus me refuser celui-là. Je me couchai sur un gazon qui environne le bassin , appuyant d'une main ma tête , & de l'autre gravant au hasard quelques chiffres sur un arbre voisin. Je ne fus pas long-temps en cette posture , sans qu'appercevoir qu'une fort grande humidité avoit percé mes habits : en y touchant je sentis une odeur extraordinaire , & je connus bientôt que cette odeur n'étoit point celle des fleurs sur lesquelles je croyois être couché ; en sorte que ces eaux qu'Amour n'avoit placées là que pour inspirer de tendres rêveries , se virent employées à laver la plus vilaine chose du monde. Je doutai pourtant quelques momens si je devois effacer ces preuves de ma douleur , & il me sembloit qu'il seroit quelque jour bien glorieux à la personne que j'aimois , si j'appendois en son honneur ces sacrées dépouilles

au Temple de l'Amour. Mais enfin , la propriété l'emporta sur toute autre considération, & j'allai sans autre façon m'asseoir sur le jet d'eau, où je me lavai depuis la tête jusqu'aux pieds.

Voilà , Madame , la fin de mon aventure. La catastrophe est assurément nouvelle , & très-surprenante ; mais elle doit servir de leçon éternelle aux rêveurs nocturnes. *La nuit tous chats sont gris* , mais toutes odeurs ne sont pas odeurs de rose. Monsieur votre époux , que la gloire engage à être souvent éloigné de vous , pourra apprendre , à mes dépens , à bien choisir les lieux de ses rêveries , s'il veut conserver la bonne odeur où il est dans le monde.

Permettez - moi , Madame , de lui apprendre encore que je ne respecte personne plus que lui. Je ne fais une réponse positive à la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire , que parce que je fais que l'union parfaite qui est entre vous deux , vous rend toutes choses si communes , qu'on lui écrit en vous écrivant. Je le prie de vouloir bien partager avec vous la protestation que je vous fais d'être toute ma vie , &c.



L E T T R E X.

BIEN qu'il soit très-dangereux de se battre contre des inconnus, & que dans les Romains je les aie toujours vu sortir victorieux du combat, je ne laisse pas, Monsieur, d'entrer en lice avec vous, & de répondre à votre défi. Dans l'ennui qui m'accable, il n'y a point de danger que je ne veuille bien courir, & je suis trop heureux que ce soit sur un inconnu que doive tomber une partie de mon chagrin. D'ailleurs, Monsieur, il m'a semblé qu'il y auroit de la cruauté à moi de vous laisser plus long-temps languir, comme vous dites que vous faites, dans un lieu où tous les plaisirs du monde se sont rassemblés, & je dois charitablement vous avertir qu'il est arrivé depuis peu à Bourbon deux personnes, qui, si vous pouvez les voir, vous feront bientôt oublier toutes les incommodités dont vous vous plaignez. Il n'y a point de séjour si triste, que leur présence ne rende agréable, & on ne doit trouver affreux que les lieux où elles ne sont pas.

Ces lieux, ces tristes lieux où le sombre
Cocite

Voit sans cesse grossir ses flots infortunés
Par les pleurs des mortels aux tourmens con-
damnés,
Ces lieux, que la mort même avec horreur
habite,
Deviendroient plus rians que le séjour des
Cieux,
S'ils étoient un moment éclairés de leurs yeux.

Ces deux personnes sont Madame *** & Mademoiselle *** : hâtez-vous de les chercher. Ce seroit bien ici le lieu de vous en faire les portraits, pour vous empêcher de vous y méprendre; mais pour un boiteux comme je suis, la course seroit trop difficile & trop longue. Il suffit pour vous les donner à connoître, de vous dire que c'est tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait à Bourbon : c'est un rang qu'elles tiennent partout où elles sont. Le défaut qu'un long usage pourra vous faire découvrir en elles, c'est qu'elles ne s'intéressent guere aux accidens qui arrivent à ceux qui les honorent le plus. Peut-etre qu'elles en seroient touchées, si elles les voyoient à l'agonie; mais tant qu'ils n'ont qu'un pied démis, ils leur paroissent peu dignes de leurs soins. Quand vous les aurez trouvées, je vous prie, Monsieur, pour prix de mes avis, & des plaisirs que je

tâche à vous procurer , de vouloir bien les assurer de mes très-humbles respects , & de leur dire que , quelque douleur que je sente , je souhaite pourtant avec moins d'impatience ma guérison que leur retour. Pour vous , Monsieur , qui ne voulez pas vous faire connoître , je me contenterai de vous assurer que je suis , &c.

L E T T R E X I.

IL y a un mois que je n'ai eu l'honneur de vous écrire , Monsieur ; & ce qui me rend plus criminel encore , c'est que pendant ce temps-là j'ai reçu de vous deux Lettres remplies des honnêtetés dont vous savez assaisonner tout ce que vous faites. Je crois pourtant que vous m'excuserez volontiers , quand je vous aurai appris que j'ai passé tout ce temps-là à B*** & à la R*** avec Madame ** , Mesdemoiselles ***, & autres personnes aussi occupantes que celles-là. Vous savez si l'on peut , auprès d'elles , songer à autre chose qu'au plaisir de les voir.

L'excuse , à votre avis , est-elle légitime ? Ne m'accusez donc pas d'oublier mes amis ,

Et

Et de manquer aux soins que je leur ai
promis :

Où vous condamneriez un crime
Que voudriez avoir commis.

Mais je ne me tiendrois pas suffisamment
excusé , si je ne vous avois conté une partie
des plaisirs qui nous ont occupés dans ces
deux agréables maisons.

Vous saurez donc , Monsieur , qu'il y a ,
suivant la supputation des autres , environ
un mois , & suivant la mienne , environ
un jour (car ce mois ne m'a pas duré da-
vantage) , que m'étant trouvé à souper chez
Monsieur D.... il me proposa après souper (&
ceci va vous paroître fort étrange pour un
homme qui aime à dormir comme lui) , il
me proposa , dis-je , d'aller coucher à C....
j'y topai volontiers , & les chevaux mis au
carrosse nous y montâmes , & allions devi-
sant de chose & d'autre ; mais nous fûmes
fort étonnés , lorsqu'étant à un quart de
lieue par-delà *S. Denis* , nous apperçûmes
assez près de nous une grande lumière. Nous
la suivîmes pour savoir ce que c'étoit , &
elle nous conduisit dans une grande allée
d'arbres , sous lesquels il sembloit que tous
les feux du Ciel se fussent retirés , pour

faire place aux ténèbres dont à cette heure-là toute la terre étoit couverte. Nous y fumes à peine entrés , que nous aperçumes à l'autre bout de l'allée un char plus brillant encore que ne l'étoit le reste de ce lieu. Sur ce char reposoit parmi cent guirlandes des plus belles fleurs , une personne d'une beauté & d'une majesté toute divine. Elle avoit à ses pieds un jeune enfant beau comme l'Amour , qui tenoit de chaque main un flambeau allumé , & le char étoit tiré par quatre Nymphes qui nous auroient paru les plus belles du monde , si nous les avions vues ailleurs qu'en la présence de celle qui étoit sur le char. Nous crûmes d'abord que c'étoit-là le lieu où le soleil va se délasser des fatigues de sa course entre les bras de son Amante , parce que nous y trouvions avec beaucoup d'éclat une lumière douce & agréable , qui sont les qualités dont les galans adroits se servent pour plaire à leurs maîtresses ; & ce qui nous confirmoit dans cette opinion , c'est que cette allée étoit des deux côtés bordée d'eau , qui est la retraite ordinaire de cet astre : mais d'ailleurs ce char orné de fleurs , & cette adorable personne qui étoit dessus , accompagnée d'un jeune enfant , nous persuadoient que c'étoit ou *Flora* avec *Zéphire* , ou *Vénus* avec l'*Amour* & les *Graces*.

On voyoit la vive lumiere

Qu'à nos yeux le soleil répand dans sa carrière :

On voyoit de Vénus les charmes les plus forts :

De Flore les rians trésors ,

Des Graces les attraits , & les ardentes
flammes

Dont Amour fait brûler nos ames.

N'est-ce point quelque lieu par Merlin enchanté ?

Que dire , que penser d'un séjour où s'assemble

Tant d'éclat & tant de beauté ?

Ou seroit-ce celui de tous les Dieux ensemble ?

Nous passâmes dans ce doute tout le reste de la nuit , & une partie du jour suivant ; car il étoit déjà fort avancé qu'on ne s'en apercevoit pas. Il n'avoit qu'une lumiere languissante auprès de celle qui brilloit dans cette allée. Cependant les lustres qui la produisoient ayant fini tout-à-coup , nous nous aperçûmes que nous étions dans l'allée en terrasse de la B.... où l'on avoit fait une illumination ; que ces eaux que nous voyions des deux côtés , étoient la *Seine* & l'*Etang* : que cette *Vénus* , étoit Madame.... que *Cupidon* , étoit Monsieur son fils , & les *Graces* qui tiroient le char , Mesdemoiselles.... & Madame....

O ij

Vous ne sauriez croire , Monsieur , la joie que nous ressentîmes , quand nous nous retrouvâmes dans ce lieu , & avec quel plaisir nous quittâmes le Ciel pour une terre si agréable. Nous fûmes ravis de perdre des Divinités pour des mortelles mille fois plus aimables qu'elles , & nous eûmes en ce moment le plaisir qu'on ressent au réveil d'un songe qui faisoit de la peine. Ce n'est pas tout : nous étant reconnus , au grand contentement de nos cœurs & de nos yeux , nous ne pûmes nous résoudre à nous quitter si-tôt. Les violons & les hautbois (car j'avois oublié de vous dire qu'ils étoient de la Fête) recommencerent à jouer : on dansa , chacun fut à son tour traîné sur le char , je le fus aussi ; & j'effaçai de bien loin tout ce qui y avoit paru avant moi. Je vous dirai de plus , que je fus traîné par la même Vénus dont je vous ai parlé , accompagnée de Mesdemoiselles..... & vous avouerez bien que l'attelage étoit assez joli , & qu'un Ecuyer qui en auroit un semblable à gouverner ne seroit pas malheureux. Enfin le grand jour & le besoin de dormir forcerent tout le monde de se retirer , & chacun s'alla coucher. Nous passâmes encore huit jours en ce même lieu avec des plaisirs toujours nouveaux : c'étoit tantôt une partie de chasse ,

tantôt une partie de pêche, tantôt une promenade, avec une collation magnifique préparée en des lieux où on ne l'attendoit pas. Enfin quand les *Fées* s'en seroient mêlées, elles n'auroient rien pu ajouter à la variété ni à la surprise des divertissemens qu'on trouvoit à toute heure dans cette maison. Au bout de la huitaine, toute cette compagnie traînant à sa suite *Jeux, Graces, Ris, Amours & Plaisirs*, se plaça dans cinq carosses, & vint fondre à R..... Là les fêtes recommencèrent de plus belle avec la même variété & les mêmes agrémens, & sur-tout avec une joie si vive, qu'elle ne cessoit pas même dans le sommeil : car dans le temps le plus silencieux de la nuit, on entendoit souvent de tous côtés dans le logis des éclats de rire, tels qu'on les entend aux Comédies les plus plaisantes.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons passé trois semaines dans cette maison, qui, comme vous le croirez aisément, ont paru bien courtes, & hier tout le monde en revint. Cependant je vous dirai que parmi tous ces plaisirs qui sembloient devoir remplir entièrement ceux qui en jouissoient, vous n'avez pas laissé d'y trouver souvent place : il ne s'est pas passé un jour qu'on n'y ait parlé de vous, & qu'on ne vous y ait sou-

haïté d'une maniere à faire douter lequel valoit mieux , ou d'être présent , ou d'être absent & désiré comme vous l'étiez.

Au reste , Monsieur , je vous prie de vouloir bien vous souvenir quelquefois de la priere que je vous ai faite pour un de mes amis , au sujet du Prieuré de St. . . . Il me semble que le bon homme qui l'occupe , ne se presse guere de mourir , quoiqu'il le promette depuis long-temps ; aussi n'est-il rien tel pour vivre long-temps , que d'être homme d'Eglise bien renté. S'il vouloit nous obliger , (mais je crois qu'il sera assez mal-honnête pour n'en rien faire) , il se laisseroit mourir pour quelques jours seulement , ou bien , si vous étiez homme d'expédition , vous nous en auriez bientôt délivré par le moyen de quelque sirop bien préparé. Il me semble vous avoir ouï dire que dans votre famille tout le monde étoit Médecin , & ce seroit là un assez bon tour du métier : cependant , si vous jugez à propos que la vielle fasse elle-même cette opération , je crois que vous ferez encore mieux ; mais du moins soyez alors exact à m'en donner avis , afin que nous puissions prendre là-dessus les mesures nécessaires.

Faites , s'il vous plaît , pour moi à M... les amitiés que vous lui feriez pour vous-même.

Je sai que je ne perdrai rien à ce marché ; mais je vous assure aussi que vous ne me prêteriez rien dont je ne sois solvable au-delà. Je suis , &c.

LETTRE XII.

Vous vous plaignez de mon silence, Monsieur, & cette plainte n'est pas sans fondement ; car il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Mais vous voulez bien que je vous dise , qu'avec toute votre finesse & votre pénétration, vous en avez mal connu les causes ; & vous en serez bien surpris, quand je vous dirai que c'est par le conseil de Madame... & de Mesdemoiselles... que je me suis tu si long-temps avec vous. Elles trouvent que vous ne nous donnez pas assez souvent de vos nouvelles , & elles ont cru que , si je vous écrivois moins , cela vous feroit peut être rentrer en vous-même , & vous obligeroit du moins , pour vous plaindre , d'écrire plus souvent. Cela a réussi , comme elles l'avoient prévu , & vous voilà , Dieu merci , dans votre devoir : mais bien loin de me quereller , vous devez me remercier de mon silence , soit pour la violence

que je me suis faite pour l'observer, soit pour l'amendement qu'il a causé en vous. Or il faut, s'il vous plaît, persévérer dans votre conversion, & n'allez pas nous dire encore que vos lettres seroient plus fréquentes, si le pays où vous êtes vous fournissoit des choses agréables à raconter. Votre esprit n'a pas besoin de secours étranger pour remplir vos lettres; vous savez bien qu'on vous a dit plus d'une fois que c'est un parterre toujours émaillé des plus belles fleurs, & ce sont vos propres richesses que nous demandons. D'ailleurs, si nous étions curieux d'Histoires & d'Aventures, nous trouverions dans les Romans de quoi nous contenter; mais nous ne voulons savoir que de vos nouvelles, ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites, enfin, les moindres bagatelles nous seront chères de votre part.

Il me semble que vous n'avez par raison de vous plaindre de Mademoiselle.... & je suis fort trompé, si son cœur ne dément la froideur que vous dites qu'elle répand dans ses lettres.

Elle vous aime tendrement,
Elle a pour vous l'empressement
Que doit à son Berger la plus fidelle Amante;
Mais

Mais d'une flâme si charmante
Elle ne veut découvrir le secret
Qu'à vous qu'elle connoît assez sage & discret ,
Pour publier par-tout qu'elle est une inhumaine.
Ce sexe industrieux s'efforce à mettre au jour
Ses rigueurs , ses mépris , ses froideurs , & sa haine ,
Mais il met tous ses soins à cacher son amour.

Quant aux nouvelles que vous me demandez de mon cœur , je suis toujours tendre & fidelle à mon ordinaire. Aimé , je n'en fais rien ; mais du moins on me le fait accroire , & c'est pour moi comme si je l'étois ; car je ne me pique point de cette délicatesse alambiquée & quintessenciée qui ne sert qu'à tourmenter son hôte. Adieu , Monsieur , je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois , parce qu'ayant à vous écrire souvent , il est bon de me ménager un peu pour avoir désormais des sujets de vous entretenir , & n'être pas obligé de vous dire , presqu'en commençant , que je suis , &c.



L E T T R E XIII.

JE suis chargé de vous quereller Monsieur, & de vous quereller de la part de la personne du monde à qui vous craignez le plus de déplaire. Vous devinerez aisément que c'est de la part de Madame.... mais vous n'en devinerez pas le sujet. Elle est toute alarmée de ce que vous me marquez dans votre lettre, que votre plus douce occupation est d'aller entretenir les échos du pouvoir de ses charmes, & des peines de votre absence. Elle trouve ce procédé fort indiscret, & m'a prié très-sérieusement de vous dire de ne point parler d'elle aux choses mêmes les plus inanimées.

C'est un sujet de consolation
De découvrir sa passion
A celle qui nous a su prendre ;
Mais d'aller raconter aux échos d'alentour
L'excès de son cruel amour ,
C'est une vision que je ne puis comprendre :
Il est même bien dangereux
De parler ainsi de ses feux
A des échos dont la voix a des aîles

Qui portent en tous lieux tout ce qu'elle redit;
Outre qu'il en est d'infidelles
Qui répètent souvent beaucoup plus qu'on
n'en dit.

Voilà, si vous voulez que je vous parle franchement, le sujet de son chagrin. Il arriva ici, il y a deux jours, un homme (& vous vous doutez bien qui c'est) qui revenoit du lieu où vous êtes, & qui croyant bien faire sa cour, dit que vous l'aviez beaucoup entretenu de la Dame. Elle crut là dessus que vous lui aviez fait sur son chapitre des confidences fort particulieres, & dans son inquiétude, elle fit cette querelle d'Allemand à l'endroit de votre lettre que je vous ai marquée; mais nous avons tout raccommodé, & vous n'en mourez pas. Revenez seulement le plutôt que vous pourrez: car je crois qu'après trois mois d'absence, vous ne devez pas avoir d'affaire plus pressée que de revoir des yeux dont les regards doivent tenir lieu de toutes choses, du moins à ceux qui en sont regardés comme vous; & comptez que le Printemps qui ramene d'ordinaire la joie & les plaisirs, ne fera pour elle qu'une saison de tristesse & d'ennui, s'il ne vous ramene pas avec lui. Madame . . . m'a chargé de vous dire qu'elle s'apperçoit fort

que vous n'êtes pas ici. Mademoiselle
souhaiteroit de tout son cœur que vous fus-
siez auprès d'elle , & Mademoiselle
veut que je vous mande , qu'après moi , c'est
vous qu'elle aime le mieux. Ce compliment
m'a d'abord blessé , & j'avois refusé de vous
le faire : car avide comme je suis de toute sa
tendresse , je voudrois en avoir le plus & le
moins , & je voudrois tellement remplir son
cœur , qu'il n'y restât plus la moindre place
pour qui que ce soit ; mais elle m'a fait
entendre raison là-dessus , & il a fallu obéir.

LETTRE XIV.

C'EST en vérité , Monsieur , une chose bien
avantageuse , de s'être fait beaucoup d'amis
pendant sa vie : on a le plaisir après sa mort
d'être beaucoup plaint & regretté , & c'est
une grande consolation. Vous ne sauriez
croire avec quelle fidélité on s'acquie de ces
devoirs envers vous ; jamais douleur n'a été
égale à celle que cause ici votre mort , & la
pitié qu'on en a vous en feroit à vous-même ,
si vous étiez encore en vie. *Miserere , Libera* ,
& toutes autres prieres funebres sont dites
tous les jours pour vous , avec une ferveur

qu'on ne sauroit exprimer. Pour moi , j'y joins mes oraisons du meilleur de mon cœur : car je ne saurois , non plus que les autres , me persuader que vous soyez encore vivant , votre silence est tout - à - fait ressemblant à celui qui s'observe aux Champs Elisées , & si vous n'êtes pas mort effectivement , je vous conseille pour votre honneur , de le devenir : aussi bien , n'y a-t-il plus rien à faire pour vous au monde , & votre négligence a tellement irrité contre vous les personnes qui , disiez-vous autrefois , faisoient tout le bonheur de votre vie , que vous ferez bien d'aller chercher fortune sur les bords du *Phlégéton*. Mais je crois que vous aurez bien de la peine à y trouver rien qui vous satisfasse , & les *Hélènes* , les *Proserpines* , les *Euridices* , les *Didons* , & toutes ces autres beautés de l'antiquité qui se promènent silencieusement comme vous sur ces tristes rivages , n'auront guere de charmes pour des yeux accoutumés à voir ici les D.... & les C... Du moins sai - je bien que j'aimerois mieux les rigueurs de celles - ci que les plus tendres faveurs des autres : mais peut - être n'êtes - vous pas du même goût , & la mort change bien les gens. Quoi qu'il en soit , Monsieur , j'apprens à vous & à votre ombre , que nous nous plaignons fort de vous , & que nous trouvons

fort malhonnête , supposé que vous soyez mort , que vous ayez entrepris ce voyage sans nous dire adieu. C'est bien le moins que vous fussiez à gens avec qui vous avez vécu si long-temps , qui vous aimoient si sincèrement , & qui peut-être malgré la mort & votre ingratitude , vous aiment encore.

Qu'à de justes remords cette faute vous livre,
Avec ses vrais Amis on doit en agir mieux.

Mourir sans prendre congé d'eux ,
Ma foi , c'est ne savoir pas vivre.

J'espère que si le *Lutin* qui m'a promis de vous porter cette Lettre , exécute sa promesse , vous vous réveillerez , & nous donnerez encore quelque signe de vie ; peut-être même vous inspirera-t-elle l'envie de venir nous revoir. Si cela vous arrive , gardez-vous bien de vous présenter à Mademoiselle..... elle craint les Revenans , ou plutôt c'est moi qui crandrois de voir auprès d'elle des Revenans tels que vous ; mais adressez-vous à Mademoiselle... Je suis persuadé que malgré son dépit elle vous recevra bien , la mort efface toute chose. N'allez pas aussi vous présenter à elle sous quelque figure terrible : Vous n'aurez besoin d'user auprès d'elle ni de griffes , ni de dents ; montrez-vous sous la plus

agréable des figures humaines , c'est-à-dire , sous celle que vous aviez lorsque vous viviez parmi nous. Adieu , Ombre ingrate. Je vous jure qu'il n'y a personne à qui je sois plus qu'à vous , &c.

LETTRE XV.

Vous êtes bien insatiable de Lettres, Monsieur , & à moins qu'on ne vous écrive tous les jours , vous vous plaignez qu'on ne vous écrit point assez. Vous en parlez bien à votre aise : vous êtes à votre Campagne où vous n'êtes occupé de rien que de votre ennui , & vous croyez que nous autres gens de Ville , accablés de soins , avons le temps de tant écrire. Il n'en est pas de même , & la seule peine de choisir ici à quels plaisirs on partagera sa journée , occupe davantage que toutes les affaires que peut vous donner une Maison de Campagne délabrée que vous voulez rétablir. De plus , j'ai depuis peu de jours trouvé en mon chemin deux Sœurs qui remplissent terriblement tous les momens de ma vie : l'une est brune , l'autre est blonde ; l'une est d'une vivacité enjouée , l'autre a de grands yeux pleins d'une langueur touchante : Beautés,

Charmes, Grâces de part & d'autre. Voilà bien des affaires pour un homme qui ne voit rien d'aimable qu'il ne veuille aimer.

Mon esprit en suspens ne sauroit décider
Entre ces deux Beautés, laquelle doit céder :

La Brune lui semble adorable,

La Blonde a des appas qu'on ne peut exprimer;
Et ne sachant, des deux, laquelle est plus
aimable,

Il ignore, des deux, laquelle il doit aimer.

Dans cet embarras qui m'accable,

Je me sens attaqué de mille & mille coups :
Mais ne connoissant pas lequel est le plus doux,
Je me défens de tous sans oser m'en défendre;
Je repousse le trait auquel je veux me rendre,
Et cherche en vain celui dont mon cœur est
épris.

Dans ce doute cruel, je sai que je suis pris,
Sans savoir toutefois laquelle a su me prendre.

Je sai bien quel parti vous prendriez sur cela : ce seroit de les aimer toutes deux. Aussi n'y aurois-je pas balancé ; mais le moyen de ménager deux Sœurs qu'on ne sauroit voir qu'en présence l'une de l'autre ! Je n'en sai pas assez pour cela, & vous-même qui tiendriez volontiers école publique en fait d'infidélité & de partage de cœur, y seriez fort

embarrassé. A votre retour je vous les ferai voir, & si j'attens jusqu'à ce temps-là à choisir, votre conseil servira à me déterminer. Il n'y a ici aucune nouvelle dont je puisse achever de remplir ma Lettre ; je la remplirois de reste, si je vulois vous expliquer l'estime & l'amitié que j'ai pour vous : mais je veux vous épargner cet ennui, & renfermer tout dans la seule protestation que je vous fais d'être toute ma vie, &c.

LETTRE XVI.

JE vous remercie, Monsieur, & vous remercie avec toute la reconnoissance dont je suis capable, du soin que vous avez bien voulu prendre des intérêts de mon ami. J'étois assez persuadé de votre amitié, pour croire que vous voudriez bien protéger une personne en laquelle je vous avois marqué que je m'intéressois ; mais je ne m'attendois pas que vous poussassiez les choses si loin, & que vous fissiez pour lui tout ce que j'aurois pu faire moi-même, si j'avois été revêtu de votre crédit & de votre autorité. Mais comme vous craignez autant les remerciemens que vous aimez à en donner les sujets, je finirai les miens.

Je meurs d'impatience de retourner bientôt à Paris ; en premier lieu & sans compliment, pour avoir l'honneur de vous y voir. en second lieu , pour y voir aussi notre petite Sœur. Je m'ennuie à la mort par tout où je ne la vois pas, & vous me ferez un sensible plaisir de le lui faire connoître.

Mais hélas ! le moyen que vous puissiez dépeindre

L'ennui qui me force à me plaindre ,

Puisqu'à peine je le conçois !

Il faudroit pour parler de mon ardeur extrême ,

Que vous eussiez aimé de même ;

Et personne jamais aimat-il comme moi ?

Je voudrois bien savoir aussi comment vous gouvernez la vôtre. Au reste, Monsieur, vous savez que vous me devez une confiance entière de tous les progrès que vous ferez auprès d'elle ; & si vous me trompez, je crois que je renoncerai non-seulement à tout commerce avec vous, mais encore à votre amitié, quoiqu'elle soit pour moi la plus précieuse chose du monde.

Je suis, &c.



LETTRE XVII.

TREVE un moment avec vos belles ,
Pour arrêter ici vos yeux.

Je sai que ce moment qui va vous priver
d'elles ,

Sera pour vous bien ennuyeux ;

Mais cette peine passagere

De plus charmans plaisirs vous fera recevoir :

D'absence une pointe légère

Releve le goût de se voir.

Voyez , Monsieur , combien je sai m'accommoder au caractère des gens à qui j'ai affaire. Vous aimez les Dames & la bonne chere , & je me sers , pour vous parler de galanterie , d'une métaphore tirée de l'art de faire de bons ragoûts , mais puisque vos momens sont si précieux , ne les perdons pas en réflexions inutiles.

L'homme dont je vous ai parlé , & pour lequel vous m'avez promis de vous employer auprès de M.... le M.... doit arriver à Paris dans deux jours. Il vous rendra une lettre de ma part ; je vous prie de faire pour lui tout ce qu'en pareil cas vous feriez pour moi. Je compte tellement sur l'honneur de votre

amitié, que je crois, en parlant ainsi, vous demander toutes choses pour lui. Voilà de quoi il s'agit.

Il ne me reste plus qu'à éviter dans cette lettre la faute en laquelle je suis tombé dans la dernière que je vous ai écrite, c'est-à-dire, de n'y pas oublier les Dames qui se plaignent si aigrement de mon peu de souvenir. Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien, avec les airs grands & nobles que Dieu vous a donnés, assurer Mlle.*** de mes très-humbles respects, & dire à Mlle.***, mais d'un air tendre & touchant, que je ne vois rien de beau depuis que je ne la vois pas, & que depuis que je suis éloigné d'elle, mes yeux trop accoutumés au plaisir de la voir, ne peuvent même souffrir la lumière. Ensuite toujours dansant, riant, & pirouettant, vous direz, s'il vous plaît, à Mlle.*** d'un ton plus folâtre que passionné, que Flore, que je vois ici tous les jours, n'a point une beauté si riante qu'elle; cependant qu'elle a beaucoup de son air, & qu'on les prendroit volontiers pour deux sœurs, bien entendu que Flore seroit la sœur aînée: car il s'en faut bien qu'elle ne paroisse aussi jeune qu'elle. Si j'avois un cœur aussi indifférent que le sien, je ne regretterois pas son absence comme je fais. Pour Mlle.***, il faudra

encore une fois changer de décoration , & d'un air froid & modeste , sans même lever les yeux , lui dire simplement que je la salue avec toute la soumission possible. C'est une personne avec qui il faut prendre d'étranges mesures ; & si vous alliez lui faire entendre que je ne saurois goûter aucun plaisir en son absence , ou que si je puis en goûter quelque'un , c'est seulement celui de penser à elle , peut-être le trouveroit-elle mauvais : car *toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*. Enfin , Monsieur , vous leur expliquerez à toutes mes sentimens du mieux que vous pourrez , en observant la règle des caractères que je vous ai marqués. C'est un art admirable pour se faire écouter , & comptez que vous ne sauriez leur dire rien de trop pour moi , quand même vous leur exprimeriez mes sentimens , comme vous feriez les vôtres à Mlle. * * *.

Vous voilà libre enfin , adieu : partez , allez

Calmer la tendre impatience

De la belle à qui j'ai ces doux momens
volés ,

Et par vos transports redoublés ,

Réparez.... Mais je songe ici qu'en conscience

C'est moi qui ses plaisirs dois lui restituer :

Si je les ai volés , c'est à moi de les rendre ,

Le cas me semble juste , il faut l'effectuer.

A mon retour , sans plus attendre ,
Vous n'avez qu'à parler , les deniers sont
comptans ;

Et je réparerai la chose
Avec la probité d'un homme de vingt ans
Qui depuis deux mois se repose.

LETTRE XVIII.

JE me suis acquitté , Mademoiselle , de la commission dont vous avez bien voulu me faire l'honneur de me charger. Tout est allé selon mes souhaits , c'est-à-dire , selon les vôtres : car depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir , je ne sai plus en former que selon ce que je crois que vous désirez , & à voir le cours que prend ce sentiment dans mon cœur , je présume que je n'apprendrai jamais à souhaiter autrement.

Je voudrais bien vous raconter en détail les circonstances particulières de ma négociation ; mais je ne sai s'il seroit sûr de les confier à une lettre. D'ailleurs , votre Courier me presse tellement , que je n'ai presque pas le temps de mettre la main à la plume : & j'admire en cela l'étrange nécessité où vous réduisez tous

ceux qui vous servent , de ne pouvoir se passer un moment de vous voir. J'espere que la réflexion que je fais sur l'impatience de votre Courier, vous en fera faire quelque une sur l'impatience que j'ai de votre retour.

Il y a environ un mois que Madame votre mere n'ayant que trente ans , écoutoit volontiers les douceurs qu'on lui disoit ; mais l'âge change terriblement les gens , & à présent qu'elle en a cinquante & davantage , j'appréhende fort qu'elle ne soit devenue bien fâcheuse , & qu'elle ne trouvât mauvais si j'allois dire , comme je le pense , qu'il n'y a personne au monde plus aimable qu'elle. Cependant , malgré tout le chagrin de son âge , j'espere qu'elle voudra bien recevoir les très-humbles respects que je lui offre. Mademoiselle votre sœur n'a sans doute pas songé à moi un seul instant depuis que je ne l'ai vue : car son heureuse complexion lui fait aisément oublier tout ce qu'elle ne voit pas ; mais il s'en faut bien que je la traite de même , & toute absente qu'elle est , je l'honore avec une passion qui n'est égale qu'à sa beauté. Pour vous , Mademoiselle , vous prendrez , s'il vous plaît , le soin de vous dire vous même ce que je pense de vous : car je ne fais pas l'exprimer. Vous savez ce que vous méritez , & je vous rends une justice parfaite.

Ne croyez pas avoir entièrement compris mes sentimens pour vous , si vous n'imaginez tout ce que l'on peut ressentir de plus empressé , de plus tendre , & de plus soumis. Mais j'ai fermé ma période sans mettre la qualité de *plus fidelle* , & je ne prétends pas qu'elle échappe de l'idée d'un attachement où elle tient son rang mieux qu'en tout autre. Il faut donc lui trouver sa place , en vous assurant que je suis le plus fidelle de vos serviteurs.

LETTRE XIX.

J'ACCEPTÉ, Monsieur, le parti que vous me proposez , & franchement il y a de la lâcheté à moi d'être indifférent comme je le suis depuis trois mois. Vous ne sauriez croire combien cette vie vuide & languissante commençoit à me peser. Cependant , à *quelque chose malheur est bon* : Si je m'étois engagé quelque part , comme j'ai coutume de l'être , j'aurois perdu l'occasion de prendre parti avec la personne que vous me dépeignez , & qui m'aime tant , dites-vous , sans que je la connoisse. Il n'y a pas de temps à perdre , & je vous envoie ma Procuration pour m'engager
toujours

toujours avec elle par parole , en attendant
que je puisse aller faire un plus solide enga-
gement.

PROCURATION.

Las de passer nos plus beaux jours
Dans une froideur languissante ,
Et d'ailleurs entraîné par la force pressante
Du Printemps qui ramene en ces lieux les
amours ,

Nous acceptons , sans chercher de défaites ,

Les offres qu'ici vous nous faites ,

Et vous donnons pleines autorités

D'engager notre cœur selon vos volontés.

Si toutefois vous voulez nous permettre

De parler des conditions

Qu'à cet engagement nous souhaiterions
mettre ,

Sachez que je voudrois moins d'adoration ,

Moins d'esprit , & plus de jeunesse ,

Un cœur sans détour , sans finesse :

Mais hélas ! en est-il ? & dois-je présumer

Qu'exprès pour moi , le Ciel eût daigné le
former ?

Quant à la taille , le modèle

Qu'on m'en donne , doit m'assurer

Que je n'ai rien à désirer ,

Sinon , qu'on m'en ait fait un portrait bien
fidelle.

Tome III.

Q

Mais sur votre rapport devez-vous être cru ?
Et ne seroit-ce point quelque Chêne ventru
Que votre mauvais goût compare
Au Lys dont au Printemps la Nature se pare ?
Quoi qu'il en soit enfin , je ne m'en dédis
pas :

Un peu plus , un peu moins d'appas
N'est pas l'essentiel d'un flâme amoureuse.
Mais à propos ; la Belle est-elle généreuse ?
Croit-on qu'elle donnât à qui la toucheroit ?
Ce que je vous en dis n'est pas par intérêt ;
Mais on m'a toujours fait entendre
Qu'une ame libérale est d'ordinaire tendre ,
Et que si l'on voit peu de cœurs bien amou-
reux ,

C'est que bien peu sont généreux.
Cependant concluez , selon votre prudence :
Nous vous en accordons une pleine puissance ;
Mais , vu la dureté des amoureuses loix ,
Retenez dans le Bail la *clause des six mois*.

Vous voyez bien , Monsieur , que ma con-
fiance répond parfaitement bien au soin que
vous prenez de ma fortune ; mais je veux
pousser cette confiance plus loin encore. Ce
n'est pas assez de vous avoir donné le pouvoir
de m'engager avec une personne que je ne
connois point , je vous prie de vouloir bien ,
en vertu de cette Procuration , vous mettre

pour moi en possession de la Dame , de peur que quelque éveillé n'allât me supplanter avant mon tetour.

Venons maintenant à la Lettre que j'ai reçue, écrite par versets en maniere de *Pseaume*, & voyons si j'en pourrois connoître les divers caractères.

Le premier verset n'est-il pas d'une jeune Dame qui a de grands cheveux blonds, avec des sourcils bruns, & de grands yeux vifs, qui semblent demander le cœur de tous ceux qui les voient, & qui le prennent de force lorsqu'on ose le leur refuser ?

Le second ne seroit-il pas d'une autre Dame qui est le portrait vivant de la Jeunesse même, qui a des petits cheveux bruns, des yeux de la même couleur, très-dangereux, & qui, lorsqu'elle sourit seulement, semblent rendre l'air plus doux, & le ciel plus serein ?

A son image Amour toutes les deux forma,
Et d'un feu si brûlant leurs yeux il anima,
Que pour lui bien souvent on les prend dans
le monde.

» Et comment, direz-vous, cet Enfant dange-
» reux,

» Si l'une est brune, & l'autre blonde,

» Ressemble-t-il à toutes deux ?

Pour nous faire rendre les armes,

Q ij

L'Amour ne prend-t-il pas cent visages divers ?
Tantôt blond, tantôt brun il parcourt l'Univers ;

Mais , comme elles , toujours il est rempli de
charmes.

Il me semble qu'après cela , Monsieur , on
ne doit point tant m'accuser d'être avare de
douceurs ; aussi à parler franchement , ce n'est
pas que j'en sois avare , mais on est trop avide.

Pour le troisieme verset , vous jugez bien
que je ne m'y suis pas trompé , & pouvois-je
méconnoître une main par qui mon cœur &
mes oreilles ont été tant de fois enchantés ?
Adieu , Monsieur.

Je suis , &c.



LETTRE XX.
A MADAME D'HERVART.

1689.

LES nouvelles que vous m'avez fait l'honneur de m'apprendre , Madame , m'ont fait un extrême plaisir ; & ce qui m'en a fait davantage , est de les avoir apprises par vous. Depuis votre Lettre , j'ai reçu celle qu'elle me faisoit espérer ; il n'y a que le pouvoir que vous donnent sur leurs volontés tous ceux qui vous voient , qui ait pu engager l'homme en question au violent effort d'écrire cette Lettre , & il n'y a non plus qu'une bonté aussi grande que celle que vous avez pour moi , qui eût pu engager quelqu'un à tous les soins qu'il a fallu que vous vous soyez donnés pour l'obtenir. Vous voyez par-là , Madame , que je connois tout le mérite de cette opération , & vous devez en même temps juger quelle en est ma reconnoissance.

Je m'étois vanté avec assurance que j'aurois l'honneur de vous voir cet hiver , parce que je comptois que le Ministre n'auroit jamais celle de me refuser un congé , après deux ans d'assiduité dans ce Port ; mais il m'a prouvé

très-démonstrativement, que les Ministres ont beaucoup plus d'assurance que les Esclaves qui servent sous l'honneur de leurs ordres ; car il me l'a refusé. Il faut prendre patience, & même sans murmurer. Je n'ai aucune volonté sur-tout ce qui s'appelle mon devoir. Je sens bien cependant ce qui me seroit plus agréable, & je me contente en ce cas-là de tourner timidement mes regards du côté qui me plaît le plus. Il y a pourtant une partie de moi que toute l'autorité des Ministres ne sauroit retenir dans les fers où elle retient le reste de ma personne ; c'est mon cœur qui, malgré leur pouvoir, vole sans cesse auprès de vous, & qui ne vous quitte jamais. Aussi quand le Ministre pourroit l'empêcher de se tenir là, je crois qu'il ne devroit pas le faire, puisque c'est dans cette école mieux que dans celle des Philosophes qu'il prend les principes de vertu, & qu'il se remplit des sentimens de droiture, de sincérité, de fermeté, d'élévation, & de désintéressement, qu'il seroit nécessaire qu'eussent tous ceux qui sont chargés dans le service du Roi d'emplois de quelque confiance.

Monsieur votre frere m'a fait l'honneur de m'écrire de l'armée, depuis la dernière action où il s'est trouvé. Ainsi j'étois par-là bien assuré qu'il n'avoit l'honneur d'être ni parmi

le
g
in
pa
qu
qu
vo
dev

Q
A
Q

Q
I
Et

C'e
honn
fraye
presqu
que je
moi.

J'ai
une co
j'ai écr
verez u
faute.

les morts , ni parmi les blessés. Votre témoignage , Madame , ne m'a pourtant pas été inutile. On ne sauroit trop se rassurer sur de pareilles craintes ; & d'ailleurs (je ne sai pour quelle raison) je crois ne bien savoir que ce que je tiens de vous. En vérité , Madame , voilà un vilain métier qu'il fait là , & qu'il devoit bien quitter.

Qu'il laisse ce métier ingrat & dangereux
Aux avides Gascons , ou pareils malheureux
Que la faim fait sortir du fond de leurs Pro-
vinces :

Qu'il soit tranquillement la dupe dans Paris
Des AMARANTES , des CLORIS ,
Et qu'il ne le soit plus des intérêts des Prin-
ces.

C'est un grand malheur d'être attaché à un homme pour qui on a sans cesse de pareilles frayeurs à essuier , & je vous conseillerois presque de ne l'aimer plus , aussi-bien je crois que je l'aimerois assez pour vous & pour moi.

J'ai l'honneur de vous envoyer , Madame , une copie de ma dernière Lettre en vers que j'ai écrite à M. de Pontchartrain. Vous la trouverez un peu gaillarde : mais ce n'est pas ma faute. Mes Amis , & Monsieur..... tout le

premier ont tant applaudi aux autres sottises pareilles que j'ai écrites par le passé, que, pour leur plaire, je me suis fait une habitude qui m'entraîne comme naturellement à ce genre d'écrire.

J'ai reçu une lettre du bon homme la Fontaine. Il me marque qu'il ne vous la fera pas voir, parce qu'il n'en est pas content, & qu'il ne la trouve pas digne de la délicatesse de votre goût. Je vous dirai franchement que je la trouve de même, & pour la même raison, je le prie de ne pas vous montrer la réponse que je lui ai faite : ce sont de part & d'autre cas honteux qu'il faut au moins savoir cacher, quand on a eu la foiblesse de se les permettre. Ce qu'il y a de meilleur dans sa lettre, est qu'il me marque qu'il va passer six semaines avec vous à la campagne. Voilà un bonheur que je lui envie fort, quoiqu'il ne le ressente guere, & vous m'avouerez bien, à votre honte, qu'il sera moins aise d'être avec vous, que vous ne le serez de l'avoir ; sur-tout si Mademoiselle de Beaulieu vient vous rendre visite, & qu'il s'avise d'effaroucher sa jeunesse simple & modeste, par ses naïvetés & par les petites façons qu'il emploie, quand il veut caresser de jeunes filles.

Je

Je voudrois bien le voir aussi ,
Dans ces charmans détours que votre parc
enferme ,

Parler de paix , parler de guerre ,
Parler de vers , de vin , & d'amoureux souci ;
Former d'un vain projet le plan imaginaire ,
Changer en cent façons l'ordre de l'Univers ,
Sans douter , proposer mille doutes divers :
Puis tout seul s'écarter , comme il fait d'ordinaire ,

Non pour rêver à vous qui rêvez tant à lui ,
Non pour rêver à quelque affaire ,
Mais pour varier son ennui.

Car vous savez , Madame , qu'il s'ennuie
par - tout , & même (ne vous en déplaise)
quand il est auprès de vous , sur-tout quand
vous vous avisez de vouloir régler ou ses
mœurs ou sa dépense.

Je suis , &c.



L E T T R E X X I .

A la même. 1690.

J'ÉTOIS fort embarrassé, Madame, à trouver quelque sujet de lettre qui pût vous amuser un moment à la campagne, où je crois que vous êtes, & où je crois que vous serez quelque temps. Je m'étois plusieurs fois frotté le front pour exciter mon imaginative, lorsqu'une aventure arrivée près d'ici m'a tiré de peine. Je m'en suis fait raconter très-particulièrement toutes les circonstances, afin de pouvoir vous l'écrire plus au long, & remplir d'autant le papier. La voici.

Après le siège de *Philisbourg*, commandé par Monseigneur en 1688, (je prends, comme vous voyez, la chose d'un peu loin) le Marquis de Kerlandec, jeune Seigneur de Basse-Bretagne, qui avoit fait cette campagne en qualité de volontaire, fut obligé de quitter Paris où il avoit résolu de passer l'hiver, pour aller solliciter un procès important au Parlement de Rennes.

Le Baron de Blaisinville, jeune Seigneur de Normandie, avec lequel il venoit de lier à l'armée une amitié très-étroite, devant

aussi retourner chez lui , avança son voyage de quelques jours , pour profiter de la compagnie de son ami : car l'endroit de Normandie où sont situées les terres du Comte de Blaisinville , pere du Baron , est peu éloigné du chemin que devoit tenir le Marquis de Kerlandec pour aller en Bretagne.

Leur voyage se passa gaiment , & ne fit que redoubler leur amitié ; mais enfin ils arriverent à un lieu où leurs chemins se séparaient , & le Baron de Blaisinville ne pouvant s'y résoudre si-tôt , invita le Marquis à venir se délasser chez lui , & y passer quelques jours. Le Marquis , qui de son côté avoit beaucoup de peine à se séparer de son ami , consentit à cette proposition d'autant plus volontiers , que cela ne le détournoit que de deux lieues.

Enfin les y voilà arrivés , & voilà le Marquis de *Kerlandec* présenté , selon le cérémonial ordinaire , au Comte & à la Comtesse de *Blaisinville* , pere & mere du Baron ; mais tout n'est pas encore achevé pour lui , & il lui reste un pas bien dangereux à faire. Le Baron de *Blaisinville* avoit une Sœur qu'il falloit saluer aussi. Cette Demoiselle , âgée de dix-huit ans , étoit à juste titre l'amour & l'admiration de toute la Province , & il n'y avoit personne dans la

Province qui l'eût vue, qui n'en fût éperdument amoureux. Elle s'étoit conservée libre jusqu'alors; mais voici son heure qui approche. Le Baron, après avoir présenté son ami au Comte & à la Comtesse, le mena dans l'appartement de sa Sœur. Le Marquis la vit, &, comme tous les autres, il l'aima; mais, ce que les autres n'avoient pu faire, dès l'instant il s'en fit aimer.

Tous les cœurs sont faits pour aimer;
Si quelqu'un pour un temps diffère à s'en-
flammer,
C'est qu'il ne trouve rien digne de sa tendresse:
Certain mérite à ses yeux présenté
Vaincra dans l'instant sa fierté,
Et ce que l'on appelle insensibilité,
N'est souvent que délicatesse.

Jamais ardeur ne fut plus promptement conçue de part & d'autre, ni de part & d'autre aussi plus promptement expliquée. Le Marquis jeune & hardi déclara dès le même jour à Mademoiselle de *Blaisinville* l'effet que sa première vue avoit produit dans son cœur; & Mademoiselle de *Blaisinville*, que des passions précédentes n'avoient point encore instruite à cacher les sentimens qu'elle venoit de concevoir, sans

craindre de dégôûter son Amant par une conquête trop facile , & sans se donner la peine de l'éprouver , lui laissa bientôt voir tout ce qu'elle sentoît pour lui ; enfin les choses allèrent si vite , que trois jours après on parla de mariage.

Le Marquis de Kerlandec étoit un parti considérable ; ainsi ses demandes ne trouverent aucun obstacle auprès du Comte & de la Comtesse , & il ne s'agissoit plus pour accomplir ce grand ouvrage , que de procéder aux formalités nécessaires , comme étoit le consentement des parens & des tuteurs du Marquis encore mineur. En attendant ce n'étoit que bals , que cadeaux , & autres fêtes semblables , vains & légers amusemens pour deux personnes qui s'aiment , qui ne cherchent qu'elles-mêmes , & qui languissent dans l'attente du moment qui les doit unir ; mais ce moment qu'on croyoit fort proche , se trouva fort éloigné.

Le Comte de Blaisinville avoit un parent en Bretagne , qui , apprenant le mariage qu'il alloit faire , lui donna avis que le Marquis de Kerlandec , auparavant un des plus riches Seigneurs du pays , venoit de perdre au Parlement de Rennes un procès qui le ruinoit entièrement ; & cet avis lui ayant été confirmé de plusieurs endroits , il déclara sans détour

au Marquis qu'il ne pouvoit plus achever le mariage proposé , & lui en dit la raison. Il le pria même de vouloir bien se retirer de chez lui , & de n'entretenir point par sa présence dans le cœur de sa fille une tendresse désormais inutile , & qui ne pourroit servir qu'à la rendre malheureuse.

Figurez-vous , Madame , dans quel désespoir cette déclaration jetta nos deux amans. Figurez - vous aussi quels purent être leurs adieux : ce sont des mouvemens que l'on ne fauroit décrire sans les rendre froids & languissans ; c'est aux lecteurs tendres & sensibles à y suppléer par leurs sentimens. Tout ce que j'ajouterai aux choses touchantes que vous aurez pu imaginer sur cela , est qu'ils promirent de s'aimer éternellement , & de se réunir dès que la fortune leur en présenteroit l'occasion ; car ces deux circonstances sont essentielles à l'histoire. Cependant il fallut se quitter dès le même jour que le Marquis eut reçu cette déclaration. Il s'en alla chez lui , où il donna (autant que le désordre de son cœur le permettoit) quelques soins à ses affaires ; mais peu de temps après , ne pouvant résister à l'impatience de revoir sa maîtresse , il retourna en Normandie , où par cent déguisemens & par cent stratagèmes il tenta vainement de l'enlever , pendant près d'un an qu'il

se tint caché. La vigilance du Comte & de la Comtesse rendit tous ses efforts inutiles : enfin rebuté de voir tous ses projets sans succès, il prit le chemin de Bretagne, à dessein d'y ramasser le plus d'argent qu'il pourroit pour aller à l'armée, où il espéroit trouver la fin de ses jours & de son désespoir. Mais ses affaires étoient en si mauvais état, depuis la perte de son procès, qu'il fut contraint, faute de pouvoir se mettre en équipage convenable à sa qualité, de rester chez lui, & d'y dévorer ses chagrins. Il y passa six mois dans un état digne de pitié, ne voulant voir personne, se dérochant même à la vue de ses propres domestiques, & ne cherchant d'autre compagnie que le souvenir de sa maîtresse, les larmes & la douleur.

Au bout de ce temps, la violence de cette affliction s'adoucit un peu : il commença à recevoir les visites de ses voisins & à leur en rendre : ensuite il souffrit qu'ils le missent de leurs parties de plaisir ; après cela, il se laissa mener par ses amis chez les dames du voisinage, & sa douleur s'étant ainsi un peu effacée, il se trouva que son amour pour Mademoiselle de Blaisinville avoit presque fait le même chemin. Enfin une jeune dame de son voisinage, veuve depuis peu de temps, mit la dernière main à sa consolation, & à l'oubli de sa première maîtresse.

Non , il n'est point de cœur qui puisse avec
constance

Soutenir les douleurs d'une éternelle absence :

Il faut se délivrer d'un si cruel tourment

Ou par un prompt trépas , ou par le change-
ment.

Mais de ces deux partis , pour le cœur le plus
tendre ,

Que le premier est difficile à prendre !

Que l'autre se prend aisément !

Cette veuve étoit jeune , belle , & très-riche.
Voilà bien des excuses pour un infidèle ruiné,
& qui d'ailleurs n'espéroit plus de revoir ce
qu'il oubloit. Cependant le Marquis trouvoit
une grande différence entre sa nouvelle pas-
sion & celle qu'il avoit eue pour Mademoi-
selle de Blaisinville : il ne se trouvoit point la
même vivacité , ni la même ardeur ; & toutes
les fois qu'il vouloit sonder là-dessus les sen-
timens de son cœur , les intérêts de sa fortune
se présentoient toujours plutôt que la per-
sonne de sa maîtresse.

La dame n'étoit pas de même à son égard :
elle n'aimoit en lui que lui-même , & ne son-
geoit qu'à le rendre heureux , & qu'à le ren-
dre maître de tous les biens que la fortune
avoit mis entre ses mains. Aussi cela n'alla-t-il
pas loin ; & comme elle étoit sa maîtresse ,

son m
solu.
lution
renom
qu'elle
porta
sinville

Juge
Q
En
M
Po
U

Elle
qui s'é
ment
tant ,
occasio
voit s
s'est p
Elle
venir
dre so
elle -
son A
de son
& qui
un val

son mariage avec le Marquis fut bientôt résolu. A peine le premier bruit de cette résolution fut répandu dans le voisinage, que la renommée, qui va toujours à tire-d'aile, lorsqu'elle a des choses tristes à annoncer, en porta la nouvelle à Mademoiselle de Blaisville.

Jugez quel coup elle dut recevoir,
Quelle fut sa douleur mortelle
En apprenant cette nouvelle !
Mais pourriez - vous le concevoir ?
Pour le comprendre, il faut avoir
Un cœur qui soit tendre & fidelle.

Elle avoit obstinément refusé tous les partis qui s'étoient présentés pour elle depuis le serment qu'elle avoit fait au Marquis en le quittant, espérant toujours de trouver quelque occasion favorable pour le rejoindre ; elle se voit sacrifiée au premier motif d'intérêt qui s'est présenté à lui.

Elle ne fut pourtant pas long-temps à revenir de son premier étonnement, ni à prendre son parti là-dessus. Elle résolut d'aller elle-même tirer vengeance de l'infidélité de son Amant ; & pour cela, elle prit un habit de son frere qui étoit à peu-près de sa taille, & qui pour lors étoit à l'armée. Elle gagna un valet d'écurie qui lui donna un cheval,

& dès la même nuit elle trouva moyen de s'évader.

J'admire en cela (soit dit pourtant sans vous offenser , Madame) ce que peut le désir de la vengeance dans l'esprit d'une femme. Mademoiselle de Blaisinville aimoit éperdument le Marquis de Kerlandec , & n'avoit jamais pu faire réussir aucun des moyens qu'il avoit mis en usage pendant près d'une année , pour l'enlever , quoiqu'elle le souhaitât autant que lui : s'agit-il de se venger ? Elle réussit dès la première fois à se dérober à la vigilance de ses parens.

Quoi qu'il en soit , elle fit tant de diligence , qu'en peu de temps elle arriva chez sa Rivale où elle savoit que se tenoit d'ordinaire le Marquis. Elle y arriva justement le jour auquel le mariage devoit s'achever. Elle ne perd point de temps , & après avoir , autant qu'elle put , déguisé son visage que les fatigues du chemin & les longs chagrins qu'elle avoit soufferts déguisoient assez , elle va chercher son infidèle.

Elle le rencontre heureusement qui se promenoit seul dans une des avenues du Château, & lui dit » Qu'une personne qu'il avoit mortellement offensée , étoit venue exprès pour » lui en demander raison ; que cette personne

» se
» mé
» &
» pou
Après
quitta
soit p
ne pa
partie
Le
qu'il
bat ;
étoit
se so
démê
des a
maria
à tou
porter
Il s'y
héroi
cédé ,
Dès
de lui
dans l
préhen
noit a
battere
& l'ol

» se trouveroit seule à une certaine heure du
» même jour en un lieu qu'elle lui marqua ,
» & qu'elle le croyoit assez honnête homme
» pour ne pas manquer de s'y rendre. »
Après lui avoir fait ce compliment , elle le
quitta brusquement , sans attendre sa réponse ,
soit par crainte d'être reconnue , soit pour
ne pas lui donner le temps de remettre la
partie.

Le Marquis resta fort embarrassé , non
qu'il fût effrayé de la proposition d'un com-
bat ; mais il ne pouvoit comprendre qu'elle
étoit cette personne qu'il avoit offensée , ne
se souvenant point d'avoir jamais eu aucun
démêlé. D'ailleurs il trouvoit que c'étoit bien
des affaires en un jour , qu'un duel & un
mariage. Cependant il crut pouvoir suffire
à tous les deux , & se résolut de se trans-
porter sur le lieu qui lui avoit été marqué.
Il s'y trouva de bonne heure : mais notre
héroïne plus diligente encore l'y avoit pré-
cédé , & l'attendoit avec impatience.

Dès qu'elle l'aperçut , elle alla au devant
de lui , & interrompant les éclaircissemens
dans lesquels il vouloit entrer (car elle ap-
préhendoit que si pendant ce discours il ve-
noit à la reconnoître , il ne refusât de se
battre contre elle) elle mit l'épée à la main ,
& l'obligea d'en faire autant.

Il n'est pas croyable avec quelle valeur & avec quelle adresse elle commença le combat : elle le soutint de la même manière, jusqu'à ce que, ayant blessé le Marquis au bras, toute sa fureur vengeresse s'évanouit, l'amour & la pitié reprirent leur place, l'épée lui tomba de la main, & sa foiblesse l'entraîna à terre. Le Marquis croyant que son ennemi tomboit ainsi de quelque coup qu'il lui avoit porté, vint généreusement pour le secourir. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en cherchant la plaie, il découvrit que c'étoit contre une femme qu'il s'étoit battu ! Mais combien son étonnement redoubla-t-il, lorsqu'il trouva son propre portrait sur le cœur de cette personne ! Cet objet lui défilla les yeux, il lui ôta sa perruque, & reconnut clairement Mademoiselle de *Blaisinville*.

A cet aspect, toute sa première passion se ralluma ; il y a même apparence qu'elle revint beaucoup plus forte par toutes les beautés qu'il venoit de découvrir. L'évanouissement de la belle cessant, les éclaircissemens trouverent leur place ; infidélité, parjure, tout fut pardonné : nouveaux & plus sincères sermens furent faits, raccommodement des plus entiers.

Vous devinerez aisément, Madame, que la rupture du mariage de la veuve fut le pre-

mier
qu'ils
Tout
du M
texte
riage
il trou
tiérem
jours
le con
tesse ;
fenti,
& les
conten
voient-

L'Amo

Qu
A desti

C'est en

Parents

L'an

De t

Ren

Et c

Qua

mier article du traité , & que le second fut qu'ils feroient succéder le leur à la place. Tout fut ponctuellement exécuté. La blessure du Marquis , quoique légère , fournit un prétexte de reculer de quelques jours son mariage avec la veuve , & pendant ce temps-là , il trouva d'autres raisons pour le rompre entièrement. Ensuite (& il n'y a que trois jours de ceci) nos Amans s'épousèrent avec le consentement du Comte & de la Comtesse ; mais quand ils n'y auroient pas consenti , la chose ne se seroit pas moins faite , & les époux n'en auroient pas été moins contens : ils se possédoient l'un l'autre , qu'avoient-ils à désirer davantage ?

L'Amour vient à ses fins par cent chemins
divers.

Quand ce maître de l'univers
A destiné deux cœurs pour être unis ensemble ,
C'est en vain que contr'eux la discorde rassemble

Parents cruels , absence , intérêt , nouveauté ;
L'amour , en dénouement fertile ,
De toutes ces difficultés
Rend bientôt l'obstacle inutile ;
Et comme un berger vigilant ,
Quand des vents s'appaise la rage ,

Va dans la plaine rassemblant
Ses troupeaux dispersés par un affreux orage,
Amour d'un soin pareil, après mille rigueurs,
Réunit à la fin les cœurs
Séparés par un sort barbare :
Et savez-vous comment leurs peines il ré-
pare ?
Tous les plaisirs qu'ils ont perdus
Leur sont non-seulement rendus,
(Car l'Amour en tient compte, & sa mé-
moire est sûre)
Mais il leur paie avec usure
Les intérêts qui leur sont dûs,
Suivant le temps qu'ils les ont attendus.

Je vous assure, Madame, que je suis bien
las d'écrire, & si vous voulez dire la vérité,
vous êtes bien lasse aussi de lire : Je vous ai
pourtant fait grace de cent choses que j'au-
rois pu ajouter ici, & qui y auroient fait un
effet merveilleux, comme auroient été les
portraits de Mademoiselle de *Blaisinville* &
du Marquis de *Kerlandec*, la surprise de ces
Amans à la première vue, leurs déclarations,
leurs réflexions, les secrets, les conversa-
tions galantes, les descriptions des lieux, &
mille autres ornemens dont avec un bon ro-
mancier vous n'auriez pas été quitte ainsi ;
mais je les réserve pour le premier Héroïsme

qui
cepe
font
que
vous
de v
& de
enten
beauc
bien
pouve
d'orne
la poé
ce cas
que je
de vou
de vou
Beaulie
de Gou
Je suis
gine qu
être au
s'en être
encore s
que la c
neur, po
vont m'h
très - vis
moi, en
Je su

qui arrivera dans ces cantons. La chose est cependant assez rare : car les bas-Bretons ne sont pas volontiers Héros. S'il arrivoit quelque chose de semblable dans les lieux où vous êtes, vous feriez œuvre très-charitable de vous rassembler tous un bel après-souper, & de m'en faire un récit magnifique ; bien entendu qu'il ne se feroit point sans rire beaucoup. Ce seroit certainement un ouvrage bien parfait, si les charmes de votre sourire pouvoient se répandre sur le papier, & servir d'ornement à votre relation : les beautés dont la poésie s'enorgueillit si fort, n'auroient en ce cas-là qu'à s'aller cacher. Quelque pressé que je sois de finir, je ne saurois m'empêcher de vous supplier très-humblement, Madame, de vouloir bien assurer de mes respects M^{lle} de Beaulieu, Madame Cardon, & Mademoiselle de Gouvernet, qui sont sans doute avec vous. Je suis parti sans leur dire adieu, & je m'imaginais qu'elles l'ont trouvé fort mauvais ; peut-être aussi sont-elles assez ingrates pour ne s'en être pas aperçues, & pour ne pas savoir encore si je suis parti ou non. Si vous trouvez que la chose soit ainsi, il est de votre honneur, pour justifier les bontés attentives dont vont m'honorer, de leur en faire des reproches très-vifs, & de les forcer à se souvenir de moi, en leur en parlant quelquefois.

Je suis, &c.

De Brest.

LETTRE XXII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARS.

1693.

MONSIEUR l'Intendant vient de me dire, Madame, que le Roi donnoit à présent à la Monnoie trente livres du marc de la vaisselle plate d'argent. C'est un très-haut prix, & je pense que vous feriez bien de profiter de ce temps pour vendre celle dont vous avez dessein de vous défaire; il pourra arriver que le besoin & le manque d'espèces la fasse hausser encore; mais il est plus vraisemblable qu'elle ne fera que baisser de prix.

On n'a point reçu ici de nouvelles des derniers vaisseaux qui sont partis de ce Port, ainsi je ne saurois vous en apprendre de M. le Comte de; mais il est à présumer qu'elles ne sont que bonnes. Peut-il arriver quelque malheur à un homme que vous aimez si tendrement, & qui a pour sauvegarde tous vos vœux, votre cœur & l'amour même? Avec la moindre partie de tout cela, je défierois toutes les attaques du monde; c'est pourquoi je vous conseille de vous tenir tranquille

tranquille à cet égard , de vous amuser toujours à ordonner vos travaux , & à faire élever quantité de cabinets de verdure sur votre terrasse : car je prévois que dans quatre mois d'ici , tous ces cabinets vous seront d'un grand usage , & si les Amours que vous avez à votre suite n'étoient pas aussi discrets qu'ils sont , ils nous raconteroient bien des scènes agréables qui se passeroient sur ces petits théâtres. Sur toutes choses , Madame , je vous conseille de passer en repos le plus de momens que vous pourrez , dans la petite niche que vous avez fait faire exprès pour vous.

Sitôt que le soleil cachant ses feux dans l'onde
 Aura fait place aux fraîcheurs de la nuit ,
 Allez faire briller dans ce petit réduit
 Plus de beautés, que le flambeau du monde
 N'en fait briller , lorsqu'il nous luit.
 Là , sur de verts gazons , sur l'herbette fleurie,
 Aux charmes de la rêverie
 Abandonnez si bien vos sens ,
 Que vous figurant voir , entretenir , entendre ,
 Embrasser même d'un air tendre
 Le plus fortuné des absens ,
 Sans le secours de magique puissance ,
 Vous puissiez jouir tour-à-tour
Tome III. §

De tous les plaisirs du retour ,
Au milieu d'une triste absence.

Cela vous paroîtra difficile à mettre en œuvre , Madame ; mais l'imagination fait bien d'autres miracles , lorsqu'on la laisse agir , & il n'y a qu'à s'y abandonner.

J'ajouterois beaucoup de choses ici , si je m'abandonnois à la mienne. Je ne fais ce qu'elle ne me presse point de vous dire ; mon cœur même s'y joint & m'inspire mille choses ; mais il est bon de les tenir en bride l'un & l'autre : ce sont des étourdis qui iroient peut-être vous déplaire , & c'est-là ce que je ne cherche nullement. Ainsi je vous dirai seulement , que je suis avec beaucoup de respect , &c.



C
Et c
En
Moi
Vos
Auri
De c
Où
Tant
Point
Et fal
L'aller
J'y vo

Il es
long-te
neur d
& où v
pour q
êtes au
est tout
sur le
& touj
appelle
pour al

LETTRE XXIII.

C'EST à grand tort, Seigneur, que me tancez,
Et que regards fulminans me lancez,
En m'accusant d'indolente paresse.
Moi, paresseux? hé! qui peut l'être moins?
Vos yeux cent fois en furent les témoins.
Auriez-vous donc jà perdu la mémoire
De ces beaux jours, de ces heureuses nuits,
Où renfermés en d'aimables réduits,
Tant exaltiez ma diligence à boire?
Point n'a mon cœur changé de sentiment,
Et fallut-il pour boire un vin charmant,
L'aller chercher jusqu'à la rive noire,
J'y volerois comme vous à la gloire.

Il est pourtant vrai, Monsieur, qu'il y a
long-temps que je ne me suis donné l'hon-
neur de vous écrire; mais est-ce ma faute?
& où voulez-vous que j'adresse mes Lettres,
pour qu'elles vous soient rendues? Vous
êtes aujourd'hui sur les bords du Rhin: on
est tout étonné que le lendemain vous êtes
sur le Pô, deux jours après sur la Meuse,
& toujours à la suite d'une folle qu'on
appelle *Gloire*, & qui vous prête ses aîles
pour aller comme vous faites. Enfin on ne

fait où vous trouver ; d'ailleurs , Monsieur , quand je saurois précisément où vous êtes , ne pensez pas que j'allasse m'y fourrer : s'il y a un coup à donner ou à recevoir , c'est-là justement que vous vous tenez , & je ne suis pas assez brave pour vous y aller chercher.

LETTRE XXIV.

JE suis bien fâché , Monsieur , d'être obligé de vous tirer du doute agréable où vous me marquez que vous êtes encore au sujet de la promotion. Monsieur votre frere n'y a point eu de part , & vous deviez bien comprendre que , puisque je ne vous en mandois rien , les nouvelles n'étoient pas bonnes ; mais il faut espérer qu'il n'en sera que mieux l'année prochaine , & qu'au lieu de Capitaine de Frégate , on le fera Capitaine de Vaisseau.

J'ai une terrible impatience de me transporter au champ de bataille que vous me marquez , & je crois que cela pourra arriver dans peu de temps.

Paris bientôt me reverra :

Quand est-ce toutefois que ce *bientôt* viendra ?

Du moment qu'il approchera ,
Combien mon cœur palpiterra !

Qui plus que moi de plaisirs sentira ?

Ulysse qui jadis les Troyens atterra ,
Et qui dans son retour tant de mers mesura ,
Pour Itaque , son fils , sa femme , & cetera ,
Comme moi pour Paris , jamais ne soupira ,
Car mes vœux les plus chers Paris toujours
fera :

Et cet amour me durera.

Autant que beau parleur L.... fera ,
Autant que le bon vin P.... aimera ,
Autant que D.... à table languira ,
Autant que des plus fiers B.... triomphera ;
Or jugez si jamais cet amour finira.

Comme vous êtes bon Glosateur , j'espère
que vous saurez bien expliquer cet amour ,
& que vous voudrez bien y prendre la part
qui vous appartient. Je vous jure qu'il est
redoublé pour vous , depuis la dernière fois
que j'ai bu avec vous ; car je ne fais pas cas
des forces : c'est le hasard qui les donne.
Je n'estime que le courage , & vous en
montrâtes beaucoup. Rassemblez-vous , s'il
vous plaît , tous en corps , & après avoir
fait quelque commémoration de moi , le
verre à la main , faites-moi un mot de
réponse , &c.





L E T T R E S D E L A M E D U Z E.

LA M E D U Z E est un Ordre de Chevalerie Bacchique qui fut institué à Marseille par les Officiers de la Marine, environ dans l'année 1683 ou 1684. Il avoit ses Constitutions & ses Regles particulieres, qui étoient observées fort exactement. Les Chevaliers se visitoient souvent d'une Province à l'autre, & s'assembloient pour tenir leurs Chapitres dans des Hospices nommés *Manfes*, établis en différens endroits du Royaume, & ces Chapitres se tenoient à Table.

Les Chevaliers se donnoient entr'eux le nom de *Pere* ou de *Frere*, suivant la Charge & la Dignité qu'ils possédoient dans l'Ordre. Il y avoit aussi des Chevaliers sous le nom de *Sœurs*. Comme cet Ordre n'étoit composé que de personnes d'esprit & de mérite, leurs Chapitres étoient des parties de plaisir très-agréables.

En l'année 1700, cet Ordre étoit encore fort brillant à *Dunkerque*, où M. Vergier étoit

Prieur , sous le titre de *Frere Judicieux* , & *Chancelier* de l'Ordre. Les Chapitres s'assembloient dans une retraite , qu'on nomme encore aujourd'hui *le petit Château*. C'est une maison située à la vue de la Mer , qui avoit été ajustée exprès pour les Chevaliers.

LETTRE PREMIERE.

V O I C I , sans reproche , mon cher Frere , la troisieme Lettre que je vous écris , sans que j'aie reçu de vous aucune réponse. J'étois bien persuadé que vous n'étiez guere plus diligent que moi , mais je n'aurois jamais pu croire que vous fussiez trois fois plus paresseux que je ne suis. Vous me direz peut-être , qu'il faut déduire là dessus les droits d'aînesse , & que par le titre de *Frere aîné* , vous pouvez , sans être paresseux , de trois fois que je vous écris , ne m'en écrire pas une ; mais en vérité c'est user trop sévèrement de vos droits , & c'est même les faire monter bien plus haut qu'on n'a coutume de les estimer.

ESAÛ , le fils aîné
D'un Pere prédestiné
A des biens inestimables ,

Tint ces droits si méprisables ,
Qu'il les vendit autrefois
Pour une écuelle , qu'à peine
Son frere lui donna pleine
De lentilles ou de pois.

Combien devez-vous moins faire
De cas de ces droits , qu'un pere
N'accorde qu'aveuglement ?
Puisque en notre humble famille
Ils ne sauroient seulement
Vous valoir une lentille.

Cependant , quoiqu'ils ne puissent pas vous
rapporter de grands avantages , ils ne laisseront
pas de vous couter bien cher , s'ils continuent
à me priver de vos nouvelles. Donnez m'en
done , je vous prie , & joignez-y celles de
Mademoiselle... assurez là de mes obéissances,
& dites-lui, s'il vous plaît, que quelque repro-
che qu'elle me fasse des plaisirs qui m'occupent
à Paris , je n'y en ai pas de plus agréable que
celui de penser à elle.

Je suis , &c.



LETTRE II.

L E T T R E I I .

○ N m'a dit , mon R. P. , que dans une lettre que vous avez écrite au R. P. Général , vous vous plaignez de ne point recevoir de mes nouvelles. C'est une chose étonnante que dans le monde l'innocence & la vertu soient toujours réduites à se justifier , & à se justifier devant le vice même.

Par le vice *autem* , vous noterez que j'entends parler de vous , car vous savez combien de lettres je vous ai écrites pour deux ou trois que j'ai reçues de vous. Cela me fait souvenir de l'accusation de péculat intentée au Sénat contre le grand Scipion ; & je ne sai comment , au lieu de me justifier , je n'ai pas répondu dédaigneusement comme lui : mais laissons-là les plaintes & les justifications , & parlons de choses plus importantes.

Peres & Sœurs sont fort dispersés ; cependant avec le peu que nous avons pu rassembler , nous tinmes hier un chapitre , & nous devons en tenir encore un ce soir. Il fut fait grande commémoration des Peres absens dans le premier , je crois qu'il n'en sera pas moins fait dans le second. Mais votre présence

auroit été bien nécessaire dans l'un & dans l'autre ; car la joie ne sauroit , sans vous , y être telle que nos constitutions le demandent. Une de nos Sœurs sur-tout (& vous devinerez aisément laquelle c'est) est dans une tristesse que rien ne sauroit adoucir.

Révérénd Pere Commissaire ,
Hâtez-vous donc de revenir ;
Pour calmer nos douleurs , pour les faire
finir ,

Votre présence est nécessaire.
Par elle , de Bacchus les membres dispersés
Se verront réunis & même renforcés :
Et comme , après une longue froidure ,
Le soleil par ses doux regards ,
En réchauffant nos champs , y fait de toutes
parts

Briller les fleurs & la verdure ,
Du moment que vous paroîtrez ,
Sûrement vous appellerez
La gaillarde vigueur à ces membres ravie.
Hâtez donc votre heureux retour :
D'une mourante voix Bacchus vous y convie ;
Il vous rendit cent fois la vie ,
Rendez-lui , sans tarder , la vie à votre tour.

N'allez pas nous alléguer , pour justifier
votre retardement , le soin de vos affaires ,

ni cel
impor
tous
sont a
Adie
voulez

FRA

An

• •

• •

Pou

N'éco

Détourn

Le bande

Voy

Si l' mo

Ne l

Vous

Mon

Votre

De-là no

heu

Aux plus

trist

ni celui de vos plaisirs : vos affaires les plus importantes doivent être celles de l'Ordre , & tous les plaisirs que vous goûtez sans lui , sont autant de larcins que vous lui faites.

Adieu , Pere , aimez-moi toujours , si vous voulez me rendre justice.

FRAGMENT D'UNE LETTRE,

Au sujet de la réception d'une Sœur.

.

Pour n'en point encourir de blâme
N'écoutez pas ses attraits séducteurs ;
Détournez vos regards de ses regards flatteurs ,
Le bandeau sur les yeux , examinez son ame.

Voyez si ces feux passagers ,
Si l' amour des blondins , êtres vains & légers ,
Ne la tiennent point occupée :
Vous le savez , plus d'une fois ,
Mon Pere , en de semblables choix ,
Votre prudence fut trompée ;
De-là nous sont venus tant de divers mal-
heurs.
Aux plus beaux de ses jours , ô ! des plus
tristes pleurs

Source à jamais intarissable !
Un Général, de cent vertus orné,
Ainsi qu'une fleur moissonné;
Et comme par les vents est dispersé le sable,
Les Peres dispersés en cent lieux différens,
Les vices de leurs cœurs devenus les tyrans,
L'union des esprits si charmante & si sainte,
En eux entièrement éteinte.
Enfin, de tous les maux qu'ont les Dieux
destinés
A venger leurs autels détruits ou prophanés,
Pour ces prophanes choix, nous ressentons
l'atteinte.
A nous punir, leur bras semble se rallentir ;
N'allons pas encor sur nos têtes
Par des crimes nouveaux le faire appesantir :
Détournons, s'il se peut, de semblables
tempêtes.
Avant que de donner nos voix
A la prosélite nouvelle,
Sondons, examinons, éprouvons mille fois
Sa vocation & son zele.
Songez que parmi nous les graces, les beautés
Que vous voyez briller en elle,
Sont d'inutiles qualités :
Nous demandons des cœurs simples, soumis,
sinceres,
Des cœurs, pour nos secrets mysteres
Uniquement mystérieux,

Exam
Remp

Et si
Je lui

A
N

A l
Et f
L'A
Les
Se f

Re
Les
Et d
Les B
S'aim
Ne pr

Aux
Des B

Après le vin , après les Dieux ,
 Aimant par-dessus tout les Peres.
 Examinez-la donc d'un soin particulier :
 Remplissez les devoirs d'un exact Commis-
 faire ,
 Et si vous lui trouvez la vertu nécessaire ,
 Je lui donne ma voix.

Signé , LE CHANCELIER.

AUTRE FRAGMENT.

N O T R E République irritée
 A la discorde s'est portée ,
 Et se divise en deux partis :
 L'Amour même est le chef du nôtre ,
 Les jaloux transports , les dépit
 Se sont faits les tyrans de l'autre.

Remplis de craintes & d'alarmes ,
 Les Bénéquins prennent les armes ,
 Et de vaincre se sont promis ;
 Les Brosins pleins de confiance ,
 S'aiment , & de leurs ennemis
 Ne prennent point d'autre vengeance.

Aux injures , aux invectives
 Des Bénéquins , troupes craintives ,

Les Dieux en foule ont accouru ,
Pour prendre part à leur querelle :
Mais dès que de Brosse a paru ,
Tous les Dieux ont été pour elle.

Lasse d'une guerre inégale ,
Si la Bénaquine cabale
Desire de faire la paix ,
Elle peut nous faire connoître
Ses humbles vœux & ses souhaits ;
On les écouterait peut-être.....



LETTRES
EN CHANSONS.

LETTRE PREMIERE.

A MADEMOISELLE D'ARAI.

1686.

Air de Landeriri.

DE Bois-le-Vicomte , où jadis
Fut le Terrestre Paradis ,
Landerirette ,
Belle d'*Arais* , je vous écris ,
Landeriri.

Par *Jadis* , sachez que j'entends
Ce doux & ce bienheureux temps ,
Landerirette ,
Où vos yeux éclairaient ici ,
Landeriri.

Tiv

Que tout est changé dans ces lieux !
Heureux , si loin de vos beaux yeux ,
Landerirette ,
Nos cœurs pouvoient changer aussi ,
Landeriri.

A peine Madame d'*Hervart* ,
Depuis votre cruel départ ,
Landerirette ,
Deux cent fois chaque jour a ri ,
Landeriri.

Cet objet , jadis si charmant ,
Aujourd'hui brille seulement
Landerirette ,
Comme le soleil à midi ,
Landeriri.

La jeune & vive *Gouvernet* ,
Qui du moindre rien badinoit ,
Landerirette ,
Ne peut même souffrir l'ennui ,
Landeriri.

Elle fuit nos sombres forêts ,
Et s'en va cacher ses regrets
Landerirette ,
Dans le fond de l'affreux Paris ,
Landeriri.

A nos guitares quelquefois
Si nous mêlons nos tristes voix,
Landerirette,
Vous diriez un charivari,
Landeriri.

Pour vous unissant nos accords,
Nous allons tous chantant en corps,
Landerirette,
D'*Arais*, ramenez - nous les ris,
Landeriri.

Tout ce que l'on voit sous les cieux
Qui charme le cœur & les yeux,
Landerirette,
Est votre image en racourci,
Landeriri.

Pour moi, je suis près d'expirer ;
On diroit, à me voir pleurer,
Landerirette,
Que de larmes je suis nourri,
Landeriri.

Si je meurs d'un trépas si beau,
Faites graver sur mon tombeau :
Landerirette,
Celui qui m'aimoit gît ici,
Landeriri,

En attendant ce triste jour ,
Je jure par le Dieu d'Amour ,
Landerirette ,
Qu'avec respect à vous je suis ,
Landeriri.

L E T T R E II.

A MADAME D'HERVART,

*Ecritte de Londres, dans le temps de la Révo-
lution de 1688.*

Air : *O beaux jardins , &c.*

JE vous écris de ce lieu qui du Tybre
Osa braver le courroux véhément ;
De ce séjour libre & charmant ,
Mais où bientôt rien ne seroit plus libre ,
Si vous pouviez y paroître un moment.

Que pensez-vous , & qu'est-ce que vous
faites

Dans votre aimable & tranquille séjour ?

Pour moi , dans ces lieux où l'amour
Et les plaisirs font leurs douces retraites ,
Penser à vous m'occupe tout le jour.

Air de Joconde.

Vous savez combien les plaisirs
Aliment peu la tristesse ,
Toujours contraire à leurs désirs
Ils l'évitent sans cesse.
Mais votre absence a su si bien
Calmer toutes leurs haines ,
Qu'en moi les plaisirs ne font rien
Qu'en imitant les peines.

Vos bois , qui dès le siècle d'or
Ornent vos vastes plaines ,
Ont-ils vu cette année encor
Foudroyer leurs beaux chênes ?
Contre ces innocens , pourquoi
S'exerce le tonnerre ?
Tandis... mais , ma Muse , tais-toi ,
Je suis en Angleterre.

Air : Tout cela m'est indifférent , &c.

Voit-on encor la D*.
Conduire en chef tout le pays ?
Parmi vos routes sans égales ,
Dites - moi , la voit-on toujours
Venir faire ses Bacchanales
Dans ces lieux faits pour les Amours ?

Si cette voisine en courroux ,
Conserve une dent contre nous ,

N'en redoutez rien de funeste ,
Un peu de temps l'appaisera :
C'est la seule dent qui lui reste ,
Et bientôt elle tombera.

Air : *La Bergere qui m'engage.*

Sachez pour toute nouvelle
Que Jupiter l'autre jour
Demanda , quelle mortelle
De cœurs avoit plus grosse cour :
Chaque Dieu lui nomma sa belle ,
Vous eutes la voix d'Amour.

Là-dessus ils disputèrent ,
Et l'on en vint aux portraits :
Mais , à ceux qui résisterent ,
L'Amour dépeignit tant d'attraits ,
Que tous les Dieux qui l'écouterent
En sentirent mille traits.

Air : *O beaux jardins !*

Si vous doutez quel est l'homme inutile
Qui tant de vers a su si mal ranger ,
C'est des amis le moins léger :
A ce beau nom , ainsi qu'au mauvais style,
Reconnoissez le fidele Vergier.



L E T T R E III.

A LA MEME.

De Londres. 1688.

AUJOURD'HUI la veille des Morts ,
Jour plein d'horreur & de remors ,
Je vous écris à tous en corps.

Ce jour pour ma fête est tracé :
Car depuis qu'ici j'ai passé ,
Je crois que je suis trépassé.

Il n'est point de maux plus pressans ,
Que ceux que souffrent les absens :
Ce sont les maux que je ressens.

De ma douleur tel est l'effort ,
Qu'il va bientôt finir mon sort ;
Même je crois que je suis mort.

Je ne diffère en ce moment
De me gîter au monument ,
Que pour faire mon testament.

Je laisse à Madame d'Hervart
Beauté sans soin , esprit sans art ,
Et ce que nature a de fard.

Plus. Au maître de la maison,
Je laisse fleurs, canaux, gazons,
Et bois à couper à foison.

Item. Je prétends lui laisser,
Pour la politique exercer,
Maints Forts que Mars va renverser.

Pour lui, depuis le froid Lapon,
J'armerai tout jusqu'au Japon :
Pour un Nouvelliste quel don !

Je laisse à Madame Chardon,
Esprit charmant, cœur tendre & bon,
Et maint savant & saint Sermon.

Puis je lui laisse, sans compter,
Son vin qui chevres fait sauter :
Dieu nous préserve d'en tâter.

A sa Niece j'ai destiné
Un Hymen prompt & fortuné,
Suiyi d'un fruit sage & bien né.

Aimera-t-elle son époux ?
Oui sûrement, en doutez-vous ?
Fût-il bossu, borgne & jaloux.

Vous reconnoissez à ces traits,
Les doux & les frians attraits
Du mari que je lui promets.

Pour finir , je vous laisse à tous
Ce repos si cher & si doux ,
Que je ne puis goûter sans vous.

Que ceci soit exécuté ,
Attendant le jour souhaité
Qui doit me voir ressuscité.

Ma résurrection sera ,
Lorsque Paris me reverra :
Chantez ensemble un *Libera*.



L E T T R E I V.

A L A M E M E.

*De Brest. 1690.**Air de Jean de Vert.*

C'EST à Brest qu'à présent je suis,
Combien loin vous en êtes !
C'est donc à Brest que mes ennuis
Je trace en Chançonnetes.
Les vers vous en paroîtront laids ;
Mais ils sont bons pour des couplets
De Jean de Vert, &c.

Pourquoi ne répondez-vous pas
A ma longue sermonce ?
Prétendez-vous que vos appas
Tiennent lieu de réponse ?
De vos yeux les traits les plus doux
Ne tiennent pas lieu, loin de vous,
D'un Jean de Vert.

J'ai fait un songe plein d'effroi ,
Expliquez-le, de grace :
Un enfant (c'est l'Amour , je crois ;
Du moins c'étoit sa face)

Vous

Vous disoit , « Belle au fier dédain ,
» Il faut que vous brûliez soudain
» Pour Jean de Vert , &c.

A ces mots un ris gracieux
Eclate en votre bouche ,
Et j'ai vu s'ouvrir les cieux ,
Que tant de grace touche.
» Y pensez-vous ? avez-vous dit :
» Quoi ? j'irois brûler à crédit
» Pour Jean de Vert ? &c.

» Des galans d'aujourd'hui , pour vous
» Toute l'ardeur est vaine ,
Répond cet enfant en courroux :
» Je veux pour votre peine ,
» Vous ramener au temps jadis ,
» Et vous aimerez Amadis ,
» Ou Jean de Vert , &c.

Un dard de feux entortillé ,
Dans votre sein il plonge ;
Alors je me suis éveillé ,
Effrayé de ce songe.
J'en suis encor troublé pour vous ,
Plus que je ne serois des coups
De Jean de Vert , &c.

Que dit Madame de B**.
Est-elle bien mariée

Des marques qu'on découvre ici
De sa galanterie ?
Aimer un tant soit peu , n'est rien :
Etre farouche , ne sied bien
Qu'à Jean de Vert , &c.

Je fais à Madame *Chardon*
Très-humble révérence :
Que ne m'a-t-elle fait un don
De son indifférence !
Je serois ici plus content ,
Qu'en ce repas , où je fis tant
De Jean de Vert , &c.

On nous dit que Monsieur d'*Hervart* ,
Par un sort favorable ,
A fait , depuis notre départ ,
Un gain considérable ;
Et que , de ce qu'il a gagné ,
Le paiement est assigné
Sur Jean de Vert , &c.

Mille beautés d'un doux maintien
Ce séjour nous étale ;
Mais on dit (& je n'en sai rien)
Que routes ont la gale :
Elles peuvent s'aller gratter :
Je ne m'y veux non plus froter
Qu'à Jean de Vert , &c.

Qu'un Marquis que vous connoissez ,
Fait comme un sep de vigne ,
Aux membres tous entrelassez ,
D'elles seroit bien digne !
En se grattant , avec leurs doigts
Ils feroient plus de bruit cent fois
Que Jean de Vert , &c.

Du talon en bas le Marquis ,
Pour propre , je vous donne :
Du front en haut , tout est exquis ,
Et net dans la Bretonne.
Fi , fi ! laissons - là cette horreur :
Ils feroient tous manquer le cœur
A Jean de Vert , &c.

Entre - vous autres , beaux esprits ,
Et Bourgeois du Parnasse ,
Pour répondre à mes longs écrits ,
Cottisez - vous , de grace :
Vous savez si bien plaisanter !
A mon tour , faites - moi chanter
Des Jean de Vert , &c.

Si vous invoquez vainement
Votre Muse hautaine ,
Tournez vos regards seulement
Sur le bon *La Fontaine* :
Dès que vos yeux le trouveront ,
De vos plumes découleront
Des Jean de Vert , &c.

L E T T R E V.

A MADAME LA COMTESSE D'ARS.

*Qui avoit prié l'Auteur de faire recevoir sa
Vaisselle d'Argent à la Monnoie. 1693.*

Air : Vous m'entendez bien.

BELLE Comtesse, ces couplets ,
Les uns beaux & les autres laids ,
Volent , pour vous apprendre ,
O bien ,
Que nous venons de vendre ,
Vous m'entendez bien.

Deux cens trente marcs bien pesés
Trente livres chacun prisés ,
Sont payés à votre homme ,
O bien ,
Et font pour toute somme ,
Vous , &c.

Vous saurez bien la supputer :
Suffiez-vous aussi bien compter
L'excès de la souffrance ,
O bien ,
Qu'endure en votre absence
Vous , &c.

Mais votre Vaisselle a produit
Un effet, qui fera grand bruit :
Gardez-vous bien d'en rire ,

O bien ,

Car l'Amour dans son ire ,

Vous , &c.

Les monnoyeurs en la touchant ,
Soudain ont senti le penchant
Que vos charmes font naître ,

O bien ,

Et qui me force d'être ,

Vous , &c.

L'un l'a rejetée en hurlant ,
Comme il eût fait un fer brûlant ;
Mais quand il la rejette ,

O bien ,

La plaie est déjà faite ,

Vous , &c.

L'autre plus humble & plus soumis ,
Devant elle à genoux s'est mis ,
Et plein d'ardeur extrême ,

O bien ,

Il s'est récrié : j'aime ,

Vous , &c.

N'est-ce point un enchantement ?
Cette Vaisselle a sûrement

Une vertu cachée,
O bien,
Hélas ! je l'ai touchée,
Vous, &c.

C'est l'Amour, je n'en doute pas,
Qui, pour soumettre à vos appas
Toute la terre entière,
O bien,
S'est sous cette matière,
Vous, &c.

L'Amour sous ce métal caché,
De tous les humains recherché,
Va dans toutes les ames,
O bien,
Verser les mêmes flammes,
Vous, &c.

Mais, pour m'enflamer, quel besoin
Avoit-il de ce nouveau soin ?
Mon ame prévenue,
O bien,
Vous avoit déjà vue,
Vous, &c.

Songez qu'à ces couplets divers
Vous devez répondre des vers,
Ou du moins de la prose,
O bien,
Qui dise quelque chose,
Vous, &c.

LETTRE VI.

A M. BIGNON DE BLANZI,

*Intendant de Paris, pour s'excuser d'aller
dîner chez lui. 1704.*

Même Air.

L'HOMME propose, mais souvent
Autant en emporte le vent :
Dieu qui de tout dispose,
Eh bien !
Fait de ce qu'on propose
Vous m'entendez bien.

Xerxès sur le nombre comptant,
La Grece va se promettant :
Il menace, il fulmine,
Eh bien !
Mais devant Salamine,
Vous m'entendez bien.

Les Sabines se proposant
De voir un spectacle innocent,
Dès qu'elles y parurent,
Eh bien !
Rudement elles furent,
Vous m'entendez bien.

Devant Poitier, l'un de nos Rois
Comptoit de battre les Anglois :
La chose il tient certaine ,
Eh bien !

Et voilà qu'on l'emmene
Vous m'entendez bien.

Pierre & Perrette avoient pris jour ,
Pour parler à loisir d'amour :
Ce jour-là le beau sire ,
Eh bien !

N'eut pas le mot à dire ,
Vous m'entendez bien.

Autre jour pris pour s'assembler ,
Ce jour-là Pierre eut pu parler :
Mais l'époux , fâcheux homme ,
Eh bien !

Revint justement comme ,
Vous m'entendez bien.

Je me flattois depuis Jeudi ,
D'aller chez vous dîner Lundi ,
Avec mon blond Confrere :
Eh bien !

Mais ma maudite affaire ,
Vous m'entendez bien.

Rien n'est certain , rien n'est constant :
Sur mon respect comptez pourtant ,
Comme

Comme sur chose sûre ,
 Eh bien !
 Car je suis , je vous jure ,
 Vous m'entendez bien.

LETTRE VII.

A UNE DAME,

Qui avoit prié l'Auteur de lui faire savoir si elle étoit employée sur la feuille , pour être payée de sa pension.

Même air.

JE viens d'apprendre ce matin ,
 Et cet avis est très-certain ,
 Que le Roi de sa grace ,
 Eh bien !
 Ordonne qu'on vous fasse ,
 Vous m'entendez bien.

Qu'on vous fasse , au trésor royal ,
 Toucher de ce puissant métal ,
 Qui , de la plus farouche ,
 Eh bien !
 Fait qu'aisément l'on touche ,
 Vous m'entendez bien.

Tome III.

X

Jupin aux Amours dévoué ,
Par ce métal , chez Danaé ,
Sur gagner la cohorte ,
Eh bien !

Qui défendoit la porte ,
Vous m'entendez bien.

Cette cohorte étoit , dit-on ,
L'honneur , la vertu , la raison :
Mais une honnête femme ,
Eh bien !

La fut adoucir comme ,
Vous m'entendez bien.

Malheur à l'amant indigent :
Quant à moi qui n'ai point d'argent ,
Pour fléchir une ingrate ,
Eh bien !

A loisir je me grate ,
Vous m'entendez bien.

Pour n'être point trop ennuyeux ,
Je vais vous faire mes adieux :
Bon vêpres je vous donne ,
Eh bien !

Et suis plus que personne ,
Vous m'entendez bien.



L E

A M

J R I S ,
Je sens
Je crain

Et que ,

Je cro
Qu'à m
Toute v

Mais for

Vous
Pour Cli
N'eut ja

Et cepen

LETTRE VIII.

A MADAME R....

Même Air.

JRIS, en m'éloignant de vous ,
Je sens mille transports jaloux :
Je crains quelque inconstance ,

O bien ,

Et que , pendant l'absence ,

Vous m'entendez bien.

Je crois , puisque vous le jurez ,
Qu'à mes feux vous conserverez
Toute votre tendresse ,

O bien ;

Mais souvent par foiblesse ,

Vous , &c.

Vous m'avez dit que votre cœur
Pour Clitandre plein de froideur ,
N'eut jamais rien de tendre ,

O bien ,

Et cependant Clitandre ,

Vous , &c.

Pour prévenir ces accidens ,
Fuyez avec soin les Galans :
Ce n'est que par la fuite ,
 O bien ,
Iris , que l'on évite ,
 Vous , &c.

On croit qu'on pourra sans danger
Ecouter un discours léger :
Mais tandis qu'on demeure ,
 O bien ,
Amour fait sonner l'heure ,
 Vous , &c.

Dans tous ces dangereux momens ,
Songez qu'aucun de vos amans ,
Fût - ce Amour notre maître ,
 O bien ,
Plus que moi ne peut être ,
 Vous , &c.



LETTRE IX.

A MADAME RAULIN,

En lui envoyant pour bouquet douze bouteilles de vin de Champagne.

Air : *Quand je bois de ce bon vin ,
Ma raison s'en va grand train , &c.*

Pour bouquet, belle Raulin,
Daignez recevoir ce vin :
L'Amour se plaindra,
Quand il apprendra
Cette offrande nouvelle ;
Est-ce, dira-t-il, pour cela
Que je la fis si belle, lan lâ,
Que je la fis si belle ?

Mais ce Dieu s'apaisera,
Du moment qu'on lui dira :
Que ce vin offert,
Tout au plus ne sert
Que d'offrande apparente :
Et qu'en secret, sous ce nom-là,
C'est le cœur qu'on présente, lan lâ,
C'est le cœur qu'on présente.





ÉPITHALAMES
DE VERGIER.

A M. D'HERVART,

Maître des Requêtes. 1686.

VOTRE Hymen dans les Cieux , vient d'être
 enfin conclu ;
 Dans leur sage Conseil les Dieux ont résolu
 De fixer pour jamais votre ame vagabonde :
 Quel sort peut égaler votre sort bienheureux !
 Les Dieux accordent à vos vœux
 L'objet des vœux de tout le monde.
 Abandonnez vos sens à toute votre ardeur ,
 Cette beauté pour vous brûle de même flâme ;
 Ne craignez point qu'Hymen par aucune froi-
 deur ,
 Puisse troubler les feux qu'Amour met en son
 ame.
 Le feu dont elle brûle à jamais doit durer ;

L'Hymen, l'Amour pour vous se réunissent,
Pour vous leurs discordes finissent.

Je vais vous découvrir , pour vous en assurer ,
Un secret qu'Apollon vient de me déclarer.

L'Hymen , l'Amour dès leur enfance

Furent toujours d'intelligence :

Unis, ils ne formoient que des liens charmans,
Tous les Epoux étoient Amans.

S'il étoit par l'Amour quelque flamme allumée ,
Aussi-tôt par l'Hymen elle étoit confirmée ;

Enfin on ne voyoit jamais en nul séjour ,
Ni l'Amour sans l'Hymen , ni l'Hymen sans
l'Amour.

Mais qu'une longue paix est rare

Entre les Dieux , aussi-bien qu'entre nous !

Un léger intérêt aisément les sépare.

L'Amour est enjoué , fier , libertin , bizarre :

L'Hymen triste , sévère , impérieux , jaloux ,

Et toujours du devoir prêchant les loix austères.

Entre des humeurs si contraires ,

Comment entretenir une longue union ?

Aussi vit-on bientôt une amitié si belle

Se changer en guerre cruelle ;

Un point d'honneur, un rien en fut l'occasion,

Aux noces de Junon commença la querelle :

De cette Fête solennelle

L'Hymen prétend que l'honneur lui soit dû,

L'Amour demande aussi cet honneur prétendu ;

Chacun dit ses raisons , on se plaint , on murmure ,

Des raisons on passe à l'injure ,
Ils s'aigrirent si fort , qu'enfin depuis ce jour
On n'avoit pu revoir l'Hymen avec l'Amour.
C'est par vous qu'une paix si long - temps
désirée

Devoit nous être procurée ;
L'Amour ayant envain tenté cent & cent fois ,
D'assujettir lui seul à ses aimables loix ,
L'innocente beauté qui vous est destinée ,
Malgré sa colere obstinée ,
Est contraint de l'Hymen d'implorer le secours ;

Ainsi de leur discorde on voit finir le cours.
Ils ont juré tous deux une amitié parfaite ,
Dans la cérémonie Hymen aura le pas ,

Pour garder quelque bienfiance ,
Et dans les cœurs Amour aura la préséance.
Ces Dieux vous vont combler de leurs plus
doux appas ,
Ils s'unissent pour vous , ne les séparez pas.



A U T R E

Adressé à M. le Comte DE PONCHARTRAIN ,
1697.

J'OBEIS, Monseigneur, & je vous envoie l'ÉPITHALAME que vous m'avez fait l'honneur de me demander. J'ai, suivant votre ordre, évité autant qu'il m'a été possible, d'y mêler les immodesties qui me sont ordinaires, & qui sont naturelles en de pareils sujets. Mais je crains bien que je n'aie fait comme ces femmes débauchées qui veulent quelquefois se contrefaire; & à qui, dans le temps qu'elles pensent observer le plus de modestie, il échappe des gestes, des regards, & d'autres traits qui en découvrent le véritable caractère. En tout cas, Monseigneur, s'il se trouve quelque chose qui vous blesse, vous en avez le remède en main,

——— *Incomptis allinet atrum*
Transverso calamo signum :

ou s'il y avoit trop de pareils défauts à corriger, vous pourriez jeter le tout au feu. Je n'en appellerai point, persuadé que tout ouvrage qui n'est point de votre goût, mérite cette peine. Je suis, &c.

ÉPITHALAME.

QUELLE sainte fureur me saisit & m'en-
flame ?

Où m'entraîne Apollon ? enfin je vous revois
Beaux lieux , où les désirs qui regnent dans
mon ame

M'ont depuis quelque temps transporté tant
de fois.

Quelle cérémonie à mes yeux se présente ?

Qu'entens-je ? quelle voix répète à tous mo-
mens :

Brûlez d'une flamme constante

Epoux , heureux Epoux, soyez toujours Amans.

L'Amour & l'Hymen à la tête

Font les honneurs de cette fête :

Mais l'Amour a d'Hymen pris l'air plein de
pudeur ,

L'Hymen a pris d'Amour l'air tendre & plein
d'ardeur ,

Ils ne sont plus l'un à l'autre contraires ,

Entre eux plus de division.

A leur air , à leur union ,

On les prendroit aisément pour deux freres ;

Ressemblance rare en nos jours.

Amour , Estime, Hymen soyez unis toujours.



SUR LE MARIAGE

DE M. BARENTIN,

Intendant de Flandres. 1700.

DE cent climats , venez , Amours , venez ,
Oncques ne fut pour vous fête si belle :
Tendre beauté , beauté simple & nouvelle
Donne en ce jour dans vos lacs fortunés ;
Au bon Hymen gloire en soit éternelle.
Il l'y conduit : sans ce guide fidelle ,
Jamais n'auriez , par vos tours raffinés ,
Vu ses désirs devers vous entraînés.
Oncques ne fut pour vous fête si belle ,
De cent climats venez , Amours , venez.

N'apportez point de traits empoisonnés ,
Point de ces traits dont l'atteinte est mortelle ,
Point de ces feux à légère étincelle ,
Qu'on voit éteindre aussi-tôt qu'ils sont nés :
Mais à son choix , pour l'enflâmer , prenez
Des feux , des traits , doux , innocens comme
elle ;

Oncques ne fut pour vous fête si belle ,
De cent climats venez , Amours , venez.

Heureux époux à qui sont destinés
Biens si charmans , oyez cette nouvelle :

Tous deux épris d'une ardeur mutuelle ,
Jeannotte & Jean par l'Hymen couronnés ,
Furent au lit pompeusement menés.
Le jeune époux jà d'ardeur étincelle ,
Et jà les jeux de la gente Pucelle ,
Languissamment sont devers lui tournés.
Jà de ceinture où force se recelle
Vénus avoit du Gars les reins ornés ,
Si que croyant tous débats terminés ,
Après avoir de sa main immortelle ,
Tiré rideaux , huis dûment condamnés ,
Elle s'en va chantant pour Kyrielle :
Onques ne fut pour vous fête si belle ,
De cent climats venez , Amours , venez.

De tant d'apprêts , & si bien ordonnés ,
Qu'arriva-t-il ? Rien , car pudcut rebello
Tant s'empara du cœur de la Donzelle ,
Tant larmoya , tant fit cris forcenés ,
Que le mari , par pitoyable zeie ,
Tint ses transports aux simples vœux bornés.
Dès le matin , vers ces prédestinés ,
Vénus revint , amena sa sequelle
De ris plaisans , de brocards déchaînés ,
Portant brouets des mieux assaisonnés ;
Et tous croyant que d'œuvre essentielle
Chaque quart-d'heure eut eu marque réelle ,
De ses dix doigts folâtement tournés ,
Le moins nombrant faisoit signe à la Belle.

Or quand Vénus apprit qu'à bagatelle ,
Momens si chers avoient été donnés ,
Elle s'émeut d'une colere telle ,
Qu'elle ôte à Jean , que sa rougeur décelle ,
Et sa ceinture & ses dons prophanés ;
Puis vers les Cieux sans fruits abandonnés
Course elle prend , plus prompte que n'est
celle

D'un vif regard de légère prunelle.
Depuis ce jour en vain passionnés ,
Ils vont tentant de finir leur querelle
Avec Vénus , Jeanotte moins rébelle
Ores en vain par baisers façonnés ,
Par jeu de main ranime Jean pour elle ,
En vain tous deux répètent prosternés :
Onques ne fut pour vous fête si belle ,
De cent climats venez , Amour , venez.

Les amours sont chiens de Jean de Nivelles ,
Pas un ne vient , ains discorde cruelle ,
Chagrins , soupçons , & débats effrénés ,
Et de ce point ne soyons étonnés :
Paix du ménage , union mutuelle
Ne sont des biens aux simples vœux donnés ;
Pour les avoir il faut qu'on les appelle
De la façon que trop bien devinez.
Partant , Seigneur , sans délai moissonnez
Les champs d'Amour qui vous sont désignés ,
N'écoutez point de pitié criminelle :

Que cris, que pleurs, que refus obstinés
Soient aiguillons à vos feux mutinés,
Si qu'un Bambin (1) dans son temps nous
révele

De cette nuit les exploits fortunés.
Oncques ne fut pour vous fête si belle,
De cent climats venez, Amours, venez.

(1) *Bambin* du mot Italien *Bambino*, qui
signifie un petit enfant.



D' U

IF

Aure

Vou

C'est

En ce

Seu

Ses f

Mais

Il en

Afin

Il e

Qui d

Malhe

De ce

L'a

Dans

Des b

Sans f

C'est e

Des

Par do

F R A G M E N T

D'UN AUTRE EPITHALAME.

HYMEN , Amour , soyez les biens venus :
Aurez ici d'abondans revenus ,
Vous vous tenez toujours unis ensemble ,
C'est la *raison* qui tous deux vous rassemble
En cette auguste & brillante maison.

Seule elle a pris soin de vous introduire ,
Ses seuls conseils doivent vous y conduire ;
Mais ici-bas diverse est la *raison* :
Il en est deux , besoin est de l'apprendre ,
Afin qu'au choix pas n'alliez vous méprendre.

Il en est une aux sourcils renfrognés ,
Qui des plaisirs interdit tout usage ,
Malheurs, chagrins qui toujours nous présage ;
De celle-là tenez-vous éloignés.

L'autre a gaité peinte sur le visage ,
Dans l'avenir , comme en un paysage ,
Des biens , les maux qui peuvent arriver ,
Sans se troubler , sa sagesse envisage :
C'est celle-là que devez cultiver.

Des biens prévus , elle nous fait trouver
Par doux espoir moisson anticipée ,

Sans que pourtant notre ame en ce trompée
Quand ce bien manque , aille se contrister :
C'est celle-là qu'il faut toujours hanter.

Dans les malheurs , que perçante lumiere
Lui fait prévoir , sa cure la premiere
Est , par efforts assidus , de tenter
D'en détourner l'orage de nos têtes ;
Et quand n'a pu sa cure parvenir
A conjurer ces fâcheuses tempêtes ,
Son soin second est de nous prémunir
De documens , pour bien les soutenir.

Pas ne devez celle-ci contredire :
Quant aux plaisirs , loin de les interdire ,
Elle y conduit elle même nos pas.
Nous l'entendons sans relâche nous dire :
« Foibles humains , qui courrez au trépas ,
» Du même instant que recevez naissance ,
» Usez de l'heure , ou tout au plus du jour
» Qu'avez à vivre au terrestre séjour ,
» Et des plaisirs donnez-vous jouissance ,

» Point n'écoutez stoïque dureté
» Qui , sous le nom de sagesse masquée ,
» Va vous prêchant fâcheuse austérité :
» Par ses conseils crédule humanité ,
» En cent lambeaux de jour en jour tronquée :
» Tant perd l'éclat de ses divins attraits ,

» Qu'à

» Qu'à son aspect & surprise & choquée ,
» Nature même en méconnoît les traits.

.
.

A MONSIEUR ***.

Sur son Mariage.

EN beaux draps blancs , on dit qu'allez
vous mettre ,

Avec Tendron qui pourroit se promettre
De remporter , tout d'une voix , le prix
De la beauté , sur la belle *Cypris* ,
Si se vouloit avec elle commettre.

Que vos désirs vont être satisfaits !
Que de torrens de plaisirs & de flâme
Le tendre Hymen va verser dans vos ames !
Mais sagement usez de ses bienfaits ,
En abuser entraîne des disgraces.
N'épuisez point , dans le rapide cours
Des premiers temps , le trésor de ses graces :
Corps de réserve est d'utile secours.

Des jours heureux l'un de l'autre vont
naître ,

Tome III.

Y

Et vous offrir mêmes ravissemens :
Que les derniers se fassent reconnoître
Freres jumeaux de vos premiers momens.

Egalement le monde blâme un homme
Qui vit avec trop de frugalité ,
Ou qui s'abîme en prodigalité.
Il ne fait cas que du juste économe ,
De celui-là qui du sage besoin
(Car ne doutez que besoin ne soit sage)
Entend la voix , & ferme le passage
A tout désir qu'enfante un autre soin ,
Et qui , prudent , au jour présent se livre ,
Sans oublier qu'un autre doit le suivre.

Songez enfin , qu'en un brûlant été ,
Si le chasseur haletant , agité ,
En son chemin rencontre une fontaine
Roulant ses eaux sur un sable argenté ,
En s'y faisant une route incertaine ,
Avec ardeur il y porte ses pas ,
Suivant sa soif , puise & s'y désaltère ;
Que par fois même il réitere ,
Mais qu'il ne s'y suffoque pas.



A MADEMOISELLE ***

Sur son Mariage.

L'ÉTAT de fille est imparfait ,
Et parfaite comme vous êtes ,
Cet état n'est point votre fait .
Vous le quittez , & les requêtes
D'Amour ont enfin leur effet ;
Et c'est à vous d'autant mieux fait ,
Que l'Amour parmi ses conquêtes
Vous compte , dit-on , & qu'il a
Grande part en ce traité-là .
De Myrtes couronnons nos têtes ,
Chantons l'Hymen , chantons l'Amour ;
Pour l'un & l'autre tour-à-tour ,
Formons les plus galantes Fêtes .
Déjà l'Amour , pour annoncer
Votre arrivée en son empire ,
S'empresse de vous devancer ;
Déjà ses ardeurs il inspire ,
Par le seul récit des attraits
Dont lui-même il vous a pourvue ;
Mais de ses plus brillans portraits
On n'admirera plus les traits ,
Du moment qu'on vous aura vue .
Cependant , du chant conjugal
J'entends les sons , la pompe avance ;

Les plaisirs , d'un pas inégal ,
Suivent l'Hymen qui les devance.
Vous même après eux vous partez :
Beauté sans art , tendre jeunesse ,
Graces aux yeux pleins de finesse ,
Dont toujours vous vous écarter ,
Marchent & vont à vos côtés.
Mais , chemin faisant , écoutez
Un conseil nullement austere ,
Qui , dans les soins embarrassés
De l'état que vous embrassez ,
Pourra vous être salutaire.
Il est un Dieu , c'est le mystere ,
Qui de ce séjour indiscret ,
Où l'on ne garde aucun secret
Sur tout ce que l'on devoit taire ,
S'est banni depuis quelque temps.
Avec lui plaisirs véritables ,
Plaisirs tendres , plaisirs constans ,
Quittent , indignés , mécontens ,
Ces lieux pour eux si souhaitables ,
Et n'ont en leur place laissé
Que coquetterie effrontée ,
En deniers comptans achetée ,
Qu'ennui , que dégoût harassé.
Or , ce que l'on nomme innocence
Et sagesse , n'est bien souvent
Que ce mystere décevant ,
Que sous ces beaux noms on encense.

Que par vous il soit rappelé :
Se fût-il, aux cieux exilé,
Il revient dès qu'on le rappelle.
Pour lui dressez une chapelle :
Vous verrez d'abord les plaisirs,
Suivant le cours de vos désirs,
En occuper le sanctuaire.
N'employez point de statuaire,
Pour représenter en ce lieu
L'effigie obscure du Dieu :
Il ne faut pas qu'on le connoisse,
Et le sort veut qu'il disparoisse,
Dès le moment qu'il est connu.
Mais sous un air simple, ingénu,
Cachez jusqu'au dehors du Temple :
Qu'un autre avec vous seulement
En soit témoin, & le contemple.
Aux ombres de ce Dieu charmant
Donnez par-tout les préséances,
Que tous vos pas en soient voilés ;
Sacrifiez aux bienséances,
Aux vertus si vous le voulez,



*A MADEMOISELLE * * *.*

POUR LE JOUR DE SA NOCE.

Les adieux de son Pucelage.

ADIEU vous dis, mais adieu pour jamais :
Je vais partir, jeune & gente Pucelle,
Le Dieu d'Amour ennemi de la paix,
Pour me chasser me fait une querelle.
L'Hymen s'y joint, soutient les intérêts
De cet enfant, me traite de rebelle,
Et me proscriit : en butte à tous ses traits,
Je vais partir, jeune & gente Pucelle,
Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.
Seul contre deux je ne puis me défendre :
En vain l'Amour m'eût sommé de me rendre,
J'aurois bravé l'Amour & son pouvoir ;
Mais à l'Hymen, quand il veut l'entreprendre,
Et m'imposer un rigoureux devoir,
Il faut céder, & sans se faire attendre.
Bien loin de vous me verrez désormais ;
J'entends déjà ce Dieu qui vous appelle,
Je vais partir, jeune & gente Pucelle,
Adieu vous dis, mais adieu pour jamais.
Que si pour vous je m'expose au martyre,
Daignez au moins écouter mes regrets ;

J'étois logé dans un joli palais
Tout de satin, là tenois mon empire :
Dans ces beaux lieux faits pour moi tout
exprès ,

Fort à l'étroit me trouvois , mais qu'im-
porte ?

Me plaisent moins ces palais spacieux ,
Où loge Hymen & toute sa cohorte ,
Et peut encore y loger d'autres Dieux.
Là jouissois du sort le plus tranquille ,
Pourquoi faut-il que l'Hymen & l'Amour
Viennent forcer le lieu de mon asyle ,
Et me chasser de cet heureux séjour ?
Vous qui m'aimez avec tant de constance ,
Faites vers moi quelque petit retour ;
Plaiguez mon sort , partagez ma souffrance ,
Et différez du moins encore un jour.

Le Ciel me fit un oiseau de passage ,
Si me laissez échapper de ma cage ,
Ne me verrez rentrer dans vos filets.

A ce discours , que dites-vous , la Belle ?
Ah ! vous riez de ma peine mortelle ?
Adieu vous dis , mais adieu pour jamais.
Déjà le preux & noble Chevalier ,
Lequel a su trouver l'art de vous plaire ,
Les yeux ardents , & d'un courage altier
De me chasser a pris sur lui l'affaire :
Las ! qui pourroit résister à ses coups ?
Issu de race où le Dieu des batailles

A mis ses dons , ce Héros en courroux
Feroit tomber les plus fortes murailles.
A tel Héros si pourtant résistiez ,
(Songez-y bien , vous le pouvez encore)
Bientôt iroient du Couchant à l'Aurore
Votre renom , nos tendres amitiés.
De Jeanne d'Arc qui conserva la France
Contre l'Anglois , on chante la vaillance ;
Si me gardiez , l'effort plus seroit grand ,
Et plus encor votre los éclatant.
Je parle en vain , vous quittez ma défense :
Déjà je vois l'ennemi qui s'avance ,
Je n'ose rien espérer désormais.
Avec son cœur , vos yeux d'intelligence ,
Vous font songer à d'autres intérêts :
Adieu vous dis , mais adieu pour jamais.



C O N S E I L S
A M O N S I E U R

Sur son Mariage.

T U me demandes , cher ami ,
Des conseils sur ton mariage ;
Telle est une fille fort sage ,
Qui , femme , est un diable & demi :
N'en fais point , si tu peux , la triste expérience.

Cependant si , dès ta naissance ,
L'astre cruel t'a condamné ,
Regarde ta moitié comme un mal nécessaire.
D'abord ne la caresse guere ,
L'appétit trop rempli devient désordonné.

Je ne te défends pas d'aimer beaucoup ta
femme ;

Au contraire , il est à propos
Que , pour vivre en paix & repos ,
Monsieur aime beaucoup Madame ;
Mais je te défends tous ces soins
Dont les yeux publics sont témoins :
Ce n'est plus amour , c'est foiblesse ,
Tome III. Z

Car toujours sur la foi d'un tel tempérament,
Une femme prend droit d'être toujours maîtresse,
Parce que son époux paroît toujours amant.

Sois toujours maître de la bourse ;
Uses-en cependant en homme généreux ,
Et sache qu'il est dangereux
De pousser une femme à chercher sa ressource.
Regarde-là sur le comptant
Comme tous ces gens de Couvent
Qu'on honore par-tout , que par-tout on
déteste ;
Ont-ils le pied dans un endroit ,
Laissez-les faire , de plein droit
Ils auront bientôt tout le reste.

Tu le fais bien , j'en fais l'épreuve ,
Prends en donc exemple sur moi ;
Là-dessus songe bien à toi
Pour ne point épouser de veuve :
J'ai fait ma fortune , dit-on ,
On a menti , je dis que non :

Je n'ai fait que me rendre un riche misérable ;
Pour un mot de travers , un geste un peu
contraint ,

Je suis un méchant homme , un scélérat , un
diable ,
Et le défunt étoit un Saint.

Ma femme d'un esprit tout rempli d'amer-
tume ,
Ne se donnant jamais le tort ,
Me fait damner vivant pour honorer son
mort ,
Et des veuves du temps , c'est la grande cou-
tume :

Une veuve , sans nul enfant ,
D'une beauté fort grande , avec beaucoup
d'argent
Est un bon morceau je l'avone ;
Mais je refuserois ce bonheur prétendu ,
A moins que son mari ne fût mort sur la
roue ,
Ou du moins n'eût été pendu.

Si vous voulez tous deux être
Toujours contens , toujours heureux ,
Oubliez , s'il se peut , tous deux
La bénédiction du Prêtre ;
Que toujours vos embrassemens
Vous paroissent comme aux Amans ,
Dérobés & reçus sans titre légitime.
Lorsque l'on se soumet au lien conjugal,

Des plaisirs de l'amour on retranche le
crime,
Mais ce crime souvent empêche bien du
mal.



D
E
N
S
A
J
C
E
Q
D
M
D
E



PIECES
ADRESSÉES A L'AUTEUR.

LE MIROIR,
FABLE

*De M. le Président P..... au sujet du Conte
intitulé : L'Anneau de Merlin.*

F R E R E Prêcheur ne serai de ma vie,
Ni ne le fus, tu le peux bien penser :
Si de prêcher il me prenoit envie,
A juste titre on pourroit me tanser.
Je n'ai savoir, parole, voix, ni geste,
Comme il convient pour ce degré d'honneur,
Et craindrois bien, m'érigeant en Prôneur,
Que l'Auditeur ne me donnât mon reste.
Donneurs d'avis font métier plus modeste,
Mais telles gens produisent peu d'effet ;
Dans la réplique ils ont souvent leur fait,
Et qui pis est, on les fuit comme peste.

Adonc il faut que par art mitoyen ,
La vérité dans l'esprit s'insinue.
Je sai pourtant , VERGIER , qu'il est moyen
De n'employer si grande retenue ;
Pour un esprit de la trempe du tien ,
La vérité te plairoit toute nue.
Que s'il me prend en gré de l'habiller ,
Prête-moi donc , pour la faire briller ,
Ce voile peint des couleurs les plus vives ,
Ce fin tissu d'expressions naïves ,
Qui dans tes vers , sous des mots délicats ,
Font que l'on sent ce qui ne se voit pas.

UN Miroitier , habitant de Venise ,
Pour contenter un fameux Sénateur ,
D'un bel ouvrage avoit fait l'entreprise ;
Il réussit enfin à son honneur :
La netteté , le poli , la grandeur ,
Rien n'y manquoit , la piece étoit exquise ,
Un vrai chef-d'œuvre , & qui par son labeur
Méritoit seul un brevet de Maîtrise ,
Pour le Miroir point d'argent répandu ,
C'étoit un don , étrenne toute pure.
Dans un salon le voilà suspendu ,
Et tout soudain morceaux d'architecture ,
Lambris dorés , ornemens de sculpture ,
Meubles brillans , & plats-fonds enrichis ,
Par le crystal imités , réfléchis ,
Font un lointain , où l'œil qui les rallie ,

A son plaisir vingt fois les multiplie.
De ce succès le Miroir s'aperçut ,
Et dans lui-même orgueil il en conçut.
» Où rencontrer , disoit-il , une Infante
» Qui sans douleur , comme je fais , enfante
» En un instant cent prodiges nouveaux ?
» Que Rome encor nous vante ses tableaux.
» Oui , je le donne en quatre à *Michel-Ange* ,
» De m'en faire un dont le spectacle change
» En coloris , ordonnance , & dessein ,
» Toujours fécond en scenes plus nouvelles ,
» Rival heureux des différens modèles
» Que l'Univers renferme dans son sein.
C'étoit sans doute un beau panégyrique ;
Mais il survint un accident fatal ,
Qui rabaiſſa ce ton trop magnifique.
Tout vis-à-vis du superbe cryſtal ,
Vint ſe placer un monſtre de nature ,
Un vrai magot de hideuſe figure ,
Qui de *Therſite* étoit ſans doute iſſu.
Pour ce bijou nain , contrefait , boſſu ,
Le Sénateur épris d'un goût bizarre ,
Le chériſſoit comme une piece rare :
Perſonne auſſi n'envioit-il ſon choix ,
Si , qu'en paſſant tout le long de la glace ,
Certaine femme y lorgne ce minois ,
Et le voyant y fit laide grimace.
A cet aſpect le Miroir ſ'échauffa ,
Et de courroux ainſi l'apostropha :

» Et qu'est ce donc? vous grimacez, la Bonne!
» J'en suis d'avis, vous faites la mignonne.
» Mieux eût valu vous masquer ce beau fils,
» Pour vous complaire, en faire un Adonis;
» Voyez le Sexe, il veut toujours qu'on flate.
Or bien savez que se sentant piquer,
Femme ne fut jamais sans répliquer,
Bien moins encor femelle délicate,
Telle qu'ici. » Je ne m'en prends à toi,
Lui répond-elle, » & tu fais ton emploi:
» Il est bien force, en prit-on l'épouvante,
» De peindre tout, qu'il soit beau, qu'il soit
» laid,

» De te blâmer je n'aurois donc sujet;
» Je m'ébahis de ce qu'on te présente
» A copier un si vilain objet.
Tirons le voile & changeons de langage,
De ton esprit ce Miroir est l'image;
Rayon brillant de la Divinité,
De l'Eternel digne & céleste ouvrage,
Il participe à son immensité.
L'intelligence y grave toutes choses,
Y réunit les effets & les causes,
Le temps passé, l'avenir, le présent,
Les Cieux, la terre; & c'est toi qui disposes,
Comme il te plaît, de ce divin présent
Qui me ravit. Que ta Muse divine,
Se ressentant de sa noble origine,
Peigne à mes yeux la foudre, les éclairs,

Les Elémens , l'Olympe , les Enfers ;
Et , dans son vol se soutenant sans cesse ,
De son auteur imite la sagesse
Qui se jouoit en formant l'Univers ,
Mais quand je vois que ton esprit embrasse
Certains objets répandus dans la masse ,
Que tu sens bien pourtant qu'il faut couvrir ,
Je dis alors , en rappelant ma Fable ,
Oh ! que VERGIER seroit inimitable ,
Si ces objets qu'il se plaît à nourrir
D'un feu si pur , aliment peu sortable ,
A son Miroir ne venoient point s'offrir !



L E T T R E
DE M. LE COMTE
DE PONTCHARTRAIN,
A M. VERGIER.

JE vous avois prié, Monsieur, avant votre départ, de vouloir bien prendre la peine de me donner de vos nouvelles, de m'écrire de longues Lettres, & de m'envoyer vos ouvrages : mais je vois bien que vous ne songez plus à moi. Vous savez cependant que vous ne courez aucun risque, & que je vous ai promis de ne vous point décéder. Ecrivez moi donc souvent des Lettres fort longues & fort peu sérieuses. Envoyez moi tout ce que vous avez fait, & tout ce que vous ferez de nouveau : je vous en serai obligé. Je suis, Monsieur, tout à vous.

PONTCHARTRAIN.

A Versailles, le 29 Mars 1693.



AUTRE DU MEME.

Vous savez apparamment que je pars dans peu de jours pour un voyage assez long : je n'irai cependant pas en *Poitou*, ni à *Rochefort* ; ainsi je ne vous verrai pas de ce voyage-ci. Mais , au moins , puisque le départ de *M. du Magnou* vous donnera plus de temps , écrivez-moi , je vous prie , le plus souvent & le plus régulièrement que vous pourrez : vous ne sauriez me faire de plus grand plaisir. Plus vos Lettres seront fréquentes , plus elles seront longues , plus elles seront badines , & plus je vous serai obligé. Je vous garderai le secret. C'est le plaisir que m'ont fait les dernieres , qui me porte à vous en demander si souvent. Si je n'appréhendois de vous fatiguer , je vous taxerois à deux par semaine. Il n'importe pas de quoi elles traitent : *Contes* , *Madrigaux* , &c. Tout m'est bon , pourvu qu'il me vienne de votre part. Enfin vous savez de quelle maniere vous devez m'écrire , pour me faire plaisir. Je ne veux point vous le répéter : mais songez qu'il ne vous est pas permis de finir une Lettre trivialement , comme le reste des hommes. Je suis tout à vous.

PONTCHARTRAIN.

De Versailles , le 15 Mai 1693.

AUTRE DU MEME.

S'IL m'étoit aussi facile de trouver le temps de vous écrire, qu'il vous est aisé de faire de bons vers, vous auriez déjà reçu plusieurs de mes Lettres, pour vous marquer combien j'ai été charmé de tout ce que vous m'avez envoyé. Ce que je trouve de beau en vous, c'est que vous ne regardez le talent de la Poésie que comme un amusement d'esprit, & que vous ne l'employez que pour votre plaisir, & pour celui de vos amis.

J'ai entendu chanter avec plaisir, à Brest, votre chanson, *dans nos vaisseaux*, &c. On dit que vous l'avez faite *impromptu*. Si vous pouviez à votre loisir changer quelque chose au second couplet, la chanson seroit dans sa perfection. Vous voyez comme je vous dis librement mon sentiment : mais, suivant le passage que vous m'avez cité :

Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

Je vous prie de me faire part de tout ce que votre génie vous produira de beau & de bon ; vous devez être persuadé que j'y prendrai toujours beaucoup de plaisir, & que je suis à vous.

PONCHARTRAIN.

De Versailles, le 11 Septembre 1694.

AUTRE DU MEME.

Vous voulez bien que je vous dise , Monsieur , que vous avez très-grand tort de ne m'avoir point écrit depuis plus de quatre mois , & que cette négligence ne convient point avec les sentimens que j'ai pour vous. Je croyois du moins que vous exerceriez vos talens naturels sur les grands événemens de cette campagne. La prise d'*Ath* , de *Barcelone* , & de *Carthagene* , sont , ce me semble , d'assez nobles sujets pour exercer la fureur d'un Poëte , sans compter ce que vous voyez arriver actuellement à *Dunkerque* , qui seul mériteroit un Poëme épique. Réveillez-vous donc à de si grands objets , & soyez persuadé que ce n'est point par votre silence que vous pouvez redoubler l'envie que j'ai de vous faire plaisir.

PONTCHARTRAIN.

De Versailles , le 4 Septembre 1697.

Cette Lettre paroît avoir fait naître l'Ode sur la campagne de 1697 , qui est la premiere piece de ce Recueil.



L E T T R E

DE M. LE DUC D'AUMONT,

A M. VERGIER.

A Paris, ce 8 Décembre 1712.

C'EST en vérité, Monsieur, mériter bien peu les éloges que vous m'avez donnés dans votre belle Epître, que d'être encore à l'heure qu'il est à vous en remercier. Il est vrai que je n'ai presque été occupé qu'à en faire les honneurs à la Cour & à la Ville. J'ai été séduit par des louanges exprimées si finement, & j'ai cru que je vallois un peu plus que je n'avois pensé jusqu'ici. Vos louanges n'ont garde d'être en pure perte. On regarde comme de sages conseils, & des instructions utiles, celles dont on n'ose se flatter d'être digne. Il faut avouer que personne n'est plus capable que vous d'égayer les mystères de la Morale. *Le Conte du Pasteur* en est une preuve sensible. Ce mélange de choses sérieuses & enjouées, a partagé tout le monde

Les uns ont voulu détacher le Conte , & les autres l'ont regardé comme un effet de l'Art , dans le tissu & le cours des louanges & des vérités qui entrent dans votre Lettre , pour pouvoir corriger l'un par l'autre. Je vous avoue que je suis un peu blessé de vous voir balancer à croire que j'aie en main l'argument du Curé. Je sais bien que c'est une bénédiction qui tombe rarement sur des prophanes ; quoi qu'il en soit , Monsieur , & quoique vous me ménagiez bien peu en me donnant des qualités que je n'ai point , je ne puis m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu encore de si aimable & de si gracieux que l'ouvrage que vous m'adressez. La diction en est noble & pure , & tous les traits délicats. L'humeur même du Poète si manifeste , & on fait à quoi s'en tenir sur ses sentimens & sur ses allures : mais le tout ensemble donne l'idée d'un homme aimable , & tel qu'on le désire pour l'agrément de la vie & l'édification de la société. Adieu , Monsieur , continuez à m'aimer , & soyez persuadé que personne ne vous est plus tendrement dévoué que moi.

LE DUC D'AUMONT.



L E T T R E
DE M. LE DUC DE NOAILLES,
A M. VERGIER.

A Paris , ce 6 Mars 1717.

Vous auriez grand tort , Monsieur , de retenir des sentimens pour lesquels vous êtes sûr de trouver toujours en moi tout l'accueil que vous pouvez désirer , quand même ils seroient dépourvus de ces agrémens dont votre Muse fait les orner. Vous pouvez juger par-là du plaisir que m'a fait la piece que vous m'avez envoyée , où le cœur & l'esprit paroissent se disputer l'avantage. J'en atteste *le Berger & la Bergere* que vous avez mis de la partie , & dont *La Fontaine* n'auroit pas mieux conté l'aventure. Je puis vous assurer que l'indiscrétion de leurs feux ne m'a point blessé , & je vous exhorte à donner l'essor aux vôtres (j'entends ceux de l'esprit) avec la même liberté. Je vous prie de croire qu'ils seront aussi bien reçus , & que je serai toujours fort aise d'avoir des occasions de vous assurer de toute l'estime avec laquelle je suis , Monsieur , très-véritablement & parfaitement à vous.

LE DUC DE NOAILLES.

TABLE

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce troisieme Volume.

ÉPÎTRE PREMIERE , à Mademoiselle de Beaulieu , 1679 ,	<i>Pag. 1</i>
Epître De M. de la Fontaine , à M. Vergier , 1687 ,	4
— I I. Réponse de M. Vergier à M. de la Fontaine , 1687.	10
— I I I. A M. de Monticourt , 1691 ,	15
— I V. A M. de la Ferriere , Maître des Requêtes , 1692.	19
— V. Au même , 1692.	23
— V I. A M. de Caumartin , Inten- dant des Finances , qui demandoit de faire employer un Charpentier à Rochefort , 1693 ,	26
— V I I. A M. de la Ferriere , Maître des Requêtes , 1694 ,	29
<i>Tome III.</i>	A a

- Epître VIII. A M. Grout, Procureur du
Roi en l'Amirauté de Saint-Malo ,
en lui envoyant un sermon prêché
en Catalan dans une Ville de Cata-
logne , par un Capucin. 1697. *Pag.* 34
- IX. A M. Courtin , lorsqu'il fut fait
Commissaire de la Marine, & Pré-
posé à la coupe des bois en Auvergne.
1700. 38
- X. A M. de Luzencay , Commissaire
de Marine. 1702 , 43
- XI. Réponse pour Madame Barentin,
à une Lettre qu'une de ses amies lui
avoit écrite en vers. 1703 , 44
- XII. A M. le Duc d'Aumont.
1706 , 48
- XIII. A Madame V*** , sous le
nom d'Astrée. De Londres. 1714 , 51
- XIV. A M. Mallet, pour lui donner
avis qu'un homme qu'il avoit ménagé
à l'Auteur pour acheter sa charge de
Commissaire de Marine n'avoit pu en
obtenir l'agrément du Ministre. 1715, 63

- Epître XV. A M. le Duc de Noailles, pour
lui demander, en remboursement de
sa charge de Commissaire de Marine,
une maison de campagne apparte-
nante au Roi. 1718. Pag. 70
- XVI. A. S. A. R. Monseigneur le
Duc d'Orléans, Régent. 1720, 77
- XVII. A M. le Duc d'Arenberg,
en lui envoyant le Recueil de ses
Parodies, 80
- XVIII. A M. l'Abbé de V.... 83

BILLETS EN VERS.

- BILLET PREMIER, à M. le Comte de la
Luzerne, Chef d'Escadre des Armées
Navales du Roi, pour lui donner un
rendez-vous chez un ami commun
au Marais. 1696, 86
- II. A M. l'Abbé Morel. 1706. 88
- III. A M. de la Faye, Gentilhomme
ordinaire du Roi, en lui envoyant la
soumission d'un Banquier de Londres,

de fournir à l'Auteur trois billets de
la Loterie d'Angleterre de l'année
1713, Pag. 90

Billet de M. d'Ambleval, Major du Régiment de Bourbonnois, à M. Vergier, pour le prier d'engager des Dames à remettre un souper auquel il les avoit invitées, 91

— IV. Réponse de M. Vergier, à M. d'Ambleval. 1714, 92

— V. A M. Briquet, Commissaire des guerres à Bergues-Saint-Vinox, pour lui demander à dîner. 1715, 94

Réponse de M. Briquet, 98

— VI. A M. Guereau, Commissaire de la Marine, pour l'inviter à venir à Bergues-Saint-Vinox dîner avec l'Auteur chez M. Briquet. 1715, 99

— VII. A M. l'Abbé Harenger, pour lui demander si on dîneroit chez lui. 1717, 101

— VIII. Au même. 1717, 103

— IX. A M. l'Abbé de Puimartin, pour l'inviter à dîner. 1719. 105

Billet X. A M **.	Pag. 107
— XI. A M. Samuel Bernard , pour l'inviter à dîner ,	109
— XII. A M. de la Faye , pour l'inviter à dîner ,	110
— XIII. A M. l'Abbé Harenger , & à M. Perelle , pour les inviter à dîner ,	112
— XIV. Aux mêmes ,	113
— XV. A M. H..... pour réponse à une Lettre en vers qu'il avoit écrite à l'Auteur ,	114

Lettres mêlées de Prose & de Vers.

LETTRE PREMIERE. A M. l'Abbé de V.... 1690 ,	115
— II. A M. l'Abbé de M.... 1690 ,	119
— III. A M. le Baron de Walef , Lieutenant Général des Armées d'An- gleterre. De Dunkerque en 1714 ,	123
— IV. A Madame la Comtesse de Vire- ville. 1716 ,	137
— V ,	144
— VI ,	146

Lettre VII,	Pag. 149
— VIII,	151
— IX,	153
— X,	158
— XI,	160
— XII,	167
— XIII,	170
— XIV,	172
— XV,	175
— XVI,	177
— XVII,	179
— XVIII,	182
— XIX,	184
— XX. A Madame d'Hervart, 1689,	189
— XXI. A la même,	194
— XXII. A Madame la Comtesse d'Ars. 1693,	208
— XXIII,	211
— XXIV,	212
<i>Lettres de la Meduze.</i>	214
LETTRE PREMIERE,	215
— II,	217

Fragment d'une Lettre , au sujet de la réception d'une Sœur ,	Pag. 219
Autre Fragment ,	221

Lettres en Chançons.

LETTRE PREMIERE , à Mademoiselle d'Arais. 1686 ,	213
— I I. A Madame d'Hervart , écrite de Londres , dans le temps de la Révo- lution de 1688 ,	226
— I I I. A la même , de Londres , 1688 ,	229
— I V. A la même , de Brest , 1690 ,	232
— V. A Madame la Comtesse d'Ars , qui avoit prié l'Auteur de faire rece- voir sa vaisselle d'argent à la Mon- noie , 1693 ,	236
— V I. A M. Bignon de Blanzi , In- tendant de Paris , pour s'excuser d'aller dîner chez lui. 1704 ,	239
— V I I. A une Dame , qui avoit prié l'Auteur de lui faire savoir si elle étoit employée sur la feuille , pour être payée de sa pension ,	241
— V I I I. A Madame R. . . .	243

Lettre I X. A Madame Raulin , Pag. 245

Epithalames de Vergier.

A M. d'Hervart , Maître des Requêtes, 246

Autre adressé à M. le Comte de Pontchar-
train. 1697, 249

Epithalame, 250

Sur le mariage de M. Barentin, 1700, 251

Fragment d'un autre Epithalame, 255

A Monsieur *** sur son mariage, 257

A Mademoiselle *** sur son mariage, 259

A Mademoiselle *** pour le jour de sa
noce. Les adieux de son pucelage, 262

Conseils à Monsieur..., 265

Pieces adressées à l'Auteur.

Le Miroir , Fable, 269

Lettre de M. le Comte de Pontchartrain
à M. Vergier, 274

Autre du même, 275

Autre du même, 276

Autre du même, 277

Lettre de M. le Duc d'Aumont, 278

Lettre de M. le Duc de Noailles, 280

Fin de la Table du troisieme & dernier Volume.

